

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 33

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 JANVIER 1898

AU CLAIR DE LA LUNE



L'AMOUR EN PATINS.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 15 JANVIER 1898

BOUQUET DE PENSÉES

Durant les premières années de notre vie nous apprenons à parler ; mais cela nous prend le reste de notre vie pour apprendre à nous taire.

x

Quand une femme devient vieille, si vieille que les compliments n'ont plus de charme pour elle, elle... mais elle n'atteint jamais cet âge.

x

A quoi cela vous servirait-il d'aller en Alaska ? A rapporter des fruits du Klondike ! Mais votre femme les dépenserait de suite.

x

Beaucoup d'hommes ont essayé de se reposer sur leurs lauriers : ils se sont trouvés sur un lit d'épines.

x

C'est un célibataire qui a ainsi défini le mariage : Un remède pour rendre la vue aux amoureux.

x

Le malheur engendre le malheur : on échappe au loup pour être déchiré par l'ours.

x

Le public crie pour avoir des juges. Pourquoi pas moins de procès ?

x

On a cent ennemis, mais on n'a que deux bras.

x

Le traîneau reste entier, mais le cheval crève.

x

La vie se compose de désirs et de regrets.

UN SOLITAIRE.

LES ORIGINES

La visiteuse. — Et sais-tu d'où tu viens, toi, mon petit Gustave ?

Le petit Gustave (qui a 6 ans). — Je sais bien que ma petite sœur Félicie vient du ciel, mais moi je suis né à Québec.

JOUR DE JOIE



Belle-maman. — En ce jour de bonheur, alors que vous venez d'épouser ma fille chérie, je ne sais que vous dire pour vous être agréable.

Mr Gendre. — Belle-maman !...

Belle-maman. — J'ai cinquante ans et je crains de ne pas vivre assez pour assister à votre bonheur : il est vrai que ma mère est morte à 100 ans et mon père à 105 ans.

Mr Gendre (effrayé). — Il me semble, madame, qu'il eut été correct de me raconter ça avant la cérémonie.

A MALIN MALIN ET DEMI

Dans une petite ville, pas bien loin de Montréal, vit M. X..., un marchand-boucher, homme âgé, très excentrique et d'une remarquable finesse. Il y a quelques jours une bande de jeunes gens pensant pouvoir s'amuser à ses dépens, entrent chez lui et lui demandent combien il vendait le cochon.

— Douze sous la livre, répond le marchand.

— Et à la verge ?

— A la verge, ça vaut \$1.00.

Alors un des mauvais plaisants fait mine de fouiller dans sa poche et dit :

— Donnez m'en donc deux verges.

— Volontiers, mais où est votre argent ?

Le jeune homme tire de sa poche, deux piastres que le bonhomme fait prestement disparaître. Puis, saisissant six pieds de cochon qu'il enveloppe soigneusement.

— Tenez, monsieur, voilà. Six pieds font deux verges, n'est ce pas ?

CE QU'IL AVAIT PENSÉ

Melle Hautmoule. — Pourquoi n'avez-vous pas arrêté, conducteur, quand je vous ai fait signe tout à l'heure avec la main ?

Le Conducteur (galant). — Excusez-moi, mademoiselle, j'avais pensé que vous m'envoyiez des baisers.

CHARITÉ

La maman (à son petit Paul qui glissait sur la rampe de l'escalier). — Paul ! Que fais-tu donc là ?

Petit Paul. — Je fais des pantalons pour les enfants pauvres.

NOS CHÉRIS



Bébé. — Dis, papa, est-ce que le whisky parle ?

Le papa. — Eh voilà une question ! Non, certainement.

Bébé (réveuse). — Alors je me demande pourquoi tante Maria disait encore ce matin que ça parle de plus en plus chez toi ?

AMÉNITÉS

Monsieur (qui cherche une querelle). — Si tu veux le savoir, je vais te le dire : Je ne t'ai épousée que pour ton argent.

Madame (froide). — Je voudrais bien pouvoir te dire aussi facilement pourquoi je t'ai épousé !

JUSTEMENT LA RAISON

Le patient. — Ah... Bon Dieu ! Bon Dieu ! Bon Dieu !

Le dentiste. — Est-ce que je vous ai fait aussi mal que cela ?

Le patient. — Mal ! J'ai cru que vous m'arrachiez la mâchoire !

Le dentiste (très froid et rangeant ses instruments). — C'est cinquante centins que vous me devez.

Le patient. — Cinquante centins ! Mais, sur votre annonce, il est dit que vous ne chargez rien pour extraire les dents, sans douleur. J'ai eu affreusement mal et vous me demandez de l'argent ?

Le dentiste. — C'est justement parce que vous avez admis que je vous ai fait mal !

PAS LA MÊME CHOSE DU TOUT

Bouleau. — Connaissez-vous un bon tonique pour les personnes nerveuses ?

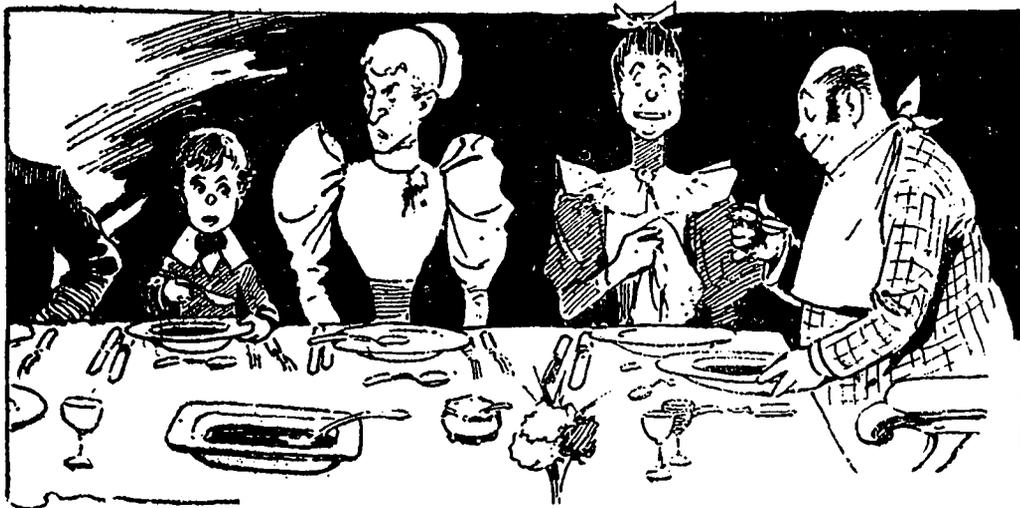
Rouleau. — Non ! Mais ce que j'aimerais à connaître, c'est un bon tonique pour ceux qui demeurent avec ces personnes-là.

LA DIFFÉRENCE

La visiteuse. — Quand tu es sage, est-ce que ta maman te donne quelque chose ?

Le petit Jérôme. — Non, madame, elle me donne quelque chose lorsque je ne le suis pas.

LA RAISON



La maman (à un dîner chez des amis).—Voyons, Charles, ne fais pas cela. Ce n'est pas poli de faire claquer les lèvres à tout ce que l'on mange. Tu ne fais pourtant pas ça à la maison.
Charles (la bouche pleine).—C'est parce qu'il n'y a jamais rien de bon à manger à la maison. Ce que la pauvre maman a fait une tête !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLIII

LES DEUX MÈRES

Là-bas, bien loin, sourit une maison très blanche ;
 Là-bas, bien loin, s'explora une mère au front gris ;
 La maison se lézarde et la mère se penche,
 L'une branle sa tête et l'autre ses lambris.

Je suis le fils des deux et mon cœur les vénère.
 Quand je vais au pays, dans la belle saison,
 Je vois s'ouvrir pour moi tes deux bras, ô ma mère !
 Je vois s'ouvrir pour moi ta porte, ô ma maison !

Et je baise les mains, et je baise les pierres,
 Je regarde les doigts et les planchers tremblants ;
 Et j'ai des pleurs très doux au bord de mes paupières
 Pour la mère au front gris et la mère aux murs blancs !

Quand il faut repartir, tout mon être se broie ;
 Ma mère a son mouchoir dans ses mains délabrées,
 Et longtemps ma maison, sur la route, m'envoie
 L'adieu muet et blanc de ses murs adorés.

Un jour, les yeux emplis des larmes coutumières,
 Mère aux tendres adieux, maison aux blancs saluts,
 Sous votre ciel d'azur inondé de lumières,
 Je m'en irai, très pâle, et ne vous verrai plus !

O ma maison natale aux corniches moussues,
 Sois bonne aux étrangers que tu protégeras !
 O terre du pays dont mes chairs sont issues,
 Sois douce à la maman que tu recueilleras !

Et, quand tu seras morte, ô ma maison si chère,
 Que Dieu peuple de fleurs tes décombres bénis !
 Et que, devant ta tombe, ô ma dolente mère,
 Mes pensées éternels chantent comme des nids !

Je mourrai loin de vous : une terre inconnue
 Dans son sein froid et morne, un jour, me recevra !...
 Mais peut-être le vent sacré de quelque nue
 Y prendra ma poussière et vous l'apportera !

JEAN RAMEAU.

INSTANTANÉS

XXXXVI

SUR LA LAGUNE

Il se fait tard.
 Déjà scintillent, ça et là, de falotes lumières trouant la clarté mourante du jour.

Au nord de Venise, la lagune sombre semble s'approfondir, insondable, immense.

L'eau frissonne au souffle léger du vent et l'on n'aperçoit plus, au loin, qu'à travers un épais voile de gaze les élégantes silhouettes des montagnes Padouanes.

Encore quelques minutes et la nuit sera complète.

C'est le moment propice aux rêveries, celui où, bercé par la cadence d'un lointain concert de mandolines, il fait bon diriger la gondole qu'on a prise au Rio dei Mendicati, vers la belle île de Murano, dont les verrières marquent d'incandescentes lueurs les profondes ténèbres en dissimulant les contours.

A peine venons-nous de quitter terre et, sous l'impulsion de la silencieuse godille, l'embarcation a déjà dépassé l'île des Tombeaux.

Un silence profond règne sur la lagune et l'on n'entend plus que le monotone clapotement de l'eau contre les parois du léger esquif.

Mais les lueurs rouges des hautes cheminées deviennent plus intenses et l'embrasement de l'île, sous ce ciel sans étoiles, a quelque chose de fantastique, de surnaturel, bien fait pour impressionner.

Malgré l'obscurité, se découpe, plus noir que le ciel, le clocher de Saint-Pierre Martyr et, plus près, les terrasses de la villa Palestrina, aux jardins d'orangers et de myrtes en fleurs, descendant jusqu'à la grève.

D'exquises senteurs se dégagent des arbustes et une lumière blanche, très vive, découpe une des fenêtres de l'habitation.

Nous sommes arrivés.

SILVIO.

N'est pas chef ou guide qui veut : il y faut des aptitudes, une éducation première, un expérience qui s'impose, le succès qui consacre.

C. DE VARIGNY.

CE QUE SON CŒUR LUI A DICTÉ

La fille.—Maman, je pense que M. Lingotdor va venir, très prochainement, me demander en mariage.

La mère.—Vraiment !

La fille.—Oui. Mais s'il me demandait, qu devrais-je lui répondre ?

La mère.—Ce que ton cœur te dictera, ma chère enfant.

Le mariage est une chose tellement grave qu'il faut y bien réfléchir. Ainsi, souviens-toi que M. Lingotdor est l'héritier d'un revenu de \$10,000 par an et que si tu l'épousais, vous iriez certainement faire un long voyage en Europe ; que tu fréquenterais la meilleure société et, qu'entfin, ce serait le plus joli mariage que tu puisse espérer. Je ne veux pas t'influencer, du reste, ne fais que ce que le cœur te dictera, je te le répète.

La fille (rêveuse).—Et vous êtes bien certaine, maman, qu'il aura un revenu de \$10,000 par année et de tout ce que vous m'avez dit ?

La mère.—Parfaitement certain, ma chère enfant.

La fille.—Alors, mon cœur a dit : Oui.

La mère (l'embrassant).—Oh ! ma chère enfant ! Quelle joie tu me causes en te mariant ainsi à l'homme que tu aimes !

IL L'A TROUVÉE

Le professeur.—Quelle différence y a-t-il entre un bipède et un quadrupède ?

Un écolier.—Deux pattes, monsieur !

Le professeur.—Comment, deux pattes ?

L'écolier.—Oui, un bipède a deux pattes et un quadrupède en a quatre, alors la différence est bien deux pattes.

CES CHIERS ENFANTS

Freddie (7 ans).—Dis, monsieur Tétébois, j'aimerais bien à l'entendre jouer un peu du violon. Veux-tu, dis ?

Mr Tétébois.—Mais, mon petit Freddie, je ne sais pas du tout jouer du violon !

Freddie.—Tu n'en sais pas jouer ? Alors qu'est-ce que papa a toujours à dire à maman que, chez toi, tu joues toujours les seconds violons ?

IL FALLAIT QU'IL S'Y RETROUVE

Le propriétaire.—J'ai vérifié votre compte et nous ne sommes pas d'accord. Ainsi, vous me comptez quatre heures et demie d'ouvrage après mon chéneau, tandis que vous n'avez travaillé que quatre heures.

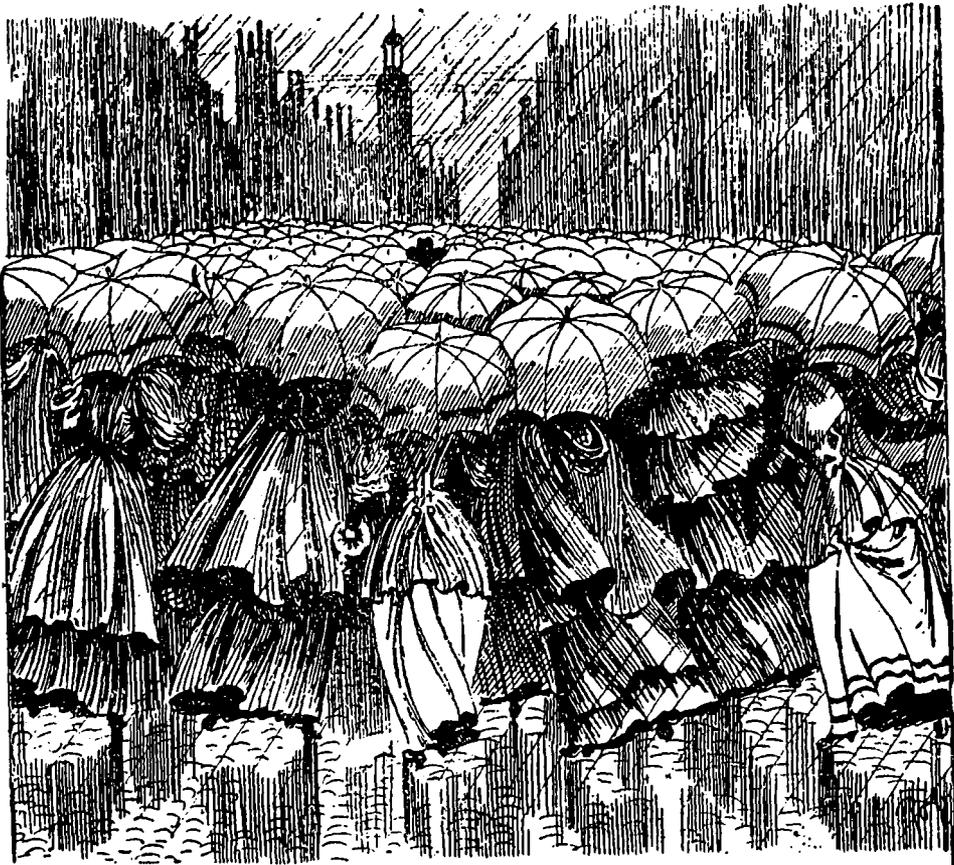
Le plombier.—C'est parfaitement juste, monsieur, mais cela m'a pris une demi-heure pour faire votre compte.

QUESTION A CÔTÉ



Mme Follette.—Comment, papa, à la chambre ! Est-ce la goutte que vous avez ?
Le papa (grincheux).—Non, le mal de dents.

L'EXPLICATION



Cette foule grouillante que voilà est composée de toutes les jeunes filles à marier du village de X... Le seul garçon qui reste est très délicat et il pleut, cela explique la poussée.

KHROUMIR

Ensemble nous avons vieilli,
Mon vieux chat, mon cher "quatre pattes" !
Ensemble nous avons cueilli
Tant d'heures cruelles, ingrates !
Mais de ton front tiède et bombé,
Entre tes deux oreilles roses,
Un rayon de paix m'est tombé :
C'étaient de consolantes choses !

En ce temps de frivolité,
De vaine et menteuse formule,
C'était une fidélité
Qui devant rien ne capitule.
Tu m'aimais comme tu vivais,
Sans caprice d'aucune sorte :
O compagnon, tu me suivais
Vivante, et tu me suivras morte !

O toi qui ne pouvais parler
Comme parle une voix humaine,
Qui ne pouvais que miauler,
Quelle douceur était la tienne !
Quelle joie en t's grands yeux verts,
En ton "ron ron" quelle caresse !
J'étais pour toi tout l'univers,
J'étais ton unique tendresse !

Sur la tombe où l'on me mettras
Prochainement en sépulture,
Puisque ma mort t'emportera,
Que l'on mette aussi ta sculpture :
"Ci-git, dans sa frêle moitié,
"Un modèle parmi les bêtes" :
Sur ce chef d'œuvre d'amitié
Méditez, humains que vous êtes !

A. M. BLANCHICOTTE.

L'Automne dans nos Campagnes Canadiennes

(Pour le SAMEDI)

Quel ennuyeux visiteur, vous dites-vous, lecteur ; quel besoin avait-il de venir nous assommer, nous citadins, de ces descriptions de la nature ? Il en pleut ; tous les journaux en sont bourrés jusqu'ici. Si encore, ce fastidieux amant de la plume avait eu la bonne idée de ne pas choisir la campagne pour morceau d'introduction.

Tout ce que vous vous dites là est vrai, est un peu vrai, dois-je dire ; car, entre nous, comme on le maltraite, parfois, notre poétique automne canadien ! on le caricature affreusement. En tout cas, quand je vous aurai dit que je suis canadien et fils de la glèbe ; même si vous gardez votre opinion, vous ne pourrez manquer de trouver que, en bon fils, je dois mon affection, mon admiration même, à la mère qui m'a produit ; que mes premiers bégalements dans la carrière littéraire soient pour elle, à qui je dois d'être le peu que je suis.

La campagne, pour le citadin, sauf durant l'époque que la *fashion* consacre à la villégiature, c'est un épouvantail. Et encore, l'exception, durant ce temps, est-elle limitée aux places d'eau à la mode ; mais, la campagne en d'autres temps !... Mais, surtout, la campagne en automne !... la saison où, même nos plus brillants salons parviennent à peine à déridier nos fronts, à amener sur nos lèvres un sourire, à nous procurer quelques instants de cette gaieté après laquelle nous courons

avec tant d'apreté, la saison des pluies et du vent : fi donc !...

La campagne, mes amis, pour qui la connaît, pour qui y est né, est cent fois plus belle, plus poétique en automne qu'en aucune autre saison de l'année. Ce n'est, certes pas gai comme le printemps avec ses verdure fleuries ; ni riche et brillant comme l'été avec ses jaunissantes et onduleuses moissons, ses fruits savoureux et multicolores ; ni pimpant comme l'hiver avec ses nuits lumineuses et ses verglas étincelants ; mais, où trouver un spectacle plus grandiose, plus sublime, plus digne des plus profondes méditations de l'homme que ces moments où la nature, après avoir ensanglanté la cime de nos forêts, de nos splendides forêts canadiennes, les dépouille impitoyablement !

Quelle sensation peut égaler en tristesse, mais en tristesse si douce qu'on en est presque heureux, celle que produit sur nous le frizelis des feuilles qui, secouées par l'âpre vent d'automne, se détachent par milliers de la cime qui les vit naître et s'en vont tourbillonnant sous les poussées de la bise, rasant le sol comme des oiseaux blessés, puis, se relevant bientôt, mais, pour aller retomber sans forces cette fois, à quelques pas plus loin.

Quels enseignements ne nous prêche pas cette jonchée où se marient : la feuille du chêne altier, celle de l'orme puissant, ces coosses de nos forêts, à celles de l'humble bouleau et du plus modeste arbrisseau de nos taillis ; celle si capricieusement découpée de notre coquet érable, à la feuille transparente du merisier, au tronc noueux et sans élégance et à celle du hêtre vulgaire ; celle, enfin, si finement ciselée du tilleul à la feuille glacée du tremble.

Et cette bise automnale tant détestée, tant redoutée par le citadin, combien celui à qui elle est familière ; celui qui de sa plus tendre enfance, s'en est senti bercé, combien, dis-je, elle lui est chère, avec ses mélodies, tour-à-tour suaves et languissantes comme le chant d'amour d'une jeune mère, ou stridentes et sonores comme la sonnerie d'un cor de chasse géant, combien elle est douce à son oreille, avec ses plaintes vagisantes, ou ses sifflements sursauts. Celui-là, s'il est heureux, s'il a pu s'acquérir

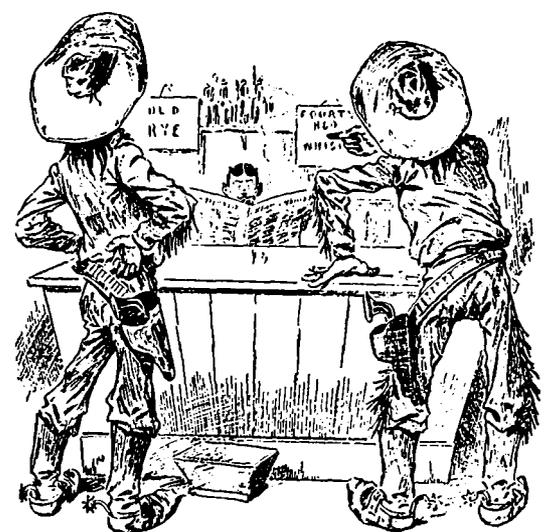
une modeste aisance, l'écoute avec délices, bien chaudement installé au coin du feu, entre sa femme et ses filles, je ne parle pas des garçons qui, eux, s'ils ont seize ans, sont allés faire la veillée dans le voisinage, faire la partie de pommes ; celui-ci, que le malheur vient d'atteindre cruellement, c'est une sorte de consolation pour lui d'entendre ces rafales emportées qui font grincer lugubrement les girouettes des toits, et ce bruit monotone de l'averse qui bat les vitres. Il lui semble alors sentir la nature, comme un vieil ami, vibrer à l'unisson de sa propre douleur, c'est avec une âpre volupté qu'il savoure le chant pénible du *Nord-Est* ; celui-là même, enfin, dont l'état de fortune est plus que précaire, n'est pas insensible aux beautés de l'aquilon faisant vibrer ses longs sifflements dans la ramure dénudée du saule quasi-centenaire, qui, l'été, verse l'ombre à sa maisonnette. Il a eu soin de se prémunir contre ses rudes morsures, car l'habitant, pour parler le langage de nos campagnes, tout industriel et économe qu'il est, ne laisse jamais l'indigent souffrir, donnant le vêtement à ceux qui en ont besoin, ne laissant jamais la chumière manquer de feu, ni de vivre ; il est généreux et hospitalier envers le mendiant ou le voyageur, ne marquant jamais une occasion de convier l'un ou l'autre à sa table, ou de lui offrir ce qu'il appelle dans sa langue suggestive : "le couvert".

Mais, grands dieux, je crois ne vous avoir parlé jusqu'ici, que pluie,

ÇA N'A PAS MARCHÉ



I
Alkali Ike.—Dis, Ouragan Noir, il y a, là-bas, chez Rawson, un nouveau commis de bar qui est un vrai dude ; viens donc, nous allons nous faire offrir un coup à l'œil.
Ouragan Noir.—Allons-y, Alkali.



II
Alkali Ike.—Dis donc toi, face de dude, dépêche-toi d'offrir deux verres de bienvenue à deux braves et ne nous fait pas attendre. Tu sais que c'est l'usage, ici.

vents, jonchées de feuilles mortes, après froidures!... C'est à donner le frisson, ou à vous faire croire qu'un brouillard humide et g'acé règne en maître perpétuel sur notre beau sol canadien durant cette partie de l'année, ce qui serait horriblement faux.

Non, non! nos campagnes, même durant cette saison, ont aussi des jours ensoleillés; et autant le travailleur, en son champs, a senti comme un pressant besoin de s'isoler dans la mélancolie des jours moroses, autant il devient communicatif durant ces regains d'été que fournit notre automne canadien.

Que ne vous est-il donné, citadins encroutés, d'entrevoir le réjouissant spectacle qu'offrent alors aux regards les champs, aussi loin que peut porter la vue bornée par un, deux, ou trois attelages de labour, suivant les moyens du propriétaire et d'entendre, qu'ils soient un, deux, ou trois, les cris des laboureurs se mêler aux cris de ceux des champs avoisinants, commandant leur attelage respectif: Hue!... Hue donc! Bob!... Hue... Dia, Eva!... Avance donc, mon b...! Vas-tu marcher, paresseuse? Si tu me fais lâcher ma eharrue, tu te souviendras de la rince... que je te donnerai, prends ma parole.

—Whoa! Whoa!... Ah! Dieu, que les labours se font donc mal cette année, hein voisin? On ne peut fournir à débourrer la charrue!... C'est trop collant... aussi, il ne fait que mouiller depuis la St-Michel; il faut toujours avoir la curette à la main. Ce n'est pas comme il y a une dizaine d'années, hein Baptiste? te rappelles-tu, quand nous étions garçons, au bon temps où nous allions voir les filles enaemble? Tu ne viens pas allumer ta pipe, mon vieux? Je pense qu'il est dix heures bien sonné. Et d'ailleurs mes chevaux sont blancs d'écume et les tiens n'en valent guère mieux.

—Ah! oui, mon vieux José, quelle différence avec nos bonnes bêtes d'autrefois! quand tu labourais avec Nègre et Jenny et moi avec Sandy et Corneille!

—Oui, ça, c'était ce qu'on peut appeler des attelages! Aujourd'hui, nous n'avons plus que des pigouilles au prix d'alors; dans ces années là, ça ne nous forçait pas pour tailler, d'un soleil à l'autre, une pièce de guéret de quatre à cinq arpents.

—Sans compter que nos bêtes d'aujourd'hui peuvent manger le diable en personne et qu'elles sont toujours maigres comme des chicots, tandis que celles d'alors, quelques grains d'avoine ou d'orge les mettaient en quelques jours rondes comme des pommes, le poil luisant comme tout, avec un rien, elles se mettaient EN ORDRE, quoi.

—Que veux-tu, voisin, tout va en DÉCLINANT, les bêtes, les gens, ça ne vaut pas une puce à c't'heure; nos jeunesses d'aujourd'hui, mon pauvre José, c'est des bouts d'hommes aux prix de ceux de notre temps; c'est ça qui serait drôle de voir ceux qui font les coqs à présent essayer de jouer du poing avec un Baptissette Beaudry, un Xavier Gougé, un Pierrot Lépine.

—Et nous, donc, mon vieux Baptiste, tu ne parles pas de nous deux, sais-tu que, de notre temps, nous n'étions pas manchots, nous avions, comme on dit, le bras joliment long.

—Oui, et même aujourd'hui, tout vieux que nous sommes, je crois qu'il ne ferait pas bon à une jeunesse d'essayer de s'y frotter.

—Mais, dis donc, Baptiste, c'est-y du tabac de l'année que tu m'as fait goûter-là?

—Eh! oui, il est encore sur les gros cottons.

—Vrai? Mais sais-tu qu'il est bon que le diable; tu me garderas ma provision, hein? Tu ne me vendras pas cela trop cher? J'irai te voir dimanche qui vient et tu m'en pèseras bien une trentaine de livres à huit cents la livre?

—Pas possible, mon vieux, tu ne trouverais pas son pareil dans tout le rang pour moins de neuf cents.

—Allons, allons, sois raisonnable, voisin, je te le paierai huit et demi!...

—Topc, mon vieux, pour un camarade, un vieux de la vieille comme toi, je casserai mes prix.

—Ah! voyons, si nous voulons labourer une couple de plan-

ÇA N'A PAS MARCHÉ — (Fin)



La face de duile (se dressant).—Bien de la peine de refuser ça à des messieurs, mais le patron m'a dit de ne vous donner à l'œil que du plomb.

TRISTE!



Lisette.—Quel est donc l'air qu'on joue, là dedans?

Toutoune.—C'est le "Home Sweet Home".

Lisette.—Ça ne m'étonne pas que je ne reconnaisse's pas cet air-là!

ches avant le dîner, mon vieux José, je crois que ça fait un bon gros quart d'heure que nous jasons.

—C'est pourtant Dieu vrai, père Baptiste, si ça ne fait pas vingt minutes... bonne chance, voisin...

... Hue donc Bob!... Coq!... marche mon b... et plus vite que ça, ou bien je t'en flanque une qui ne sera pas de cinq sous... Dia!... Dia!...

Et toute la campagne d'alentour retentit des cris et des chants les plus divers; ici, c'est une plaintive chanson d'amour; ce sont les jeunes qui se refont le gosier pour dimanche, afin d'en chanter une rôleuse à leurs blondes: là, c'est une chanson à boire, ou, une chanson de table à quinze ou vingt couplets, ce sont les hommes mûrs; un peu plus loin, un vieux de la vieille entonne une chanson de chasse galerie ou "La Canayenne," ou encore une chanson de café.

Arrive le soir. Depuis assez longtemps le soleil est descendu sous l'horizon bien loin par delà le bois de hautes futaies qui borne la mer au couchant, les premières étoiles sont près de piquer de leurs points d'or l'azur sombre du ciel; les cris cessent tout à fait, les chants redoublent, c'est que bêtes et gens reviennent au logis, les derniers montés sur les premiers, envoyant aux échos, qui leurs plus joyeux refrains, qui leurs sonores kennissements; tous sont contents d'avoir bien employé leur journée.

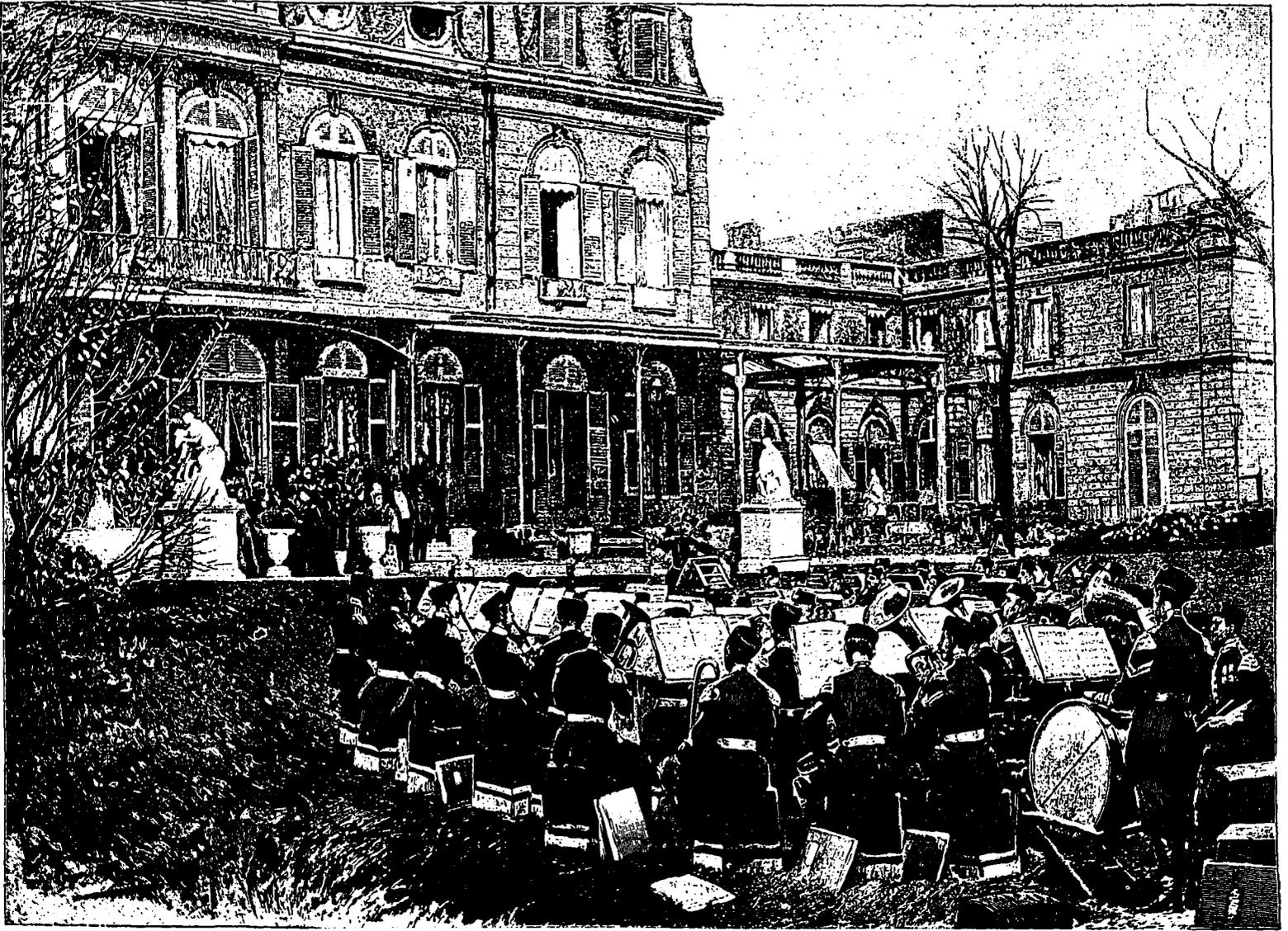
Une fois rendus à la ferme, tous soupent paisiblement, les bêtes avec leurs congénères, et les gens avec leurs familles; puis, tous ces fiers enfants du sol, tous ces francs lurons de laboureurs, après avoir fumé une bonne pipe, tiré une bonne touche, comme ils disent dans leur langue imagée, s'en vont se tremper dans un sommeil pardieu bien mérité.

Maintenant, mes amis, si toute fois vous ne dormez pas déjà, ce que nous avons de mieux à faire, je crois que c'est de faire comme si nous avions labouré toute la journée, nous disant de se revoir jusqu'à la prochaine.

ANTHIME JOLICEUR.

Si, de nos jours, la science a fait faillite, il faut avouer qu'elle distribue encore de jolis dividendes à ses créanciers.—EMILE GAUTIER.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LA MUSIQUE DU RÉGIMENT RUSSE PRÉOBRAJENSKY DANS LES JARDINS DE L'ÉLYSÉE.

Paris a pu comparer entr'elles, il y a quelques jours, les trois excellentes musiques françaises de la Garde républicaine, du 1^{er} Régiment du Génie et des équipages de la flotte avec celle, jouissant en Russie, d'une réputation hors ligne, du régiment de Préobrajensky.

Les musiques russes diffèrent sensiblement de celles qu'on est accoutumé de voir.

Et d'abord, leur recrutement est fort original.

En Russie, on choisit, parmi les soldats ayant fini leurs classes et paraissant présenter des aptitudes musicales particulières, un certain nombre de "sujets." Pendant un an on les soumet à une culture musicale intensive puis, s'ils sortent victorieux de cette épreuve, on les verse alors dans un corps de musique régimentaire.

Le nombre de musiciens, dans un régiment, n'est pas limité, mais laissé à l'appréciation du chef de corps.

Néanmoins ils sont toujours environ une soixantaine, un peu plus, un peu moins, sauf la musique du beau régiment de Préobrajensky, qui compte soixante-dix-sept exécutants. Cette musique, c'est celle préférée du czar, celle qui joue dans les cérémonies officielles, aussi est-elle soumise à un recrutement spécial, ses exécutants étant prélevés parmi ceux de premier choix des autres régiments. Aussi constitue-t-elle un ensemble parfait que les Parisiens, pourtant blasés sur la bonne musique, applaudissent avec frénésie chaque fois qu'il leur est donné de l'entendre et qui mérite, absolument, la réputation qu'elle possède.

Un des côtés les plus pittoresques des musiques russes, c'est qu'elles comportent, outre les instrumentistes, une escouade de chanteurs régimentaires. Ce sont ceux qui, parmi les musiciens, sont reconnus avoir la voix juste et bien timbrée, et qui ont mission de chanter en chœur, autour du drapeau, les refrains patriotiques et celui spécial au régiment. Au nombre de trente à quarante, ils sont dirigés par un chef de chant, du grade de sous-officier et placés en outre sous la direction générale du chef de musique, lequel a rang de lieutenant.

Il faut entendre les Préobrajensky chantant, avec un ensemble parfait : "Pour le Czar et la Sainte-Russie"; "N'hésitons pas, mes frères, à verser notre sang"; "Mourir pour le Czar, c'est devoir, c'est honneur!" etc.

Dans le répertoire des musiques militaires russes on retrouve tous les morceaux et marches célèbres des écoles musicales française, allemande, italienne et russe. Il faut ajouter que c'est le musicien français Boieldieu qui, durant un long séjour qu'il fit à Saint-Petersbourg, écrivit pour l'armée russe, au début de ce siècle, des marches variées qui y sont demeurées classiques.

Les cosaques, comme les régiments français de cavalerie et d'artillerie,

ne possèdent que des fanfares dont la personnalité la plus remarquable est le timbalier, un géant, chamarré d'or sur toutes les coutures et qui, comme les anciens tambours-majors de l'armée française, marche à la tête du régiment.

C'est souvent un géant de race asiatique ou nègre, qui remplit ce rôle surtout décoratif.

Notre gravure représente la musique du régiment Préobrajensky au moment où, après avoir joué dans les salons de l'Élysée, avec ses instruments à cordes, elle va donner une audition avec tous ses cuivres, dans le jardin du Palais. M. le président Faure, sa famille, ses invités, assistent à ce festival.

* *

La résurrection intempestive de la triste "affaire Dreyfus" a produit, tant en France que dans le monde entier, une émotion intense.

La haute personnalité de M. Sheurer-Kestner, lequel a assumé, trop légèrement, la responsabilité de la remise au point d'un triste procès, a largement contribué à son retentissement.

Pour tous ceux qui sont au fait des traditions de la justice militaire, du soin extrême que les conseils de guerre apportent à l'étude des dossiers qui leur sont donnés, à l'inattaquable honorabilité de ses membres, il n'y a pas deux manières de considérer "l'affaire Dreyfus". Le capitaine félon a été justement condamné, avec un faisceau de preuves absolument écrasantes et à l'unanimité des voix. Il est coupable, bien coupable et l'on ne peut que regretter, dans le code militaire, l'absence de la pénalité suprême, seule applicable à pareil crime de lèse patrie.

Aujourd'hui, la famille du condamné essaie de soulever à nouveau l'opinion publique; des pêcheurs en eau trouble, Français ou internationaux, emboîtent le pas et la calomnie accomplit son œuvre néfaste, élaboussant l'un et l'autre, au cours de la violente polémique qu'elle soulève.

A ceux qui essaient de tromper l'opinion publique en l'apitoyant sur une erreur qu'elle suppose possible, il n'y a qu'à opposer le silence des nombreux ministres qui se sont succédés depuis la condamnation du traître, la parole calme du Président de la République, celle du ministre de la guerre le général Billot.

Nos gravures représentent, non pas des croquis de fantaisie, inventés par des journaux cherchant plutôt la réclame que la vérité, mais la vue exacte du théâtre des lieux désolés où l'ex-officier expie sa faute.

— L'île du Diable, avec sa ceinture de récifs toujours battus des flots.
— La maison où habite le prisonnier. — Celle qui sert de logis à ses gardiens.

* *

Le fameux dompteur millionnaire Pezon, mort à Paris le mois dernier, a été conduit à sa dernière demeure au milieu d'une affluence considérable, la plupart des forains, ses confrères de la veille et une foule d'ouvriers endimanchés ayant tenu à donner ce dernier souvenir à leur belluaire favori.

Pezon, natif des montagnes de la Lozère (France) avait commencé par être montreur d'ours. Petit à petit, il avait acquis des sujets et constitué une ménagerie qui n'avait d'égale au monde que celle du célèbre Bidet, un autre Français dompteur de fauves.

A dix heures du matin, en pleine agglomération des baraques et des tentes en toile de la fête du boulevard extérieur, sous une lumière grise d'automne, une foule parisienne était venue assister à l'enterrement du vieux Pezon. Sur l'estrade de la ménagerie, toute tendue de noir, a été élevée une superbe chapelle ardente où les ordonnateurs des pompes funèbres, à l'abord majestueux et grave, remplacent pour une heure les pitres et les clowns. Au faite de la tente, un drapeau tricolore en berne est voilé de crêpe.

La veille, dans l'antique roulotte, sur un lit étroit, entouré des ustensiles et des meubles familiers accumulés dans cette petite voiture, les amis du défunt avaient pu jeter un dernier regard sur son corps étendu rigide, à deux pas des lions, des tigres et des ours que, quelques jours avant, il fouaillait encore au cours de ses émouvantes représentations.

C'est là que l'ont pris les porteurs et le lourd cercueil de chêne renfermant les restes de cet homme, resté si simple, au sein de la richesse péniblement acquise, mort à son poste, presque sans maladie, a passé à travers la ménagerie où se dressait, en baillant, un lion ou un tigre regardant ce curieux cortège.

Puis le corbillard s'est mis en marche pour le cimetière Montmartre avec ses porteurs de cordons, des amis du défunt, et ses fils, suivant recueillis.

Au cimetière, le corps a été inhumé dans le monument en granit, de forme originale, qu'avait fait, de son vivant, dresser le père Pezon.

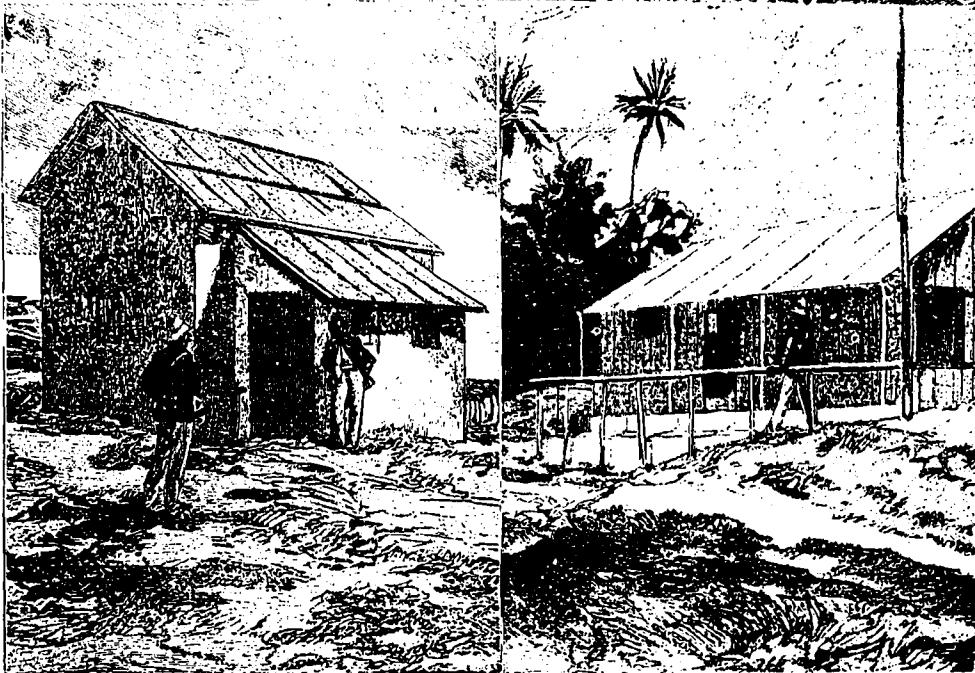
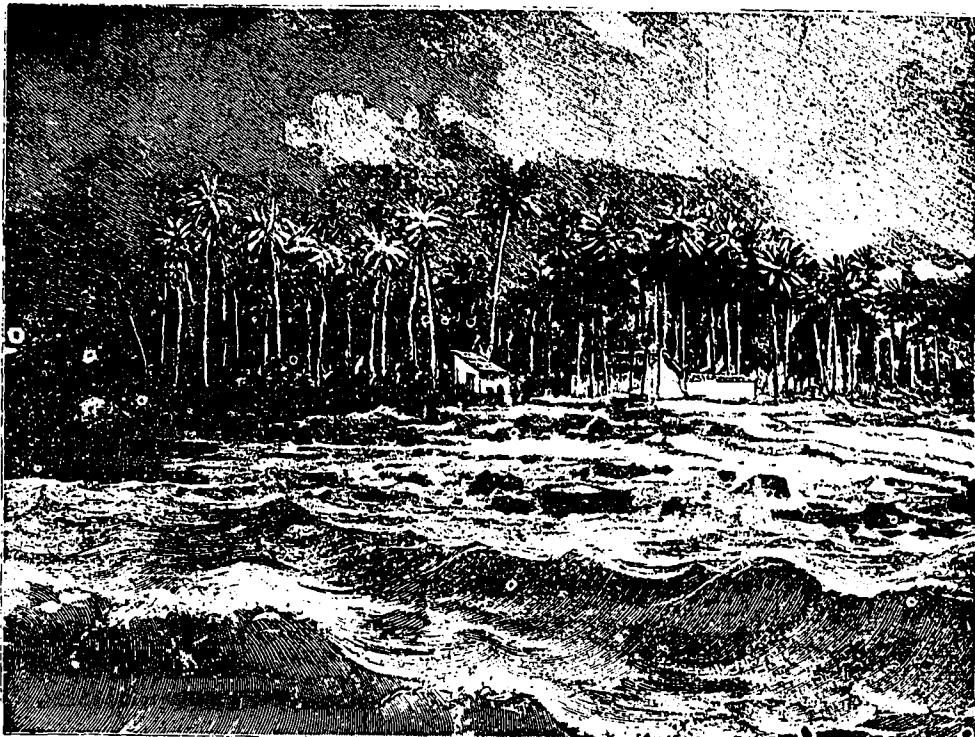
Un immense bloc, porté, tel un menhir breton, sur quatre pilliers de même nature. Dessous, grandeur nature, la statue de bronze du défunt enfourchant son célèbre lion Brutus, dans le costume et la pose si familiers à ceux qui ont assisté à ses émouvantes représentations.

On sait que le fils aîné du défunt a l'intention de se présenter à la députation, afin de devenir, s'il était élu, le porte-parole des forains ses confrères.

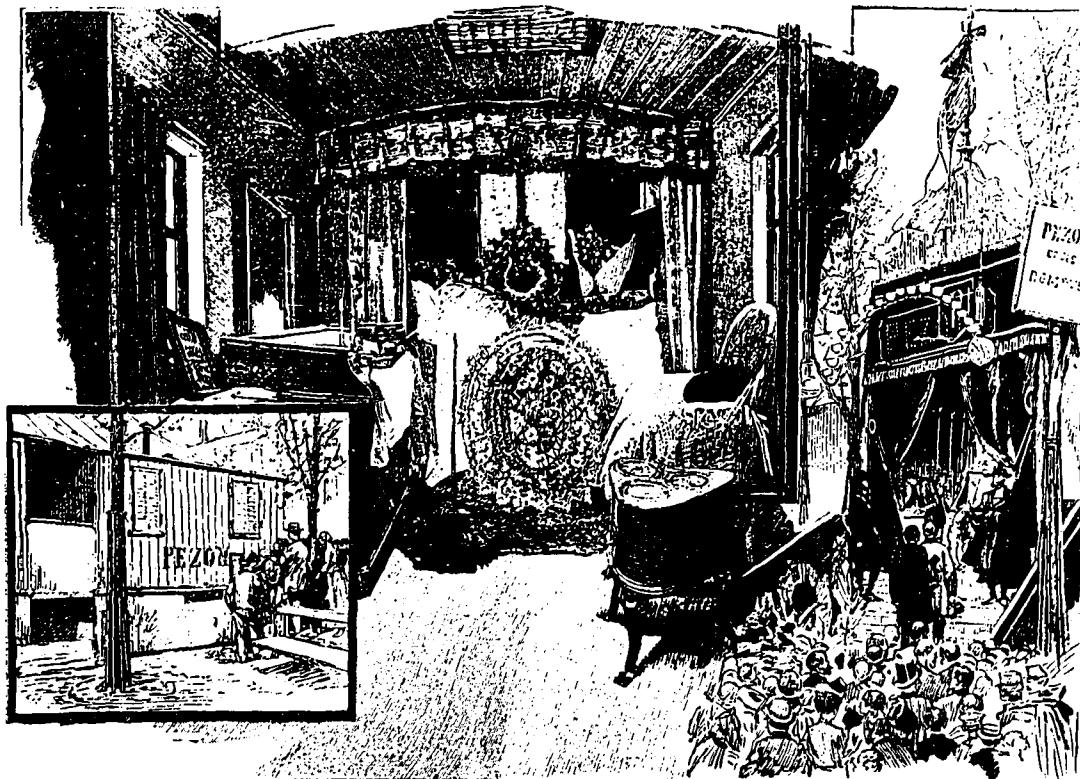
Il a du reste conquis ses grades universitaires, au cours de sa vie vagabonde, ce qui implique déjà une intelligence et une force de volonté peu communes.

On lui prête, au sujet de sa candidature, un mot bien cruel. A quelqu'un qui doutait de son succès, il répondit : "Après tout, ça ne ferait qu'un saltimbanque de plus". Nous ne pouvons que terminer sur ce mot de la fin.

LOUIS PERRON.



L'ILE DU DIABLE. — LA MAISON OU EST INTERNÉ DREYFUS. — LE LOGIS DES GARDES.



LA MORT DE PEZON, LE DOMPTEUR FRANÇAIS.

DANS LE TRAMWAY

Monsieur Bavard (montant en voiture, à son voisin). — Je ne vous gêne pas, monsieur ?

Le voisin. — Pas du tout, monsieur.

Monsieur Bavard. — Il fait froid ce soir !

Le voisin. — Oui, pas mal ; vilain temps pour les pauvres gens.

Monsieur Bavard. — Ah ! oui, et pour les pauvres enfants. Avez-vous des enfants, monsieur ?

Le voisin. — Oui, monsieur, un fils.

Monsieur Bavard. — Ah ! Est-ce qu'il fume ?

Le voisin. — Jamais.

Monsieur Bavard. — Tant mieux, le tabac, c'est une mauvaise habitude. Mais votre fils appartient peut-être à quelque club ?

Le voisin. — Non, monsieur, il n'y a jamais mis les pieds.

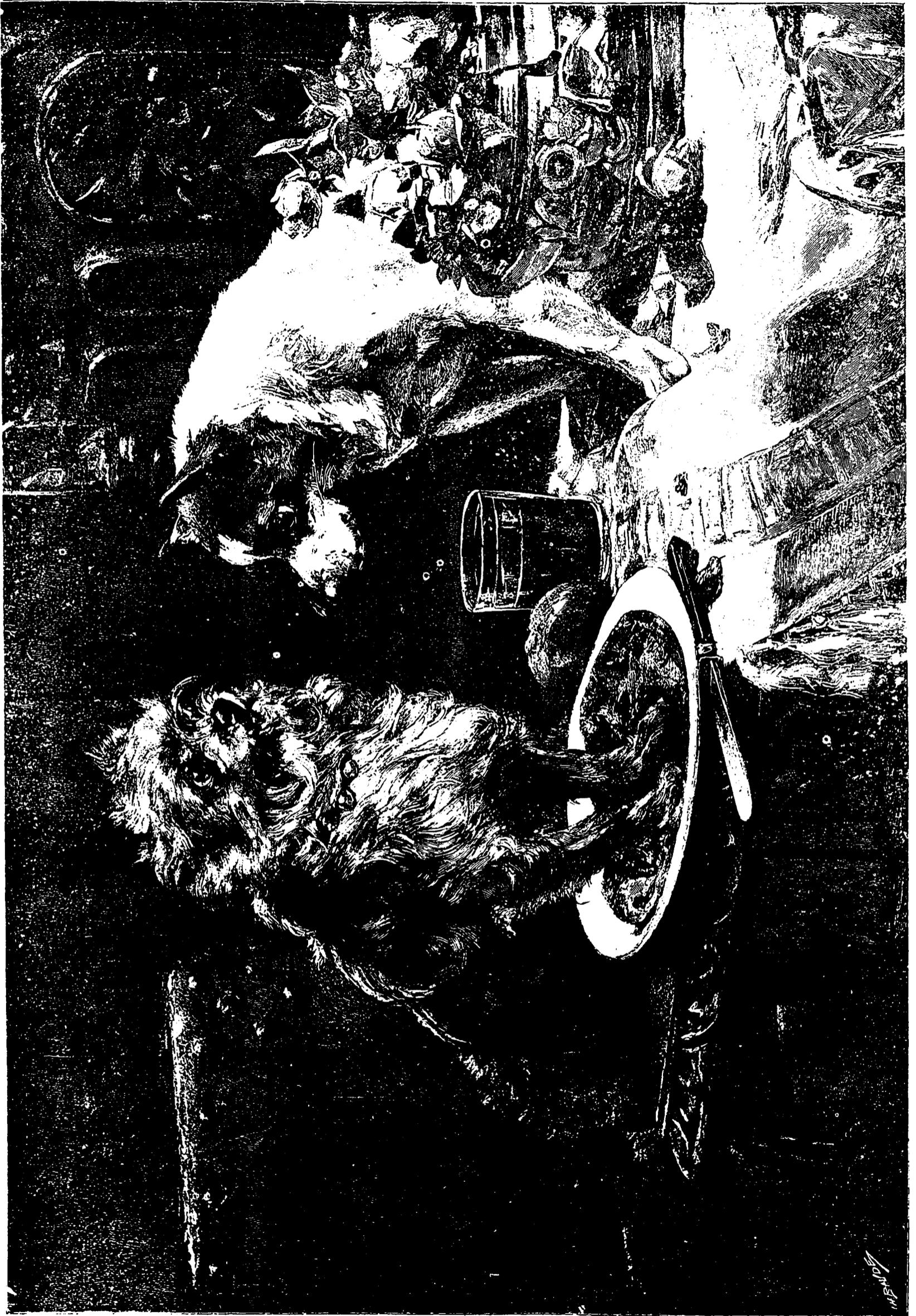
Monsieur Bavard. — Ça, c'est parfait. Et je vous en félicite. Est-ce qu'il rentre quelquefois tard, à la maison ?

Le voisin. — Jamais. Il est toujours couché aussitôt son souper.

Monsieur Bavard. — C'est vraiment un jeune homme modèle et il n'y en a pas beaucoup comme lui. Quel âge a-t-il ?

Le voisin (se levant pour descendre du tramway). — Deux mois, monsieur !

Dans tout Français on découvre un soldat qui sommeille. — MICHEL CORDAY.



SUPER DES ROIS — CE QUI S'APPELLE METTRE LES... PIEDS DANS LE PLAT.

BRANDY

L'HÉRITAGE DE JEAN LUPÉ

Par une radieuse matinée de printemps, Jean Lupé était occupé à sarcler un carré de choux le long de la haie qui séparait son jardinet du chemin. Il était tellement absorbé par son intéressant labeur, qu'il eut un brusque mouvement de surprise en voyant se profiler au-dessus des aubépines en fleurs le képi gansé de rouge du facteur rural.

— Eh, bon Dieu ! Manpré, s'écria-t-il, vous m'avez fait une fièvre pour ! Cette diable d'herbe, ça pousse plus vite que les choux et, si je la laissais tranquille, mon plant serait bientôt étouffé... Mais, au fait, mon brave, qu'y a-t-il pour votre service ? On ne vous voit pas souvent par ici, et ce n'est pas moi qui allonge beaucoup votre tournée. Je gage qu'il y a quasiment dix ans que je n'ai point reçu un mot d'écrit.

— Eh bien, père Lupé, ça va vous changer, répondit le facteur souriant, car cette fois c'est une vraie lettre que j'ai pour vous, et, bien mieux, une lettre chargée.

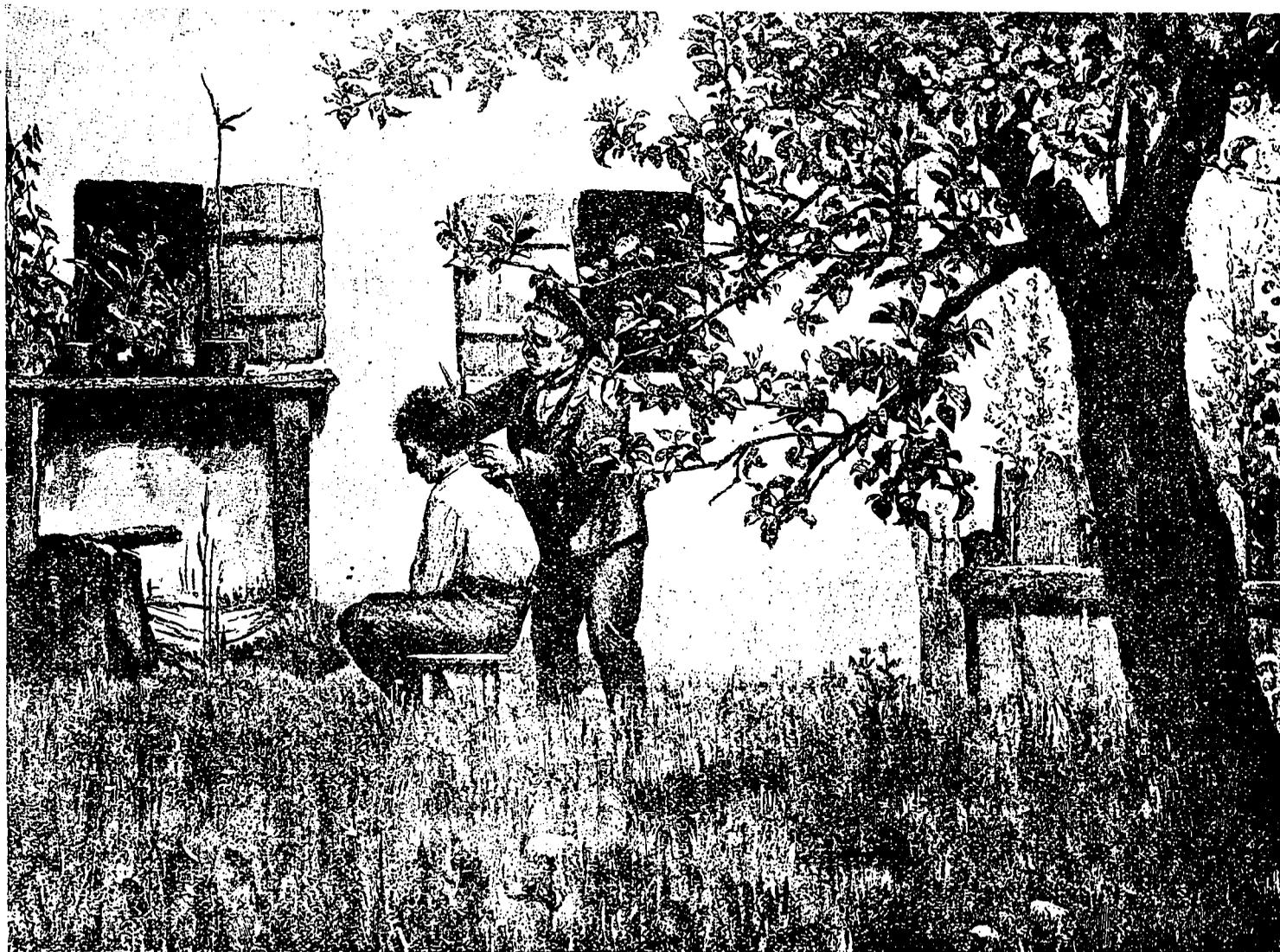
— Une lettre chargée, doux Seigneur ! et pour moi ! Vous vous trompez sans doute... Mais entrez donc, mon brave.

Et, fort agité, Jean Lupé courut ouvrir la barrière de bois blanc, qui fermait l'entrée de la haie. Puis précédant le facteur, il le fit entrer dans une chambre occupant tout le rez-de-chaussée de la maisonnette.

écrasé par cette aventure inopinée, il s'affaissa sur une chaise et se plongea dans ses réflexions.

La solution fut longue à trouver sans doute, car ce n'est qu'au bout d'une demi-heure qu'il se releva, prit d'un air déterminé son chapeau de feutre et son bâton et, insérant avec précaution la lettre dans la profonde poche de sa blouse, il sortit en disant : " Je m'en vas aller trouver Monsieur le maire. Pour sûr, il me conseillera." Il ferma avec soin la barrière, jeta un long regard sur son domaine, comme pour s'assurer que tout était en ordre, puis d'un pas ferme il prit le chemin du village.

Le domaine de Jean Lupé n'était ni vaste, ni superbe. Il consistait en une maisonnette couverte de chaume, à demi enfouie dans un verger de pommiers et de poiriers, et tout autour un bon demi-arpent de jardin clos d'une haie vive. Ce n'était point là la demeure d'un seigneur, mais tout cela était si riant, si propre, si bien tenu, que ce modeste petit coin eût fait envie à plus d'un riche. Pauvre, Jean Lupé ne l'était pas, ou du moins ne se trouvait tel, ayant assez de pommes pour en faire son cidre et même en vendre, sans compter les légumes du jardinet et le produit des sabots qu'il taillait, durant les soirées d'hiver, dans des billes de hêtre. J'oubliais une chèvre dont il vendait les fromages et qui était sa seule compagne. Car Jean Lupé, resté veuf de bonne heure, vivait seul, dans son nid de verdure, loin du village de Beaumont, où on ne le voyait jamais ni au café, ni aux assemblées. Aussi n'en faisait-on que peu de cas,



Il rase, tondit, frictionna, frisa l' "héritier d'Amérique." (p. 10, col. 2)

Pendant que le porteur ouvrait son sac et en tirait le livre d'émargements ainsi qu'une superbe enveloppe ornée de cachets rouge, le bonhomme courait remplir un pichet de cidre qu'il posait sur la table entre deux gobelets brillants.

— Alors, vous dites que ce grand papier avec des machins rouges est pour moi ? reprit-il en fixant avec des grands yeux ronds l'enveloppe étalée sur la table.

— C'est bien votre nom et votre adresse qui sont dessus, répondit le facteur. Tout d'abord procédons par ordre. Vous allez signer là." Et il étalait devant lui la page ouverte du livre d'émargements.

— Mais, je ne sais pas écrire ! s'écria le bonhomme ébahi.

— N'importe, faites une croix... là, et ce sera tout comme."

Jean Lupé prit la plume que lui tendait le facteur et après de nombreux efforts il finit par dessiner une croix informe à la place indiquée. Cependant l'employé de la poste se déclara satisfait et, vidant d'une rasade le gobelet plein de cidre, il reprit son livre, son sac et son bâton, et regagna la porte en disant :

— Au revoir, père Lupé, je me hâte, car j'ai encore une longue tournée devant moi."

Resté seul, le bonhomme contemplait le pli mystérieux étalé sur la table. Enfin, il se décida à le prendre, le tourna plusieurs fois dans ses mains, en murmurant : " Eh là, bon Dieu, quelle affaire ! " puis, comme

comme d'un original.

— Qu'est-ce qui vous amène à cette heure, père Lupé ? demanda le maire au bonhomme en le voyant entrer dans sa boutique, le premier magistrat de Beaumont joignant à ses fonctions municipales la profession d'épicier-quincaillier.

— Faites excuse, Monsieur le maire, répondit Jean avec une profonde révérence, je viens vous consulter comme ça pour une affaire qui m'arrive, comme qui dirait une lettre chargée. Et dans ! vous savez, la lecture n'est point mon fort.

— Une lettre chargée, voyons ça," et le maire-épicier prit le pli. D'un coup sec il fit sauter les cachets de l'enveloppe, en tira une large feuille de papier qu'il déploya et se mit à lire attentivement. Puis, surpris sans doute du contenu, il murmura : " Diantre ! " et se tournant vers le paysan : " Maître Lupé, dit-il gravement, passez donc dans mon cabinet, il faut que nous causions en tête-à-tête."

Le cabinet de Monsieur le maire n'était autre que l'arrière boutique à laquelle un fautouil, un bureau et une chaise curule d'acajou donnaient un aspect imposant et administratif.

Ayant pris place dans la chaise curule, le magistrat dit avec quelque solennité à Jean Lupé, fort ébahi de tant d'honneurs :

— Asseyez-vous. Je vais vous donner lecture de la missive présente, datée d'Evreux, 10 mai 1890, en l'étude de M^e Carmignon, notaire :

“ Monsieur Jean Lupé,
“ Cultivateur à Beaumont (Eure).

“ Monsieur Jean Lupé est prié de se rendre en mon étude, le 20 mai courant, pour une communication de la plus haute importance que je suis chargé de lui faire.

“ Agrérez, Monsieur, l'expression de ma haute considération.

“ CARMIGNON.”

Ceci lu, le maire leva la tête et fixa le bonhomme en lui disant :

“ Avez-vous compris, maître Lupé ? ”

“ Mais la figure du paysan n'exprimait que l'étonnement, étonnement causé sans doute plus par la qualité de “ Maître ” que lui décernait le maire au lieu de l'habituel “ Père ” Lupé, que par le contenu de la “ missive. ” Aussi répondit-il avec candeur :

“ Non, monsieur le maire ; je comprends seulement que c'est bien du dérangement. ”

Le magistrat haussa les épaules d'un air de pitié et reprit :

“ Avez-vous des parents ? ”

— Eh, monsieur le maire, vous savez bien que ma défunte est décédée depuis quasiment douze ans et que défunt mon père...

— Il ne s'agit pas de cela. Avez-vous des frères, des cousins ?

— Attendez donc, des cousins... Défunt le frère de ma mère avait un garçon qui s'est engagé, parce que c'était un propre à rien, puis, son temps fini, au lieu de revenir au pays, il est parti au loin, du côté du Havre, je crois bien, où il travaillait dans des mécaniques d'Amérique. Voilà beau temps que je n'ai plus entendu parler de lui. ”

Mais, dans tout cela, le maire, poursuivant son idée, n'avait saisi qu'un mot et il se dressa tout d'un coup.

“ D'Amérique ! eh bien ! c'est ça, mon cher monsieur Lupé. Laissez-moi être le premier à vous adresser mes sincères félicitations. Votre cousin a été en Amérique ; il y a fait une grosse fortune, comme font tous les mauvais sujets dans ces pays là ; il est mort, et vous, son unique parent, vous héritez de toute sa fortune. Voilà, ce que signifie la lettre du notaire.

— Alors, vous croyez... balbutia le bonhomme

— Je crois, reprit le maire avec emphase, je suis sûr ! mon cher ami. C'est clair comme de l'eau de roche, simple comme deux et deux font quatre. Vous êtes le légataire universel. ”

Il fallut que “ le cher monsieur Lupé ” acceptât un verre de vin fin, du malaga de Certe, pour célébrer ce prodigieux événement. Et était ce l'effet de ce vin généreux et inaccoutumé ou le bouleversement de sa pauvre cervelle, mais c'est d'un pas chancelant que le bonhomme regagna sa chaumière.

Une heure plus tard, tout Beaumont savait que le père Lupé avait fait un gros héritage. Les mieux informés connaissaient jusqu'au chiffre exact, mais tous savaient qu'il s'agissait de millions d'Amérique. Quelqu'un même assura que le facteur avait apporté, le matin, à l'heureux légataire, un pli chargé contenant un fort à-compte en billets de mille francs.

Le lendemain, Jean Lupé lui-même discutait le montant de son héritage, et pour un peu il eût été persuadé que le facteur lui avait vraiment apporté de bons écus d'or et non un maigre et illisible papier. Des gens qui ne lui avaient jamais parlé, comme étant un trop pauvre sire, venaient s'installer chez lui et buvaient son cidre qu'ils trouvaient incomparable. D'autres, plus avisés, lui empruntaient quelques écus que le bonhomme avait tirés d'un bas de laine et qu'il étalait pour montrer qu'il était déjà riche. Grisé par toute cette gloire, Jean pérorait du matin au soir, entretenant ses nouveaux amis de ses projets : il comptait vendre sa “ chaumière ” et se faire construire une “ maison ” à étage dans le bourg ; il se présenterait aux élections comme conseiller municipal, etc.

En attendant il se mit en mesure de recevoir dignement la fortune qui l'attendait. Il renouvela sa garde-robe, acheta même un chapeau gris haut de forme et à longs poils, objet longtemps convoité.

Enfin, la veille du “ grand jour ” et quoique ce ne fût point la date du mois où il se faisait raser, il se rendit chez le barbier pour se faire coiffer “ à la mode ”.

Le Figaro du village l'installa dans son jardin, sous un pommier, et, là,

à la vue de tout Beaumont, il rasa, tondit, frictionna, frisa l'“ héritier d'Amérique ” à le rendre méconnaissable. L'habile perruquier profita même de l'occasion pour faire sa cour au bouhomme et lui arracher des confidences sur ses projets d'avenir.

Il était temps que la semaine s'achevât. Jean vivait dans un état de fièvre perpétuelle, négligeant sa maison et son jardin. L'herbe étouffait ses choux et sa chèvre, oubliée un jour à l'étable, faillit périr d'inanition.

Enfin le grand jour arriva. Jean Lupé, sur le conseil de ses nouveaux amis, loua la superbe et antique calèche de l'aubergé pour se rendre chez le notaire.

Le départ pour Evreux fut triomphal. Tout le village se pressait autour de la voiture et lorsque le cocher fit claquer son fouet et que la rossinante s'ébroua, Jean ayant lancé aux gamins une poignée de gros sous, il s'éleva de la foule un formidable cri de “ Vive Monsieur Lupé ! ”

L'étude de Me Carmignon était, comme chaque dimanche, pleine de monde, paysans et fermiers, venant régler leurs affaires ; aussi l'entrée du bonhomme avec son étincelante redingote et son bolivar hérissé produisit une profonde sensation.

Jean Lupé n'était plus le timide paysan de naguère. Il lança à l'assistance stupéfaite un salut circulaire de son vaste couvre-chef ; puis, brandissant crânement son bâton, il en frappa d'un coup sec la table où écrivait un vieux clerc qui, d'émotion, en laissa choir ses lunettes. Puis, d'une voix retentissante, il s'écria : “ Mon vieux, va dire à ton patron que Monsieur Jean Lupé est là qui l'attend. ”

Le clerc, subjugué, se leva et disparut dans le cabinet du notaire, d'où il revint aussitôt en invitant Jean à le suivre. Celui-ci, en se trouvant devant l'officier ministériel, gravement retranché derrière un bureau monumental, sentit s'évanouir quelque peu de son assurance, et c'est d'une voix un peu balbutiante qu'il finit par dire :

“ Salut, monsieur le notaire. Pour lors, c'est moi, Jean Lupé, qui viens pour la fameuse affaire.

— Ah, très bien, mon ami, répondit le notaire impassible. Vous êtes monsieur Jean Lupé. Asseyez-vous... Je vous ai écrit au sujet d'une grave affaire pour laquelle nous comptons sur votre honorabilité bien connue. Vous aviez un cousin, M. Joseph Mathé... Eh bien, ce cousin est mort récemment au Havre, où il était mécanicien à la Compagnie Transatlantique... Le pauvre diable est mort à l'hôpital. Il était veuf depuis plusieurs années et laisse absolument sans ressources une fille de douze ans. Cette enfant n'a plus que vous au monde et, si vous refusez de la recueillir, on sera obligé de la mettre aux Enfants Trouvés... ”

Pendant que le notaire parlait avec l'onction professionnelle, la figure de Jean Lupé trahissait les émotions qui venaient l'une après l'autre assaillir sa pauvre cervelle. Tour à tour cramoisi, violet, puis soudain blanc comme un linge, il s'affaissa tout à coup sur son siège. Me Carmignon, épouvanté de l'effet de ses paroles, s'étaient précipité à son secours et, aidé du clerc et des clients accourus, essayait de le ranimer en lui faisant respirer du vinaigre.

Enfin Jean rouvrit les yeux, parut sortir d'un long rêve et contempla avec étonnement les visages consternés des assistants. Mais bientôt le souvenir de tout ce qu'il avait entendu lui revint, et se redressant brusquement il s'écria d'une voix terrible :

“ Ah sot que je suis ! triple âne ! stupide d'avoir cru toutes leurs balivernes ! Maître Lupé par-ci ! Monsieur Lupé par-là ! Je ne sais pas lire, mais j'aurais dû comprendre que la fortune ne vous arrive pas ainsi sans qu'on l'ait méritée, sans qu'on l'ait gagnée et qu'il vaut mieux tenir que courir. Ceux qui ont bu mon cidre et fait sauter mes écus vont se gausser de moi maintenant. Eh bien, je veux leur donner encore une occasion de rire un peu plus de ma bêtise. Dites-leur, monsieur le notaire, que je l'accepte, le legs de Joseph Mathé. Je la prends sa fille, elle sera la mienne, je travaillerai pour elle et pour moi, j'en ferai une bonne et brave femme qui m'aimera et m'aidera quand je ne serai plus bon à rien. Ce sera là l'héritage de Jean Lupé ! ”

ANDRÉ BOURQUIEN.

Pour prévenir la calvitie, renouveler et fortifier la pousse des cheveux, employez le Rénovateur Végétal Sicilien des cheveux, de Hall. Les médecins le recommandent.

FEUILLETON DU “ SAMEDI ”

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

DEUXIÈME PARTIE

XXVII

(Suite)

Le soir, après son dîner, elle vint trouver les époux Morlot. Elle paraissait très exaltée. Ses yeux brillaient comme des tisons.

— Que vous est-il donc arrivé aujourd'hui, Gabrielle ? lui demanda Mélanie.

— Une joie dont j'ai rempli mon cœur, répondit-elle. Pourtant je ne suis pas contente, et je m'adresse à moi-même des reproches sévères.

— Qu'avez-vous donc à vous reprocher, Gabrielle ?

— La joie que j'éprouve.

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ? Parce qu'elle me vient de cet enfant dont je vous parle continuellement.

— Madame, dit Morlot, n'importe d'où elle vient, quand une joie arrive il faut la prendre.

— Ah ! vous ne savez pas comme elle est mêlée d'amertume... Voulez-vous que je vous dise la vérité ? Eh bien, cet enfant, qui ne m'est rien, le fils d'un marquis, d'une marquise, que je me suis mise à aimer follement, cet enfant s'empare de ma pensée, de tout ce qui vibre en moi et prend dans mon cœur la place que j'avais faite si grande au cher petit être qu'on m'a volé ! Voyons, dites, ai-je le droit de m'en vouloir ? Est-ce que je ne suis pas abominable ? Oublier son enfant pour en aimer un autre ! Je suis donc une mauvaise mère ? ...

—Non, Gabrielle, vous n'êtes pas une mauvaise mère, répliqua Mélanie, et vous n'avez pas à vous en vouloir d'être ainsi. Il y a en vous tant d'amour maternel que votre cœur ne peut plus se contenir, et il se change en amitié que vous donnez à des enfants étrangers. Cela vous sculage, Gabrielle, et c'est de là que vient votre joie. Mais rassurez-vous, chère amie, votre tendresse pour votre enfant restera la même. Quand vous rencontrez le fils de la marquise, c'est votre enfant que vous croyez voir. Vous l'aimez, vous lui prodiguez vos baisers, soit. Mais alors votre cœur se fait illusion. En aimant cet enfant, qui ne vous est rien, c'est toujours le vôtre que vous aimez.

—C'est possible, répondit Gabrielle, et je veux bien vous croire ; mais, c'est égal, ce que je ressens en moi est bien extraordinaire.

—Madame, reprit Morlot, vous ne nous avez pas dit qu'elle était la cause de votre joie aujourd'hui.

—C'est vrai. Tantôt, j'ai vu l'enfant, un instant seulement. Et voilà ce qu'il m'a donné, continua-t-elle, en tirant de son sein la photographie.

Elle la tendit à Morlot.

—Regardez, reprit-elle, c'est lui, c'est son portrait, la ressemblance est parfaite.

Mélanie pencha sa tête sur l'épaule de son mari, et tous deux regardèrent l'image.

—Oh ! la délicieuse petite figure ! dit la femme.

—Oui, c'est un charmant enfant, appuya Morlot ; on voit déjà que c'est un petit marquis.

—N'est-ce pas qu'il est beau comme un ange ? s'écria Gabrielle avec enthousiasme.

—Il est adorable, répondit Mélanie ; je n'ai jamais vu un aussi bel enfant.

—Pour être véritablement charmé, reprit Gabrielle, il faut l'entendre, il faut voir son charmant sourire. Sa voix d'enfant est harmonieuse et douce comme un gazouillement de fauvette. Il est très intelligent, et déjà il raisonne comme un petit homme. Il n'est pas seulement beau, il est aimant et il est bon. Oh ! l'excellent petit cœur ! Il a pensé à me faire cadeau de son portrait ! à moi ! . . . à moi ! . . . Certainement c'est son cœur qui l'a conseillé ; il a deviné le plaisir qu'il allait me faire, mais ce qui m'a émue surtout, c'est qu'il m'a dit en le donnant : " Madame Louise, il m'appelle ainsi, nous allons partir bientôt ; mais tu pourras me voir tous les jours en regardant mon portrait." Oui, il m'a dit cela. Pour un enfant de cet âge, quelle délicatesse de sentiment ! Je me demande s'il n'avait pas deviné ma pensée et lu dans mon cœur. Je l'aimais déjà beaucoup ; maintenant . . . Ah ! je vous le dis encore, mes amis, j'ai peur qu'il ne me fasse oublier mon enfant !

Morlot lui rendit le portrait.

Elle le plaça au milieu de sa main et se mit à le regarder attentivement.

—Il est frappant, dit-elle, sur sa petite bouche je vois son doux sourire ; on dirait qu'il va parler. Voilà bien ses beaux cheveux qui tombent sur son cou, soyeux et bouclés. C'est bien son air éveillé, son front pur, ses sourcils arqués et ses belles joues rondes, fraîches et roses comme la reine des fleurs. Ce sont ses yeux doux et limpides ; c'est son regard tendre, qui me caresse et pénètre en moi comme un rayon céleste qui vient du ciel ! Il me semble qu'il me regarde, qu'il me parle et qu'il me sourit. . . C'est lui, c'est bien lui, le cher trésor ! Il va partir. . . Mais, si loin qu'il sera de moi, je le verrai, et je l'aurai toujours là, sur mon cœur !

Elle resta silencieuse. Toujours immobile et les yeux fixés sur le portrait, elle tomba dans une profonde rêverie. Elle paraissait avoir oublié que Morlot et Mélanie étaient près d'elle.

Ceux-ci la regardaient tristement, et, craignant de troubler sa méditation, comme elle ils étaient silencieux.

Dix minutes s'écoulaient ainsi.

XXVIII

Tout à coup Gabrielle eut un tressaillement nerveux qui fut suivi d'une sorte de gémissement, ses yeux se fermèrent, sa tête se pencha sur son épaule, le portrait s'échappa de sa main, et ses bras tombèrent sur ses genoux.

Mélanie, effrayée, poussa un cri.

—Chut ! fit Morlot en se levant, elle dort !

Morlot s'était approché de Gabrielle. Après avoir constaté qu'elle dormait réellement, il ramassa le portrait et revint près de sa femme.

Mélanie l'interrogea anxieusement du regard.

—Ce n'est rien, lui dit-il, tu peux te rassurer. C'est ainsi que Gabrielle s'est endormie devant moi, il y a environ six semaines. Tu te souviens que je t'ai raconté des choses extraordinaires, incroyables.

—Oui.

—Je t'ai dit que Gabrielle était somnambule.

—Ah ! je comprends.

—Elle vient d'être prise d'un accès de somnambulisme. Comme tu l'as vu, rien, en apparence, n'a provoqué son sommeil.

—C'est vrai.

—Malgré cela elle est magnétisée.

—Tu te trompe peut-être.

—Non ; elle se trouve absolument dans le même état que l'autre soir. Voilà le sommeil magnétique. Tu vas voir ce qu'il y a de merveilleux dans cet étrange sommeil.

Il se tourna vers la jeune femme endormie.

—Madame, me voyez-vous ? lui demanda-t-il.

—Je vous vois, répondit-elle aussitôt.

—Dites-moi où je pose ma main gauche ?

—Sur l'épaule de votre femme.

—Qu'est ce que je tiens dans ma main droite ?

—Le portrait du petit Eugène de Coulange.

—Vous l'aimez beaucoup, cet enfant ?

—Oui, beaucoup.

—Quels sont les sentiments que vous avez pour lui ?

—Ceux d'une mère.

—Oh ! il me semble que je fais un rêve, murmura Mélanie.

—Il me vient une idée, lui dit Morlot à voix basse.

—Une idée ?

—Tu vas voir.

—Morlot, que veux-tu faire ?

—Je suis devenu curieux. Je veux que Gabrielle nous dise ce qui se passe en ce moment à l'hôtel de Coulange.

—Si on t'entendait, mon ami, on croirait que tu es fou.

—Alors tu penses que je ne parle pas sérieusement ?

—Oui, parce que tu veux une chose impossible.

—Eh bien, nous allons le voir.

Il se rapprocha de Gabrielle.

—Qu'est-ce que je vous mets dans la main ? lui demanda-t-il.

—Le portrait de l'enfant.

—Voulez-vous vous transporter rue de Babylone ?

—J'y suis.

—Voyez-vous l'hôtel de Coulange ?

—Je le vois.

—Pouvez-vous y entrer ?

—Les portes sont fermées. . .

—Alors vous ne pouvez pas voir ce qui se passe à l'intérieur ?

Après un moment de silence, Gabrielle répondit :

—Oui, je vois.

—Que voyez-vous ?

—Je vois le petit Eugène.

—Que fait-il ?

—Il est couché, il vient de s'endormir.

—Y a-t-il quelqu'un près de lui ?

—Non, mais sa gouvernante est dans la chambre à côté de la sienne.

—Et la petite fille, la voyez-vous ?

—Oui.

—Que fait-elle ?

—Elle est couchée aussi, mais elle a les yeux ouverts, elle ne dort pas ; elle dit quelque chose à sa gouvernante.

—Vous entendez ?

—Je ne peux pas entendre.

—Maintenant, voyez-vous le marquis de Coulange ?

—Je ne le connais pas.

—Vous connaissez la marquise ?

—Je l'ai vue deux fois.

—En ce cas, vous pouvez la reconnaître. Si elle n'est pas sortie, vous devez la voir.

—Elle est dans une chambre dont les portes sont bien fermées ; un homme est avec elle.

—Un homme ! le marquis, sans doute ?

—Non, cet homme doit être un ouvrier. Oui, c'est un ouvrier. Oh ! c'est bien singulier. . .

—Quoi donc ? fit Morlot. Qu'est-ce qui est singulier ?

—Dans le foyer de la cheminée, il y a un petit fourneau plein d'un brasier ardent ; l'ouvrier est en train de souder le couvercle d'une boîte de métal.

—En effet, murmura Morlot, c'est singulier. . .

—Tu crois donc que ce n'est pas un rêve que fait Gabrielle ? lui demanda sa femme.

—Je n'en sais rien, répondit-il. Je ne peux pas dire qu'elle voit cela réellement ; mais ce qui est certain, c'est qu'elle ne rêvait pas quand elle m'a annoncé l'arrivée de ton cousin Blaisois, quand elle l'a vu verser sur la table des pièces d'or et d'argent.

—Oh ! je ne sais plus que penser, dit Mélanie ; tout cela est si extraordinaire. . .

—Oui, on ne peut plus extraordinaire, fit Morlot ; voilà pourquoi il y a tant de gens aujourd'hui qui s'occupent de magnétisme. Autrefois, je les traitais de fous ; j'étais incrédule alors, maintenant, je crois. Je ne m'explique pas cette chose merveilleuse, je ne

cherche pas à la comprendre ; elle est au-dessus de ma raison. On ne comprend pas les mystères, on n'explique pas Dieu, on y croit. Qu'est-ce que le somnambulisme ? Qu'est-ce que le magnétisme ? Que de plus savants que moi répondent à ces questions. Ce que je sais, c'est que le phénomène existe ; les faits parlent. Nous avons là, devant nous, sous nos yeux, le sommeil étrange !

— Si tu n'étais pas avec nous, j'aurais peur, dit Mélanie, qui se sentait frissonner.

— Ne dis plus rien, écoute, ordonna Morlot.

Et, revenant à Gabrielle :

— Que voyez-vous maintenant ? lui demanda-t-il.

— Je regarde en moi-même, répondit-elle.

— Êtes-vous toujours à l'hôtel de Coulange ?

— Non.

— Voulez-vous y retourner ?

— Vous le désirez ?

— Oui. Je veux que vous me parliez encore de la marquise de Coulange.

Il y eut un moment de silence.

Gabrielle reprit :

— L'homme, l'ouvrier, est toujours avec elle. Qu'a-t-elle donc ? Elle est très agitée, ses yeux sont pleins de larmes. Ah ! elle souffre, elle souffre beaucoup ; la marquise de Coulange n'est pas heureuse... Il y a en elle une douleur affreuse ; c'est une torture de tous les instants ; c'est un mal qui la consume, qui la dévore, la tue lentement. Il y a dans son existence, en apparence si calme, si remplie de joies, quelque chose de fatal, un secret terrible.

— Quel est donc ce secret terrible ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Pourquoi ?

— Je ne le connais pas.

— Essayez de le découvrir.

— Impossible. La marquise veut le garder ; elle le tient caché dans un coin de son cœur, dans les profondeurs de sa pensée. C'est lui, c'est ce secret qui la fait souffrir comme un martyr, qui lui ronge le cœur. Sans cesse il tourmente son âme et l'épouvante !... Il pèse sur elle comme un poids énorme, il l'écrase.

— Gabrielle, l'ouvrier est-il toujours avec la marquise ?

— Oui ; mais il vient d'envelopper ses outils dans une toile ; la marquise lui met une pièce d'or dans la main ; elle lui ouvre une porte dérobée ; il s'en va.

— Ne le suivez pas, restez avec la marquise, Qu'est-ce que c'est que cette boîte de métal, dont vous m'avez parlé tout à l'heure ?

— C'est une espèce de coffre de cuivre.

— Vous le voyez ?

— Il est posé sur une chaise. La marquise le regarde, elle le touche.

— Dites-moi ce qu'il renferme.

— Le coffret est fermé. le couvercle est soudé, on ne peut plus l'ouvrir.

— Soit, mais vous pouvez voir, vous ?

— Non, je ne distingue pas bien.

— Regardez toujours.

— Je suis fatiguée.

Elle devait être fatiguée, en effet. Et Morlot, voulant pousser jusqu'au bout son expérience, ne s'apercevait pas que, depuis un instant, le front de la jeune femme s'était couvert de grosses gouttes de sueur.

— Gabrielle, je vous en prie, faites encore un effort, dit-il. Qu'y a-t-il dans le coffre de cuivre ?

— La marquise vient d'y enfermer son secret.

— Je ne comprends pas ; que voulez-vous dire ?

— La marquise a écrit la cause de ses souffrances : elle a confié au papier ses pensées les plus intimes, les plus secrètes.

— Eh bien ?

— C'est ce manuscrit qui vient d'être enfermé dans le coffret de cuivre.

— C'est étrange, étrange murmura Morlot.

Puis se penchant vers Gabrielle :

— Pouvez-vous lire ce que la marquise a écrit ? lui demanda-t-il.

— Non.

— Pourquoi ?

— Mes yeux sont comme voilés.

— Y a-t-il dans le coffret de cuivre autre chose que le manuscrit ?

— Oui.

— Quoi ?

— Je ne vois pas bien.

— Regardez, Gabrielle, regardez !

— Je vois une petite chemise, un petit bonnet.

Elle s'agita convulsivement et, porta ses deux mains à sa tête :

— Ah ! exclama-t-elle, c'est le maillot d'un enfant !

Morlot se redressa brusquement. Il était d'une pâleur livide.

— Oh ! quel soupçon ! fit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

Il passa plusieurs fois sa main sur son front.

Une flamme étrange traversa son regard comme un éclair.

— Que soupçonnes-tu ? lui demanda sa femme.

Il sentit que la prudence lui ordonnait de se taire.

— Moi ? rien, répondit-il vivement.

— Tu me caches ce que tu penses !

— Tu veux dire la pensée que j'ai eue et que je n'ai plus, Mélanie. Elle était absurde !

— Je l'ai eue aussi, cette pensée ; mais je dis comme toi, c'est absurde, tout à fait impossible.

Mais je t'en supplie, continua-t-elle, ne fait plus parler Gabrielle. Regarde, mon ami, elle a l'air de souffrir horriblement. Est-ce de la voir dans cet état ? Moi même j'éprouve intérieurement un grand malaise.

— Pourtant j'aurais voulu encore.....

— Non, non, assez, c'est assez,

Gabrielle s'était raidie, ses bras s'allongeaient, se repliaient et se tordaient, des spasmes nerveux soulevaient violemment sa poitrine, la sueur coulait de son front et son corps grelottait comme si un froid vif venait de la saisir.

Morlot s'assit à côté de sa femme.

— Elle va bientôt se réveiller, lui dit-il à voix basse. Mais, tu entends, Mélanie, nous ne lui dirons rien ; elle ne doit pas savoir que, dans son sommeil, elle a parlé et répondu aux questions que je lui ai faites.

— Et si elle se rappelle ce quelle a dit ?

— Non, elle ne se souviendra de rien.

— C'est égal, tout ce qu'elle a dit est bien extraordinaire.

— Oui, mais ce n'est qu'un rêve.

— Je le crois.

Ils gardèrent le silence.

Mais Morlot réfléchissait. Il se disait :

— Devrais-je aller le lui demander à elle-même, il faudra que je connaisse le secret de la marquise de Coulange.

Après une heure d'attente, qui leur parut longue comme une année, Gabrielle se réveilla.

Elle se vit dans les bras de Mélanie, qui essuyait son visage.

— Ah ! dit-elle d'une voix faible, je me suis encore endormie.

— Oui, et nous vous avons laissée dormir, répondit Morlot.

Elle se leva ; mais ses jambes fléchirent sous le poids de son corps et elle retomba sur son siège comme une masse.

— Je suis bien fatiguée, dit-elle en soupirant, il me semble que j'ai les membres brisés.

— Et autrement, souffrez-vous ? lui demanda Mélanie.

— Oui, mais ce n'est rien, j'ai déjà éprouvé cela. Il me semble que j'ai une barre dans la poitrine et du feu dans la tête,

— Ma chère Gabrielle, reprit la femme de Morlot, souffrante comme vous l'êtes, vous ne pouvez pas rentrer chez vous ce soir, nous vous gardons.

— Oui, répliqua Morlot ; comme cela, Gabrielle, si vous étiez indisposée cette nuit, Mélanie serait près de vous pour vous soigner.

La jeune femme ne voulait pas accepter l'hospitalité qui lui était offerte. Cependant elle finit par céder aux instances de ses amis, et, tout en leur disant qu'elle était désolée d'abuser ainsi de leur amitié, elle consentit à passer la nuit chez eux.

TROISIÈME PARTIE

I

M. Sothène de Perny est chez lui rue Richempanse. Il est agité et il arpente sa chambre d'un pas impatient, fiévreux. De temps à autre, machinalement, il jette les yeux sur une pendule, dont les aiguilles marquent invariablement onze heures dix minutes depuis plus d'un an peut-être qu'elle s'est arrêtée.

Mais si la pendule de M. de Perny ne marche plus, les heures s'écoulent quand même et les années aussi ; il n'a qu'à se regarder dans une glace pour le reconnaître, car il a beaucoup vieilli. Sur les tempes, ses cheveux noirs commencent à grisonner. Il est toujours élégant, vêtu à la dernière mode ; il a toujours son regard hautain, son front audacieux ; mais dans son regard il y a quelque chose d'inquiet, de troublé, et des plis se sont creusés sur son front. Le rictus de ses lèvres, des rides prématurées se montrent au coin de ses yeux sombres.

C'est le stigmate ineffaçable d'une mauvaise vie, d'une vie de fièvre continue, tourmentée par des difficultés et des soucis sans cesse renaissants, par des appréhensions et des terreurs qui le poursuivent jusque dans son sommeil.

Pourtant, il ne connaît pas le remords ; le remords peut ramener au bien et il ne vit que pour le mal. Esclave de ses passions, celles-

ei ont depuis longtemps étouffé en lui tous les bons sentiments, et c'est le vice dans tout ce qu'il a de plus hideux qui s'est incarné en lui. Mais, comme tous les criminels, il est lâche et il a peur du châtiement que sa sœur tient suspendu sur sa tête.

Que de fois déjà il s'est dit :

—Si elle pouvait mourir !

Oui, le misérable a eu cette pensée. La mauvaise santé de la marquise lui faisait espérer qu'elle succomberait. Et il se disait :

—Elle morte, je serais délivré, je n'aurais plus rien à redouter, je rentrerais dans la maison la tête haute et j'y serais bientôt le maître comme autrefois.

Mais la santé de la marquise s'était subitement améliorée.

Alors il eut une autre pensée plus monstrueuse. Il conçut le projet de tuer sa sœur. Était-ce un égarement de sa raison ? C'est possible. Il chercha cependant comment il pourrait mettre son projet à exécution. Il vit le poison, versé à petites doses, laissant peu ou pas de trace. Disons, toutefois, qu'il s'arrêta en présence des difficultés qui se dressèrent devant lui, et que les terribles conséquences d'un pareil crime l'effrayèrent. Il tenait à garder sa tête sur ses épaules.

—C'est bien, se dit-il, j'attendrai ; mais, un peu plus tôt ou un peu plus tard l'heure de ma vengeance sonnera.

De quoi voulait-il se venger ? De ce que sa sœur l'avait chassé, lui infligeant elle-même une punition douce. Le misérable ne tenait aucun compte du silence qu'elle avait gardé, qu'elle gardait encore, quand elle n'avait qu'un mot à dire pour l'envoyer au bagne.

Un jour, il apprit que la femme de chambre de la marquise était sur le point de la quitter pour se marier. Aussitôt il manœuvra pour donner à sa sœur une nouvelle femme qui lui convenait sous tous les rapports.

Grâce aux anciennes relations de sa mère, il put se procurer pour Juliette, plusieurs lettres de recommandations avec lesquelles celle-ci se présenta à l'hôtel de Coulange. Il va sans dire que les noms de madame de Perny et de son fils ne figuraient pas dans le nombre de ses différents maîtres.

Elle fut admise sans difficulté à l'hôtel de Coulange.

Juliette était une grande et belle fille de vingt-huit ans, mais les personnes qui la recommandaient, en attestant ses bons antécédents, avaient été singulièrement trompées, la conduite de Juliette était loin d'être irréprochable.

Deux ans auparavant, elle avait commis un infanticide. N'ayant pas eu connaissance de son crime, la justice ne l'avait pas poursuivie. Pourtant, ce crime n'était pas complètement ignoré. Sosthène l'avait découvert, il en avait été pour ainsi dire le témoin. Alors Juliette avait eu la maladresse de lui écrire pour le supplier de ne pas la dénoncer et d'avoir pitié d'elle. Il possédait ainsi des lettres de la malheureuse fille, qui contenaient les preuves du crime.

Juliette était donc complètement à la discrétion de Sosthène. Il la dominait ; il lui imposait ses volontés ; elle tremblait sous son regard, elle n'osait rien lui refuser, elle était sa servante, son esclave, et pouvait devenir, dans ses mains, à un moment donné, un instrument terrible.

Il prit une poignée de papiers épars sur une table, les froissa dans sa main en faisant une affreuse grimace.

—Ma parole d'honneur, grommela-t-il d'une voix creuse, on dirait que tous ces gens sont enrégés ! Que veulent-ils ? Que je leur donne de l'argent. Oh ! les fous !... Eh bien, oui, j'ai des dettes et je ne veux pas les payer. Après ? Je ne suis pas le seul. Qu'ils attendent.

Ah ça ! s'écria-t-il en frappant le parquet du pied, elle ne viendra donc pas !

Il regarda sa montre.

—Elle devait être ici à deux heures et demie et il va être trois heures.

Il tira de sa poche un billet chiffonné et lut tout haut :

“J'ai quelque chose que je crois très-important à vous dire, ce serait trop long à écrire ; attendez-moi chez vous demain à deux heures et demie.”

—Et depuis une heure je l'attends, reprit-il les sourcils froncés. C'est moi qui suis à ses ordres ! Que peut-elle avoir à me dire ?

Croyant ainsi tromper son impatience il alluma un cigare. Un instant après, le bruit d'une sonnette se fit entendre.

Sosthène s'élança hors de sa chambre, et courut ouvrir. Juliette entra. Il referma vivement la porte.

—Sais-tu quelle heure il est ? lui dit-il d'un ton rude. Tu devrais te souvenir que je n'aime pas à attendre.

—Je suis en retard, c'est vrai, mais ce n'est pas ma faute ; j'ai dû attendre que madame soit sortie. Regardez, je suis en sueur et toute essouffée ; j'ai couru tout le long du chemin.

—Est-ce qu'il n'y a pas des omnibus ?

—Je n'y ai pas trouvé de place.

—Il fallait prendre une autre voiture.

—J'aurais pu le faire ; seulement...

—Je comprends. Tu es trop économe, ma chère. Une autre fois prends mieux tes précautions et ne me fais pas attendre.

Juliette baissa humblement la tête.

—Maintenant tu peux parler, reprit-il ; quelles sont les choses importantes que tu as à me dire ?

—Voici : D'abord, il faut que vous sachiez que presque tous les soirs, quand M. le marquis était sorti, madame la marquise s'enfermait dans sa chambre pour écrire.

—Des lettres ?

—Non. Je vous assure que j'étais très-intriguée. Je savais qu'elle écrivait, quelquefois pendant plus de deux heures ; mais qu'écrivait-elle ? Impossible de le savoir. Il m'était absolument défendu d'entrer dans sa chambre, et vous savez ce qu'on voit par le trou d'une serrure. Quand elle avait fini d'écrire elle cachait son cahier. Je n'ai pas besoin de vous dire que je l'ai souvent cherché dans la journée. J'ignorais qu'il y eût, dans un petit meuble de sa chambre, un tiroir secret. Du reste, quand même je l'aurais su, je n'aurais pas été plus avancée, puisque je ne sais pas comment s'ouvre le tiroir. Eh bien, c'est dans ce tiroir secret que madame la marquise, après avoir écrit, enfermait son manuscrit.

—Enfin, dit Sosthène, il existe un manuscrit que ma sœur a écrit de sa main ; mais tu ignores ce qu'il contient ?

—Assurément je n'ai pas pu le lire ; mais je sais que c'est une confession que madame la marquise fait à son mari, dans le cas où elle viendrait à mourir.

Sosthène tressaillit.

—Ah ! fit-il, comment peux-tu savoir cela ?

—Je vais vous le dire : Il y a quatre jours, madame la marquise sortit de sa chambre pour aller embrasser et consoler la petite Maximilienne qui pleurait. Elle laissa sur la table le manuscrit et à côté une lettre ouverte qu'elle venait d'écrire.

—Alors ?

—Je n'étais pas loin...

—Derrière la porte ?

—Oui. Je l'ouvris sans bruit, et, au risque d'être surprise et de me faire chasser immédiatement, j'entrai dans la chambre.

—C'était hardi.

—Vous êtes mon maître, c'est à vous que j'obéis.

—Parle-moi du manuscrit.

—D'un seul coup d'œil je vis qu'il était terminé. Il se trouvait fermé ; mais un instant auparavant madame la marquise avait écrit sur la couverture, car l'encre n'était pas sèche encore.

—Et tu as lu ?

—J'ai lu, en tête, ces mots : “A mon mari.”

Et au-dessous, en lettres plus grosses : “Ceci est ma confession.”

Puis plus bas, d'une écriture moyenne :

“Révélation du secret qui empoisonne ma vie.”

Sosthène était devenu très-pâle.

—Est-ce tout ce que tu as lu ? demanda-t-il d'une voix frémissante.

En voyant qu'elle hésitait à répondre :

—Parle ? lui ordonna-t-il d'un ton impérieux, tu ne dois rien me cacher.

—Eh bien, il y avait encore sur la couverture du manuscrit...

Elle s'arrêta brusquement.

—Parle, mais parle donc ! s'écria-t-il.

—Je n'ose pas.

—Je le veux !

—Eh bien ! il y avait encore ces mots :

“Le crime de mon frère et de ma mère.”

Un horrible sourire crispa les lèvres de Sosthène. Mais, devant Juliette, il crut devoir garder bonne contenance.

—Ah ! ah ! fit-il en prenant le ton sardonique, tu as lu cela ; eh bien, c'est la preuve que la marquise de Coulange n'a pas toute sa raison. Il peut se faire qu'elle ait quelque péché à se reprocher et qu'elle éprouve le besoin de se confesser à son mari, mais ce n'est pas une raison pour accuser les autres. C'est drôle tout de même et cela fait rire.

Il riait en effet, mais son rire ressemblait à un grincement de dents.

—N'importe, continua-t-il, je ne suis pas fâché de savoir l'existence de ce précieux manuscrit. Madame ma sœur a voulu écrire aussi son petit roman ; c'est drôle, très drôle... La marquise de Coulange devenue bas-bleu ! On apprend tous les jours des choses étonnantes.

Après un moment de silence, il reprit :

—Ne m'as-tu pas dit qu'il y avait à côté du manuscrit une lettre.

—Oui.

—Elle était ouverte. Tu l'as lue.

—Je l'ai lue, mais rapidement.

—Qu'est-ce qu'elle disait cette lettre ?

—Comme le manuscrit, elle est adressée à M. le marquis.

—Je m'en doutais, murmura Sosthène.

—Autant que je puis me rappeler, voici ce que j'ai lu : Votre sœur dit à son mari qu'elle a gardé toute sa vie un secret terrible : mais qu'ayant de sombres pressentiments, la crainte de mourir subitement, elle ne veut pas emporter son secret dans la tombe.

Ces pressentiments de la marquise semblaient répondre aux pensées criminelles de Sosthènes. Il frissonna malgré lui, et un éclair livide passa dans son regard.

Juliette continua :

—C'est pourquoi elle s'est décidée à le confier au papier et à écrire un manuscrit qui est la révélation de toutes ses souffrances. Elle ajoute que son mari trouvera, en ouvrant le tiroir secret de son meuble Louis XIII, un petit coffret de cuivre dans lequel le manuscrit sera enfermé avec d'autres objets.

—Oh ! oh ! fit Sosthène, voilà bien des précautions.

—Et ce n'est pas tout.

—Hein ! Qu'y a-t-il donc encore ?

—Comme si elle craignait qu'on ne lui dérobat son manuscrit, ou que M. le marquis ne le lût avant sa mort, madame la marquise a pris une autre précaution.

—Ah ! qu'a-t-elle fait ?

II

L'espionne répondit :

—Avant-hier soir, un homme se présenta à l'hôtel. Le portier, qui avait probablement reçu des ordres, le fit monter par un des escaliers de service, et il fut reçu d'abord très-mystérieusement par la gouvernante de la petite fille qui l'attendait.

L'homme portait sur son épaule un paquet assez lourd.

—Attendez un instant, lui dit la gouvernante, je vais prévenir madame la marquise.

Elle laissa l'homme au milieu du corridor qui conduit à l'escalier de service, et pour entrer dans la chambre de madame elle traversa son cabinet de toilette, en ouvrant une petite porte, dont je n'avais pas encore soupçonné l'existence.

Pourquoi, dans cette circonstance, madame la marquise a-t-elle eu recours à la gouvernante de sa fille au lieu de s'adresser à moi ? Parce que je n'ai pu encore lui inspirer une confiance entière.

C'est ce que j'ai compris.

Qu'allait-il se passer entre l'homme et madame ?

Je voulus le savoir, pensant que cela pouvait vous intéresser. Sur les talons de la gouvernante, je me glissai dans le cabinet de toilette et me cachai derrière une tapisserie.

—Très-bien, approuva Sosthène.

—Un instant après, la gouvernante introduisit l'homme dans la chambre de madame la marquise, en le faisant passer naturellement par le cabinet.

—Quel était cet homme ?

—Un ouvrier serrurier, je crois.

—Je comprends : une réparation à faire au tiroir secret.

—Non, l'ouvrier n'était pas appelé pour cela.

—Alors, continue, je t'écoute.

—La gouvernante prit l'enfant, que tenait sa mère, et l'emporta. Madame la marquise poussa les targettes des portes, à l'exception pourtant de celle de la porte du cabinet, qui resta entr'ouverte.

—De sorte que tu as pu voir ?

—A peu près tout.

—Eh bien ?

—L'ouvrier commença par placer dans le foyer de la cheminée un réchaud qu'il avait apporté ; il le remplit de braise, qui devint bientôt un brasier ardent sur lequel il fit rougir un instrument de fer. Pendant que le fer chauffait, il plaça sur une chaise un petit coffret de cuivre.

—Ah ! ah ! fit Sosthène, voilà ce fameux coffret.

—Oui. Alors madame la marquise s'approcha du meuble qui se trouve en face de son lit, et que vous devez connaître.

—Je le connais. Continue.

—Elle ouvrit le tiroir secret et elle revint près de la cheminée, tenant dans ses mains un cahier...

—Le manuscrit ?

—Oui, et autre chose ; vous ne devinerez jamais quoi.

—Je n'ai pas à deviner, puisque tu vas me le dire.

—Une petite chemise, un petit bonnet et les autres objets divers dont on se sert pour emmailloter un enfant nouveau-né.

Sosthène fit un mouvement brusque, ses traits se contractèrent, et les plis de son front parurent se creuser encore.

—Tu es bien sûr d'avoir vu cela ? demanda-t-il.

—Oui, je voyais parfaitement. Vous pouvez croire que je n'ai pas moins été étonnée que vous ne l'êtes. J'ai fait alors toutes sortes de réflexions, me demandant quel pouvait bien être le secret de madame la marquise.

—Ah ! vraiment, fit Sosthène railleur.

Puis attachant sur elle son regard dur :

—Ma chère, lui dit-il d'un ton sévère, tu es à l'hôtel de Coulangé pour voir et entendre, et tu n'as pas à réfléchir sur ce que tu entends et sur ce que tu vois. Si madame la marquise de Coulange a un secret, tu n'as pas à chercher à le connaître. Cela ne te regarde point. Tu dois rester strictement dans ton rôle et ne pas aller au delà de ce que je t'ordonne de faire.

L'espionne rougit et baissa les yeux.

—Ensuite, que s'est-il passé ? demanda Sosthène.

—Madame la marquise a mis elle-même dans le coffret de cuivre les langes d'enfant, d'abord, et ensuite son manuscrit.

—Après ?

—L'ouvrier a fermé le coffret, puis, avec son fer rouge, il a soudé le couvercle.

—En effet, murmura Sosthène rêveur, c'est encore une précaution. Seulement, je ne vois pas qu'elle soit bien nécessaire.

—Quand tout fut terminé, reprit Juliette, l'homme enveloppa ses outils, madame le paya et le fit sortir, en l'accompagnant elle-même jusqu'à la petite porte du cabinet de toilette. Heureusement, j'avais eu le temps de me remettre derrière la tapisserie. L'homme parti, madame la marquise prit le coffret et l'enferma dans le tiroir secret.

—Où il restera jusqu'au jour où j'irai le prendre, pensa Sosthène.

Et un mauvais sourire fit grimacer ses lèvres.

—Est-ce tout ? demanda-t-il après un moment de silence.

—Oui.

—Et la lettre adressée au marquis et que tu as lue, sais-tu où la marquise l'a placée ?

—Non.

—C'est fâcheux ! Voilà une chose qu'il faut que tu saches.

—Je le saurai.

—Très-bien. Tu es une fille intelligente et adroite, je suis content de toi. Ce que tu viens de m'apprendre n'a pas pour moi l'importance que tu supposais ; n'importe, tu as bien fait de me donner ces renseignements. Je tiens à te le répéter, je veux savoir tout ce qui se passe à l'hôtel de Coulange, même les choses qui te paraîtraient insignifiantes. Je n'ai pas besoin de te recommander de nouveau de n'agir qu'avec une extrême prudence. Il faut que tu parviennes à obtenir la confiance de la marquise.

—Je fais pour cela tout ce qui dépend de moi.

—Cela viendra. En attendant, continue à me servir fidèlement.

—Vous savez que je vous suis toute dévouée.

—Oui, je sais que tu n'oserais pas me trahir.

Leurs regards se croisèrent.

—Je vous assure, dit-elle d'une voix hésitante, que c'est par reconnaissance et non par crainte que je vous sers.

—Comment donc, fit-il d'un ton légèrement ironique, mais j'en suis tout à fait convaincu.

—Monsieur de Perny, vous pourriez, dès aujourd'hui, me rendre mes lettres.

—Je te les rendrai, c'est convenu.

—Quand ?

Il se mit à rire.

—Je vous en prie, reprit-elle les mains jointes, rendez-les moi !

—Ah çà, est-ce que tu n'as plus confiance en moi ?

—Si, mais...

—Achève.

—Je suis poursuivie par des terreurs continuelles. La nuit j'ai des cauchemars effrayants, tant que ces lettres ne seront pas détruites je serai comme sur des charbons ardents.

—Eh bien, ma chère, c'est précisément pour cela que je les garde.

—Pourtant, vous m'avez promis de me les rendre.

—Je te le promets encore.

—Quand, monsieur de Perny, dites-le moi.

Sosthène se leva.

—Le jour où je n'aurai plus besoin de toi, répondit-il ; ce sera la récompense des services que tu m'auras rendus.

Juliette soupira et se courba humblement devant son maître.

Sosthène avait sur les lèvres son mauvais sourire.

—Vous n'avez plus rien à me dire ?

—Plus rien aujourd'hui, répondit-il ; mais sois tranquille, avant peu j'y mettrai ton dévouement à l'épreuve.

Sur ces mots, Sosthène congédia son espionne.

Il entra dans sa chambre, se laissa tomber sur un fauteuil et, prenant sa tête dans ses mains :

—Ainsi, murmura-t-il, elle a peur de mourir, elle a des pressentiments comme si elle avait deviné mes pensées de vengeance. Et c'est pour cela qu'elle a écrit ce manuscrit, enfermé maintenant dans un coffret de cuivre au fond d'un tiroir, qui s'ouvre au moyen d'un ressort secret. Tout cela est bon à savoir. C'est une surprise qu'elle tient en réserve pour le marquis. Eh ! eh ! ce n'est pas mal imaginé ! Heureusement, je suis là ; je connais le meuble et je saurai bien trouver le secret du tiroir.

Elle a fait souder le couvercle ; c'est parfait. J'enlève le coffret, je l'ouvre,—il y a des moyens pour cela.—Je m'empare de ce qu'il

ontient, je le referme, je le remets à sa place et le tour est joué. Et si quelque temps après elle meurt... A la bonne heure, ce sera pour le marquis une véritable surprise. Un coffret de cuivre dont le couvercle est soudé, et rien dedans !

Un petit rire nerveux éclata entre ses lèvres.

— Mais quelle singulière idée elle a, continua-t-il, de vouloir faire connaître au marquis après sa mort, ce qu'elle ne veut ou plutôt n'ose pas lui dire de son vivant ! Je comprends ; c'est moi, c'est toujours moi qu'elle poursuit de sa colère. Ah ! qu'elle prenne garde, qu'elle prenne garde !

Il resta un moment silencieux.

— Oui, reprit-il sourdement, il faut que je m'empare de ce que contient le coffret et que je l'anéantisse, le marquis ne sait rien, il ne doit rien savoir. Ah ! elle veut me perdre, eh bien, je me défendrai !

Il promena autour de lui un regard plein de lueurs fauves.

— Vous ne me connaissez pas encore, madame ma sœur, poursuivait-il ; vous ne savez quels peuvent être les effets de la colère, de la rage que vous avez allumée en moi et qui finira par éclater comme un coup de tonnerre... Tu te trompes, marquise de Coulange, je suis encore debout !

Il bondit sur ses jambes, se dressa de toute sa hauteur, et un éclair sombre jaillit de ses yeux.

— Elle me méprise, elle me hait, reprit-il d'une voix rauque, saccadée, soit ; mais à sa haine répondra ma haine et la lutte sera terrible, inexorable. Non, non, je ne suis pas vaincu ! C'est par elle que le lien de la famille a été brisé le jour où elle m'a chassé comme un laquais !

— Ah ! ah ! ah ! continua-t-il avec un rire de démon, elle a le droit d'être satisfaite ; ce qu'elle a voulu que je sois, je le suis, je le suis. Mes créanciers me poursuivent, je n'ai plus d'argent, je n'ai plus de crédit. Oui, je suis à bout, à bout ! Ils ont cru faire beaucoup pour moi en me jetant deux cent mille francs comme une aumône ou comme un os qu'on donne à ronger à un chien ! Deux cent mille francs quand ils ont des millions ! J'ai beau me tourner à droite ou à gauche, regarder en avant ou en arrière, je ne vois rien ; si, je vois le gouffre sous mes pieds, qui se creuse, se creuse sans cesse. Pour lui échapper, je me heurte à toutes les difficultés qui m'étreignent. Oh ! je sortirai de cette terrible situation ; à tout prix, il le faut !

Et froidement, sans pitié, oubliant ce qu'elle me devait : son mariage, sa richesse, c'est ma sœur qui m'a plongé dans cette vie infernale... Et j'aurais, moi, de la pitié pour elle ! Allons donc, jamais !

Comme on le voit Sosthène de Perny se montrait peu reconnaissant envers son beau frère. Mais chez certains individus, la reconnaissance est un sentiment inconnu. Sosthène considérait le don que le généreux marquis lui avait fait comme une aumône ou un os qu'on lui avait jeté à ronger. Il est probable qu'il ne pensait pas ainsi le jour où M. de Coulange lui avait mis dans la main cette somme avec laquelle, s'il l'eût voulu, il aurait pu se créer une position indépendante.

Nous avons dit que cette somme de deux cent mille francs avait été donnée à Sosthène sur le conseil de la marquise, au lieu d'une rente annuelle de dix mille francs que son mari voulait lui servir.

Pourquoi madame de Coulange n'avait-elle pas été du même avis que son mari ?

Avait-elle agi sous l'empire d'une pensée secrète, ou bien avait-elle réellement l'intention de fournir à son frère cette force première, si nécessaire à tout homme qui veut employer utilement son savoir et son activité : un capital ? Nous ne saurions le dire. Mais si elle avait eu l'idée que son frère ne ferait pas un emploi convenable du don du marquis, elle ne s'était point trompée.

Avec sa petite fortune, Sosthène pouvait faire quelque chose, il pouvait même faire beaucoup ; car il est toujours plus facile, quand on le veut, de tirer un excellent produit du capital. Mais il ne fit rien ; il ne chercha même pas à s'occuper. En cela, il n'eut pas honte de tromper le marquis avec lequel il tenait à conserver de bons rapports.

Il ne vit qu'une chose : la satisfaction à donner à ses passions, le moyen de se procurer des jouissances.

Il se lança de nouveau et avec fureur comme pris de vertige, à la recherche des plaisirs dont il était insatiable. On aurait dit qu'il voulait s'étourdir, oublier, dans l'ivresse de l'orgie, son crime et la malédiction dont sa sœur l'avait frappé.

Il avait toujours eu les deux pieds dans la fange, il s'y enfonça jusqu'au cou.

En moins de trois ans, la somme qu'il avait reçue du marquis était tombée dans le gouffre où il avait déjà jeté follement sa fortune, la fortune de sa mère et la dot de sa sœur.

Sa ruine ne le dégrisa point. D'ailleurs, pour continuer à vivre de sa déplorable vie, il avait sa mère, toujours trop faible pour lui, et le marquis de Coulange, par lequel il se fit donner, sous divers prétextes, plusieurs sommes assez importantes.

Mais un jour le marquis eut connaissance de la vie étrange que menait son beau-frère, de ses folies, que son âge rendait inexécables, et, à partir de ce moment, il lui ferma impitoyablement sa bourse.

Sosthène cessa de voir le marquis, et supposant à tort que sa sœur n'était pas étrangère à la nouvelle attitude de M. de Coulange, il eut contre elle un autre grief.

Pour lui, madame de Perny se privait même des choses les plus nécessaires. Mais l'argent qu'elle lui donnait ne faisait que passer dans ses mains. Les premières fois qu'il lui avait dit d'un ton impérieux : "Je n'ai plus d'argent, il m'en faut, donne-moi celui que tu as," elle avait essayé, en lui rappelant le passé, de le gronder, de lui faire de sages remontrances ; mais, d'un regard dur et tranchant comme une lame il lui avait imposé silence. La malheureuse en était arrivée à ne plus oser lui parler et à trembler devant lui comme un enfant qu'on menace d'une verge.

Du reste l'effroi qu'il lui inspirait était justifié. Un soir qu'elle refusait de lui donner les derniers mille francs dont elle avait besoin pour attendre le trimestre de sa pension, le misérable avait osé la frapper. Il est vrai que, ce soir-là, ivre d'absinthe, il pouvait ne pas avoir conscience de ses actes.

Déjà, les étourdissements du plaisir ne lui suffisaient plus, il lui fallait les excitations de l'ivresse produite par l'abus des liqueurs fortes. Il rentrait souvent, au milieu de la nuit, dans un état d'ivresse complet, les jambes chancelantes, titubant, la langue épaisse, les yeux hébétés, bredouillant des paroles obscènes, dernier écho de la fin d'une orgie sans nom. Plus d'une fois sa mère avait été obligée de se lever pour l'aider à se déshabiller et à se mettre au lit.

Si madame de Perny ne se repentait pas encore d'avoir trop aimé son fils, elle commençait à avoir le pressentiment de la punition qui lui était réservée.

Pour conserver la triste réputation qu'il s'était faite, pour continuer à faire bonne figure dans le monde singulier qu'il fréquentait, Sosthène fut obligé d'avoir recours à toutes sortes d'expédients.

D'abord, en faisant sonner fort le nom du marquis de Coulange, son beau-frère, plus de dix fois millionnaire, il rencontra des prêteurs d'argent qui lui ouvrirent leur caisse sans se faire trop longtemps prier. Mais quand ceux-ci trouvèrent qu'ils avaient suffisamment prêté, les caisses restèrent fermées.

Sosthène était criblé de dettes et il n'avait plus de crédit. Que faire ?

Il connaissait une femme qui tenait une maison de jeu, un tripot, rue de Provence. Il devint l'associé de cette femme : joueur effréné, il se trouvait là dans son milieu. Il avait perdu au jeu des sommes considérables. Il résolut de reprendre au jeu ce que le jeu lui avait enlevé. Il n'était pas homme à avoir des scrupules. Autrefois il était naïf, maintenant il avait de l'expérience. Il savait ce que c'est qu'une carte bisautée, il avait appris à faire sauter la coupe et il connaissait plusieurs autres subtilités à l'usage de certains joueurs qui ne perdent jamais.

Il joua et il gagna, il gagna souvent, presque toujours.

Sosthène de Perny, l'indigne frère de la marquise de Coulange, devint un grec émérite.

Mais on ne trouve pas tous les jours à dépouiller des fils de famille et de riches étrangers. Malgré la science qu'il avait acquise, le jeu était loin de procurer à Sosthène des ressources suffisantes. Il n'avait pas même la satisfaction de pouvoir se dire qu'il s'était jeté dans ce bourbier pour se retirer d'un autre.

Ayant un jour les poches pleines d'or, mais le plus souvent vides, traqué par ses créanciers, ne pouvant presque plus compter sur sa mère, qui s'était aussi endettée pour lui, repoussé par le marquis de Coulange, obligé de vivre d'expédients, de voler au jeu, voilà où en était Sosthène de Perny.

Ce n'était donc pas sans raison qu'il s'était écrié : "Je suis à bout, à bout !"

III

Après la vision étrange que Gabrielle avait eue dans son sommeil somnambulique, Morlot s'était dit :

— Il faut que je connaisse le secret de la marquise de Coulange. Assurément, il y avait autre chose en lui qu'une curiosité vulgaire et indiscreète.

En disant que la marquise avait un secret qu'elle tenait caché au plus profond de son cœur, Gabrielle avait parlé d'un maillot d'enfant.

Un maillot d'enfant ! Ces mots avaient frappé l'oreille de Morlot comme le son retentissant d'une cloche.

Un soupçon avait rapidement traversé son esprit, et cette pensée, que l'enfant qui portait le nom d'Eugène de Coulange pouvait être le fils de Gabrielle, s'était incrustée dans son cerveau. Ce n'était qu'un soupçon, un doute ; mais après des recherches vaines, ce n'était pas beaucoup ?

Or, il fallait acquérir la certitude ou détruire le doute. Voilà pourquoi l'agent de police voulait connaître le secret de la marquise.

Voilà aussi pourquoi, avant sept heures du matin, pendant que sa femme et Gabrielle sont encore couchées, il se promène, ayant l'air de flâner, sur un des trottoirs de la rue de Babylone.

Les deux mains dans les poches de son paletot, la tête inclinée sur sa poitrine, il force sa mémoire à lui retracer dans tous ses détails l'étonnante révélation.

Il lui semble qu'il se trouve dans la chambre de la marquise, devant le coffret de métal, dont le couvercle vient d'être soudé, et que, doué aussi de la vue miraculeuse, il voit, dans la boîte fermée, le mystérieux manuscrit et les langes d'un enfant.

Et il retrouve en lui le doute qui réclame et la pensée qui le pousse en avant.

Il entend bien une voix intérieure qui lui dit : "C'est impossible !" Mais une autre voix réplique aussitôt : "Voilà ce qui explique l'affection extraordinaire de Gabrielle pour l'enfant de la marquise de Coulange !"

Alors, l'agent de police murmure tout bas ce qu'il a écrit autrefois sur son carnet : "Une voiture de maître, attelée de trois chevaux superbes, attendait la dame Trélat au bord de la Seine. L'enfant a été volé par des gens riches."

Arrivé devant l'hôtel de Coulange, Morlot s'arrêta. Il releva la tête, ses yeux devinrent étincelants et il jeta sur l'aristocratique demeure un regard superbe, qui contenait une sorte de défi.

Mais aussitôt, secouant la tête.

—Ce que je cherche est là, se dit-il et je ne peux pas y entrer.

De nouveau sa tête s'inclina et il murmura :

—Il me faut des renseignements, il faut que je sache...

Un vieillard, assez bien vêtu, passa près de lui. Il le vit s'arrêter devant la porte d'entrée de l'hôtel, et tirer le bouton de cuivre d'une petite cloche dont le bruit se fit entendre aussitôt.

—Celui-là est plus heureux que moi, pensa l'agent.

La porte de l'hôtel s'ouvrit. Avant d'entrer, le vieillard se retourna. De la main et par un mouvement de tête amical il envoya un salut à une femme, qui se tenait sur le seuil d'une petite boutique située en face de l'hôtel.

La femme répondit au salut du vieillard, en criant :

—Bonjour, monsieur Pastour.

Et elle ajouta :

—Je vais vous préparer une bonne tasse de café.

—Oui, à tout à l'heure, répondit le vieillard.

Et il disparut.

—Qui donc est cet homme ? se demanda Morlot ; un ancien serviteur du marquis de Coulange, sans doute. Si je pouvais le faire parler et obtenir de lui les renseignements dont j'ai besoin !

Il jeta les yeux sur le devant de la boutique, qui avait pour enseigne ce mot : Crèmerie. Puis, traversant rapidement la rue, il entra chez la crémère, qui le reçut fort gracieusement, et s'empressa de le faire entrer dans une arrière-boutique meublée d'une demi douzaine de tables de marbre sur lesquelles étaient placés des bois de faïence qui attendaient les consommateurs. En raison, sans doute, de l'heure matinale, il n'y avait encore que deux personnes dans la petite salle.

—Est-ce du café, du chocolat ou du riz que vous voulez ? demanda la femme.

—Je prendrai du café, répondit Morlot ; du bon, de votre meilleur, de celui que vous allez préparer pour le vieux monsieur qui vient d'entrer à l'hôtel de Coulange, ajouta-t-il en souriant.

—Ah ! vous avez entendu ? fit-elle.

—Oui. Mais ne vous pressez pas, je peux attendre.

—Vous pouvez vous asseoir.

—Certainement... Dites-moi, le vieux monsieur a l'air d'être très bien avec vous ?

—C'est un vieil ami. C'est sur son conseil que je me suis établie ici il y a une dizaine d'années, après avoir eu le malheur de perdre mon mari.

—Êtes-vous satisfaite ?

—Mon Dieu oui, j'ai une bonne petite clientèle, et comme je ne suis pas exigeante, je ne me plains pas.

—Votre vieil ami appartient sans doute à la maison de Coulange ?

—Plus maintenant. Après quarante-deux ans de service, il a pris sa retraite il y a deux ans. M. Pastour et sa femme étaient les concierges de l'hôtel. Ils n'ont pas d'enfant ; mais, comme ils sont très bons, ils donnaient à peu près tout ce qu'ils gagnaient à des neveux, à des nièces ; si bien que, devenus vieux et ne pouvant plus faire leur service, ils se trouvèrent à peu près sans ressources le jour où M. de Coulange se vit obligé de prendre d'autres concierges. Heureusement, la bonne marquise apprit cela par Firmin, le valet de chambre. Elle fit venir Pastour.

"On a pris d'autres concierges, lui dit-elle, parce que, pour vous et votre femme, le moment du repos est venu. Vous avez toujours

été un honnête serviteur, mon brave Pastour, et je sais que vous avez fait beaucoup de bien à votre famille ; je sais aussi que vous n'avez pas de quoi vivre, que vous êtes pauvre. Mais on ne se sépare pas d'un digne serviteur tel que vous sans assurer la tranquillité de ses vieux jours. Comme par le passé, vous toucherez vos cent vingt-cinq francs de gages tous les mois. C'est une petite pension que mon mari et moi vous faisons."

Voilà, monsieur, comment le vieux Pastour et sa femme vivent aujourd'hui de leurs rentes. Pastour est venu à l'hôtel ce matin pour toucher le mois de sa pension.

—C'est très bien, dit Morlot, la jeune marquise de Coulange est vraiment une très bonne dame !

—Je le crois bien qu'elle est bonne ! Il n'y a guère de grandes dames qui lui ressemblent, allez ! Quand ses domestiques parlent d'elle, c'est toujours avec admiration. Mais il faut les entendre... Du reste, tous se jetteraient dans le feu pour elle.

M. Pastour ne va pas tarder à arriver, reprit-elle ; et son café que j'oublie...

—Et le mien fit Morlot.

—Et le vôtre aussi, monsieur. Excusez-moi, je cours à mon fourneau.

Un instant après, l'ancien concierge entra dans la salle.

L'agent de police se leva aussitôt, et, saluant le vieillard, il lui dit :

—Ce matin, monsieur Pastour, nous allons prendre le café ensemble.

—Tiens, vous me connaissez donc ? fit Pastour un peu étonné.

—Vous êtes l'ancien concierge de l'hôtel de Coulange ?

—C'est vrai.

—J'ai souvent entendu parler de vous autrefois.

—Par qui ?

—Par les domestiques du marquis de Coulange, qui venaient tous les ans au château de Coulange, dans la Seine-et-Marne. Il faut vous dire que je suis du pays.

—Je comprends, répliqua le vieillard en s'asseyant sur la chaise que Morlot lui présentait. Ainsi, reprit-il, les domestiques de M. le marquis vous parlaient de moi ?

—Oui, et tous faisaient votre éloge et celui de votre excellente femme. "Pastour n'a rien à lui, disaient-ils, il donne tout ce qu'il a et ce qu'il gagne à ses parents pauvres ; c'est le plus brave homme qu'il y ait au monde."

—Ah ! ils disaient cela, fit le vieillard très-ému.

Et, du revers de sa main, il essuya deux grosses larmes.

—Oui, et beaucoup d'autres choses encore, répondit Morlot. Aussi ai-je appris avec une grande satisfaction que la jeune et belle marquise de Coulange vous avait fait une pension, lorsque vous avez dû prendre votre retraite il y a deux ans.

—Oui, monsieur, la bonne marquise,—c'est ainsi que nous l'appelons tous,—nous a fait une pension, à ma vieille femme et à moi.

—A Paris, aussi bien qu'à Coulange, la bonne marquise, comme vous l'appellez, est la providence des malheureux.

—Est-ce que vous la connaissez ?

—Je n'ai pas eu encore le bonheur de la voir ; mais bien souvent on a parlé d'elle devant moi.

—Tout ce qu'on a pu vous dire de la bonne marquise, je le sais. Partout elle est aimée et bénie. Tous les ans elle passe l'été à Coulange avec M. le marquis et les enfants ; comment se fait-il que vous ne l'ayez jamais rencontrée ?

—C'est bien simple ; il y a dix ans que j'ai quitté le pays, et quand j'y vais pour voir la famille je n'y reste jamais plus de deux ou trois jours.

—Il y a dix ans, M. le marquis n'était pas encore marié. Mais vous avez dû connaître la mère de M. le marquis.

—Je crois bien ; je l'ai vu souvent, la vieille marquise, celle que les gens appelaient la mère des malheureux.

—Aujourd'hui, monsieur, les gens de Coulange donnent encore ce nom à la bonne marquise.

—Je ne le savais pas. Quand on est éloigné, il y a bien des choses qu'on ignore. Ainsi, je ne sais pas encore comment et en quelle année M. le marquis de Coulange s'est marié.

—M. le marquis s'est marié en 1850, quelque temps après son retour d'un long voyage qu'il a fait à l'étranger. Il n'a pas suivi l'exemple de tant d'autres qui cherchent une grosse dot ; il a épousé mademoiselle Mathilde de Perny qui n'avait pas de fortune. Seulement, elle possédait ce qui vaut mieux : la bonté du cœur. Et puis, elle était, comme elle l'est toujours, admirablement belle.

—Naturellement, devant tout à son mari, la marquise l'aime beaucoup ?

—Elle l'adore ! D'ailleurs, elle n'a pas affaire à un ingrat ; je ne crois pas qu'on puisse aimer sa femme plus que M. le marquis n'aime madame la marquise. Ce sont de vrais tourtereaux. Il est vrai qu'ils sont jeunes. Et puis, c'est si bon de s'aimer ! Ah ! ils n'ont pas toujours été heureux comme ils le sont aujourd'hui.

—Comment, ils ont été malheureux ?

—Vous ne savez donc pas que, pendant plus de deux ans, M. le marquis a été malade, très-malade !

—On ne m'a point parlé de cela.

—Aussi bien que les pauvres, monsieur, les riches ont leurs épreuves à subir, leurs bons et leurs mauvais jours.

A ce moment, la crèmière vint verser dans les bols placés devant eux le café brûlant.

—Vous me ferez des reproches s'il n'est pas bon, dit-elle.

—Est-ce que vous n'allez pas le prendre avec nous, madame Philippe ? demanda Pastour.

—Impossible en ce moment, répondit-elle, regardez.

En effet, depuis un instant, les clients commençaient à arriver.

—Vous permettez ? dit Morlot, prenant le sucrier.

—Certainement.

—L'aimez-vous bien sucré ?

—Pas trop ; trois petits morceaux, c'est cela, merci.

Après avoir également sucré son café, Morlot reprit :

—Vous disiez donc que le marquis a été très-malade.

—Oui, et on croyait bien qu'il n'en reviendrait pas, les plus grands médecins l'avaient condamné.

—Quelle était sa maladie ?

—Je crois bien que les médecins eux-mêmes ne l'ont jamais su. Les uns disaient : c'est une anémie ; les autres prétendaient que M. le marquis était atteint d'une phthisie pulmonaire ; enfin ils le déclaraient perdu.

—Quand le marquis a-t-il eu cette maladie ?

—Moins de deux ans après son mariage, en pleine lune de miel.

—Et vous dites qu'il a été deux ans malade ?

—Et six mois avec en comptant les longs jours de convalescence.

—La bonne marquise devait être désolée ?

—Désespérée, monsieur ! Ah ! on ne saura jamais ce que la pauvre femme a souffert. M. le marquis lui-même ne s'en doute pas. Pour le guérir, on l'emmena dans le Midi, très-loin, dans l'île de Madère.

—La marquise l'accompagna.

—La marquise resta à Paris, au lieu de suivre son mari, comme c'était son devoir. Elle le désirait ; mais sa mère et son frère, qui demeuraient à cette époque à l'hôtel de Coulange, s'y opposèrent. Ils prétendirent qu'elle ne pouvait pas faire ce long voyage, vu qu'elle allait être mère.

—Du petit Eugène ? interrogea vivement Morlot.

—Oui, de M. Eugène. M. le marquis fut à peine parti, que madame de Perny renvoya tous les domestiques pour en prendre d'autres. Elle et son fils devinrent absolument les maîtres à l'hôtel de Coulange. Rien ne se faisait que par leurs ordres et on n'entendait pas plus parler de madame la marquise que si elle n'eût jamais existé. On ne la voyait plus, sa mère l'empêchait de sortir, il était défendu aux domestiques de lui adresser la parole, elle n'avait plus le droit de recevoir personne. J'ai appris depuis que sa mère la tenait enfermée dans sa chambre comme dans une prison.

—Mais ce que vous me dites là est incroyable ! s'écria Morlot.

—Et, pourtant, c'est la vérité.

—Pourquoi cette odieuse tyrannie ?

—Pourquoi ? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est que madame de Perny est une méchante femme, et que son fils ne vaut pas mieux qu'elle. Certainement, madame la marquise était très affligée d'être séparée de son mari, de le savoir malade, mourant ; mais c'est surtout sa mère et son frère qui l'ont fait cruellement souffrir.

—Et la marquise a supporté tout cela sans rien dire, sans se révolter ? exclama Morlot indigné.

Le vieillard secoua la tête.

—Je ne sais pas ce qui se passait entre elle et madame de Perny, répondit-il ; mais elle était encore une enfant alors, et elle avait peur de sa mère et de son frère. Et puis, M. le marquis n'était pas là, elle n'avait personne pour l'encourager, lui donner des conseils et la protéger.

—Mais, pour agir ainsi, madame de Perny et son fils avaient une raison.

—Ils voulaient être les maîtres. Ah ! les gueux, ils croyaient bien que M. le marquis ne reviendrait plus. Ils le disaient tout haut : Oui, monsieur, ils comptaient sur la mort de M. de Coulange pour rester maîtres de sa fortune.

Approchant le plus possible sa tête de celle de Morlot, le vieillard ajouta, en baissant la voix :

—Oui, monsieur, pour mettre la main sur les millions de M. le marquis, je crois, Dieu me pardonne, qu'ils auraient été capables de l'aider à mourir !

IV

Morlot, faisant un mouvement brusque, avait relevé la tête.

—Alors, dit-il d'une voix qui tremblait malgré lui, vous croyez que madame de Perny et son fils souhaitaient la mort du marquis de Coulange pour s'emparer de sa fortune ?

—Oui, je le crois, et c'est aussi l'opinion de Firmin, le valet de chambre de M. le marquis.

Les yeux de l'agent de police s'enflammèrent.

Cependant, malgré le travail auquel se livrait sa pensée depuis un instant, aucune clarté soudaine ne venait l'éclairer. Son esprit, ordinairement si lucide, restait enveloppé de ténèbres.

Assurément, tout ce que l'ancien concierge venait de lui dire l'avait vivement intéressé ; mais c'est autre chose qu'il désirait savoir.

Toutefois, il sentait que, dans ce qu'il venait d'entendre, il y avait la clef du mystère qu'il voulait pénétrer.

Après avoir avalé une gorgée de café :

—Monsieur Pastour, savez-vous l'âge du fils du marquis de Coulange ? demanda-t-il.

—Attendez ; il est né en 1853, au mois d'août...

—Au mois d'août, répéta Morlot, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

—Il aura donc bientôt sept ans, ajouta le vieillard.

—Vous avez une excellente mémoire monsieur Pastour, dit Morlot.

—Mais oui, mais oui, fit le vieillard flatté du compliment.

—Je suis persuadé que vous vous souvenez de la date de la naissance de l'enfant.

Le vieux chercha un instant.

—Non, répondit-il, je ne me rappelle pas la date.

Du reste, cela se comprend, le fils de M. le marquis est né au château de Coulange.

—Ah ! c'est au château de Coulange qu'il est né ?

—Oui. Dès le mois d'avril, madame de Perny avait emmené sa fille au château. J'étais là au moment de leur départ ; j'ai vu la bonne marquise monter en voiture. Dieu du ciel, quel changement ! Elle n'était pas reconnaissable, monsieur. Il est vrai que, depuis près de trois mois, je ne l'avais pas vue. Pâle, maigre, les traits tirés, les yeux éteints, pouvant à peine marcher, on aurait cru voir un fantôme.

—Est-ce que le marquis était de retour du Midi au moment de l'accouchement ?

—Non, il n'est revenu que quelque temps après.

—Dites moi, monsieur Pastour, j'ai entendu dire que la bonne marquise était souvent songeuse et très-triste, comme s'il y avait en elle une douleur inconnue, une souffrance cachée.

—Oui, madame la marquise est toujours un peu triste. Mais, aujourd'hui, elle ne souffre plus : elle est guérie.

—Elle a donc été malade ?

—Oh ! très-malade ; imaginez-vous qu'elle ne pouvait pas voir son enfant.

Morlot éprouva un vif saisissement.

—La petite Maximilienne ? interrogea-t-il avec intention.

—Non, son fils, le petit Eugène. Oh ! sa fille, ce n'est pas la même chose, elle l'adore, on dirait qu'elle ne vit que pour elle. C'est quelques mois avant la naissance de la petite Maximilienne qu'elle a commencé à aller mieux, et le premier acte qu'elle fit de sa volonté, fut de renvoyer sa mère et son frère.

—Ah ! vraiment ?

—Elle les a chassés, monsieur, elle les a chassés ! Et, depuis, ils n'ont pas remis les pieds à l'hôtel de Coulange.

Morlot ouvrait de grands yeux.

—Pour qu'elle en vint à cette extrémité, dit-il, il fallait qu'elle eût réellement à se plaindre d'eux.

—Je vous l'ai dit, ils l'ont fait horriblement souffrir. Rien ne m'ôttera de l'idée que ce sont eux qui l'ont rendue malade comme elle l'était.

—Oui, c'est bien possible, fit Morlot.

—Ah ! ils ont été punis comme ils le méritaient. Ils se trouvaient à merveille chez M. le marquis : ils étaient bien logés, bien nourris, et, comme je vous l'ai dit, les véritables maîtres. Ils commandaient, ordonnaient, les domestiques n'obéissaient qu'à eux. J'ai vu M. le marquis être obligé de sortir à pied parce que madame de Perny et son fils avaient disposé de ses chevaux et de ses voitures. Eh bien, voilà ce que madame la marquise n'a pas voulu endurer ; et un beau jour elle s'est dit : " Il faut que mon mari et moi nous soyons maîtres chez nous."

—Est-ce que madame de Perny est riche ?

—Elle est très-pauvre, au contraire ; mais M. le marquis lui fait une pension. C'est égal, pour elle et son fils, les beaux jours sont passés, comme dit la chanson.

Morlot avait pris sa tête dans ses mains et réfléchissait.

—A quoi pensez-vous ? lui demanda Pastour.

—A ce que vous me disiez tout à l'heure, et je me demande pourquoi la bonne marquise ne pouvait pas voir son fils.

—Une idée de malade, monsieur !

—Elle ne l'aimait donc pas ?

—Oh ! on ne saurait dire cela ; une mère aime toujours son enfant.

—Pourtant, monsieur Pastour...

—Dame, c'est vrai, c'était bien extraordinaire. Jamais une

caresse, un mot d'affection, pas même un regard, insensibilité complète... Et cela a duré plusieurs années.

—Et le marquis ne disait rien ?

—Rien. Il était malheureux, voilà tout. D'ailleurs, que pouvait-il dire ? Il voyait bien que madame la marquise était malade. Et puis, il l'aime trop pour oser lui faire seulement une observation. Enfin, grâce à Dieu, madame la marquise est revenue à de meilleurs sentiments.

—Ah ! elle aime son fils maintenant ?

—Oui. Depuis quelques temps elle ne le repousse plus, elle lui parle, elle l'embrasse ; mais comme Firmin me le disait tout à l'heure, elle ne l'aimera jamais autant qu'elle aime sa fille ; c'est toujours la petite Maximilienne qu'elle préfère.

—Et M. de Coulange, aime-t-il son fils, lui ?

—Oh ! pour ça, oui. Et si madame la marquise a une préférence pour sa fille, lui, au contraire, aime mieux son fils que sa fille.

—Etrange ! murmura Morlot.

Et il se mit à réfléchir, tout en achevant de prendre son café par petites cuillerées.

—Suis-je enfin, et réellement, cette fois, sur la piste que je cherche depuis si longtemps ? se disait-il. L'enfant du marquis et de la marquise de Coulange est-il le fils de Gabrielle ? Tout me le dit. Oui, mais rien ne me le prouve. J'ai toujours peur de ce maudit guignon, qui est à mes trousses. Et puis, ce serait une sottise de me livrer trop vite à la joie ; j'ai eu déjà tant de déceptions !... L'enfant est né à Coulange au mois d'août. C'est très bien. Mais il peut n'y avoir qu'une coïncidence. Sur toute la surface du globe, il naît mille enfants par heure ; j'ai lu cela dans je ne sais plus quelle statistique.

La marquise n'aime pas ou n'aimait pas son fils. Evidemment cela n'est pas naturel et pourrait être une preuve. Mais si bizarre que cela paraisse, on l'explique, comme vient de le faire ce brave homme, en disant : " Une idée de malade ! " Depuis que j'ai vu les choses merveilleuses du somnambulisme, je crois que tout est possible.

Non, tout cela est incompréhensible, sans la moindre clarté, c'est le chaos. Et pourtant, pourtant...

Il se frappa le front de la paume de sa main, et ajouta :

—Il faut que j'aille au château de Coulange.

—Il posa sur la table une pièce de cinq francs et appela madame Philippe.

—Je demande à M. Pastour la permission de payer pour lui et pour moi, dit-il.

—Non, non, répliqua la crémière, c'est moi qui ai offert le café à mon vieil ami.

Elle rendit à l'agent la monnaie de sa pièce.

Morlot se leva, prit son chapeau et sa canne, et tendant la main au vieux concierge :

—Monsieur Pastour, lui dit-il, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

—Et moi aussi, monsieur.

—Je vais aller à Coulange très prochainement. Si vous avez quelque chose à faire dire à quelqu'un du château, ce sera avec plaisir que je ferai votre commission.

—Eh bien, monsieur, si vous voyez le jardinier, M. Burel, et sa femme, ayez l'obligeance de leur dire que le vieux Pastour se porte toujours bien, et qu'il leur envoie le bonjour.

—Je n'oublierai pas. Au revoir, monsieur Pastour.

En sortant de la crèmerie, l'agent de police regarda encore l'hôtel de Coulange. Un double éclair jaillit de ses yeux, et en s'éloignant il murmura :

—Je l'ai dit : je connaîtrai le secret de la marquise !

Il se rendit directement à la préfecture de police, et il prévint ses chefs qu'il avait l'intention de s'absenter pendant quelques jours.

On l'interrogea.

—Il s'agit d'une vieille affaire depuis longtemps oubliée, répondit-il ; mais comme je crains de me tromper, je ne puis rien vous dire encore.

Voulant s'appartenir complètement pendant un certain temps, Morlot prenait d'avance ses précautions.

—Oui, se dit-il en sortant des bureaux, je crains de me tromper ; mais aurais-je la certitude, je ne dirais rien quand même. Je n'ai bescin de personne pour m'aider ; ce que je ferai, je ne le sais pas encore, mais je veux le faire seul.

Il rentra chez lui un peu avant midi. Mélanie l'attendait. Le déjeuner était prêt.

—Comment va Gabrielle, demanda-t-il ?

—Comme si elle n'avait pas été malade hier soir. Je l'ai laissée dormir jusqu'à neuf heures, et elle s'est levée parfaitement reposée. Ses premières paroles ont été de demander le portrait de l'enfant. Je le lui ai donné. Ah ! comme elle s'est mise à l'embrasser !... Je désirais la retenir pour qu'elle déjeune avec nous, mais elle a voulu absolument s'en aller.

—Tu ne lui as rien dit ?

—Tu me l'avais défendu. D'ailleurs, je n'aurais pas osé.

Ils se mirent à table.

Mélanie ne tarda pas à s'apercevoir que son mari était sombre et sérieusement préoccupé.

—Tu es soucieux, lui dit-elle, est-ce que tu pense toujours...

—A quoi ?

—A l'idée que tu as eue hier soir ?

—Eh bien, oui, elle est là, répondit-il brusquement en se frappant le front.

—Une nouvelle déception qui t'attend, mon pauvre ami !

—Je ne les compte plus, dit-il, en ébauchant un sourire.

Après un moment de silence, il reprit :

—Je ne veux rien te cacher, à toi : hier soir j'ai eu un soupçon ; hier il était petit, aujourd'hui il est gros. La marquise de Coulange a un secret.

—Tu ne peux pas t'en rapporter à ce qu'a dit Gabrielle.

—Ce matin, les paroles de Gabrielle m'ont été confirmées. Je te le répète, la marquise a un secret. Quel est ce secret ? Je veux le savoir.

—Tu m'effrayes, mon ami, mais que veux-tu donc faire ?

—Sois tranquille, je serai prudent : je sais qu'on ne touche pas à une grande dame, à une marquise, comme à la première venue. Cependant, si ce que je soupçonne est vrai, tant pis pour elle ; je n'hésiterai pas à faire mon devoir.

—Mais enfin, que soupçonnes-tu ?

—Je soupçonne la marquise de Coulange d'avoir volé l'enfant de Gabrielle.

—Mais c'est impossible, c'est de la folie ! s'écria Mélanie.

—Eh bien, si je me trompe, je le saurai demain.

—Demain ?

—Oui, je prendrai demain matin le premier train, et à onze heures je serai à Coulange. Il me faut la vérité, je la trouverai là. Mais tu sais, femme, pas un mot de tout cela à Gabrielle.

V

L'agent de police connaissait plusieurs personnes à Coulange, entre autres un cultivateur, parent éloigné de Mélanie, qui l'avait souvent invité à venir le voir.

—C'est chez ce paysan que Morlot se rendit en arrivant au village de Coulange. On l'accueillit à bras ouverts. Pendant que la fermière courait à sa basse-cour pour y choisir sa meilleure poule, les deux hommes parlèrent de Mélanie, d'abord, ensuite de Paris, de Miéran et de toute la parenté.

—Maintenant, cousin, dit le paysan, puis-je vous demander quel bon vent vous amène aujourd'hui à Coulange ?

—D'abord le plaisir de vous voir, vous et votre famille, répondit Morlot. Et puis j'ai besoin de consulter un des registres de votre mairie.

—Ah !

—Oui, le registre des naissances.

—Pourquoi donc, cousin ?

—Il s'agit d'un individu qui a été arrêté il y a quelques jours et qui prétend être né à Coulange. Mais chut, il ne faut pas qu'on sache...

—Je comprends. Comment s'appelle-t-il, cet individu ?

—Je n'en sais rien, répondit Morlot ; il refuse de dire qui il est, et c'est précisément pour essayer d'établir son identité que je suis ici.

Le paysan se contenta de cette réponse qu'un autre aurait peut-être trouvée singulière.

—Je voudrais ne pas être obligé de voir le maire, reprit Morlot.

—En effet, ce n'est pas la peine de le déranger.

—J'ai pensé que, accompagné par vous, le secrétaire de la mairie ne ferait aucune difficulté de me laisser feuilleter le registre en question.

—Certainement, cousin, aucune. D'ailleurs, je suis du conseil municipal, et très-bien avec notre maître d'école, qui est en même temps le secrétaire de la mairie. Si vous le voulez, pendant que la femme va nous cuisiner quelque chose, nous irons à la maison commune.

—Ma foi, oui, dit l'agent, allons-y tout de suite.

Les enfants étaient sortis de l'école, l'instituteur venait de se mettre à table. Le fermier lui dit :

—Nous voudrions, mon cousin et moi voir quelque chose sur le registre des naissances. Est-ce possible ?

—Mais rien ne s'y oppose, répondit l'instituteur.

Très-aimable et plein de complaisance, il introduisit les visiteurs dans la salle des archives de la commune. Il tira d'un casier un carton de forte dimension, le plaça sur une table et l'ouvrit en disant :

—Vous trouverez là les actes de naissances de l'état civil depuis cinquante années. Excusez-moi si je vous quitte ; mais si vous avez besoin de moi, vous n'aurez qu'à m'appeler.

Et il sortit.

Morlot eut bien vite trouvé le cahier qui contenait les naissances de l'année 1855. Il le mit de côté. Et comme le paysan avait les yeux fixés sur lui, il eut l'air de chercher dans les registres de dates antérieures.

—Pour détourner son attention, il faut que je l'occupe à quelque chose, pensa Morlot.

—Tenez, cousin, dit-il, en lui mettant un cahier dans la main, vous allez m'aider.

—Je ne demande pas mieux. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

—Lire les noms de chaque acte de naissance : mais vous ne me signalerez que ceux des individus qui ont quitté la commune depuis quelques années.

—Je comprends.

Et le brave homme se mit en devoir de faire consciencieusement ce qui lui était demandé.

Alors, d'une main fiévreuse, Morlot prit le cahier qu'il voulait consulter et l'ouvrit par le milieu. Il tomba sur le mois d'août. La première naissance était du 5.

—C'est une fille, se dit Morlot, passons.

Naissance d'un garçon le 9 ; mais rien d'intéressant pour l'agent de police. Il tourna la page. Cette fois le nom de Coulange et la date du 20 août lui sautèrent aux yeux. Il lut avidement et avec une émotion facile à comprendre.

L'acte disait : "Il nous a été présenté un enfant du sexe masculin né ce jour à cinq heures du matin, au château de Coulange, de Charles-Edouard, marquis de Coulange, et de dame Louise-Eugénie-Malthilde de Perny, marquise de Coulange, son épouse, auquel on a déclaré donner les prénoms de Eugène-Charles."

Au bas de l'acte, Morlot ne voulut voir qu'une signature, celle de Sosthène de Perny, au milieu d'un superbe paragraphe.

Pais, comme s'il eût craint de s'être trompé, d'avoir mal lu, ses yeux se reportèrent sur la date. C'était bien celle du 20 août 1853. Il lui semblait qu'elle était écrite en lettres de feu ; elle brûlait ses yeux.

Il referma le registre.

Au bout d'un instant, le fermier acheva d'examiner le cahier qu'il tenait. Voyant que Morlot était debout les bras croisés sur sa poitrine :

—Cousin, lui dit-il, avez-vous trouvé ?

—Non, et vous ?

—Aucun des enfants qui sont inscrits là et qui sont grands aujourd'hui, à l'exception pourtant de ceux qui sont morts, n'a quitté la commune.

—En ce cas, cousin, ce que j'avais soupçonné est vrai.

—Qu'est-ce que vous aviez soupçonné ?

—Que l'individu en question, un mauvais drôle, un voleur, n'est pas né à Coulange.

—Ma foi, j'en suis bien aise, répliqua le fermier ; ce coquin-là ne déshonorerait pas notre commune.

Morlot replaça les registres dans le carton.

—Maintenant, dit-il, nous n'avons plus rien à faire ici.

—Eh bien, cousin, allons-nous-en.

—Votre instituteur va probablement nous demander si nous avons trouvé ce que nous voulions voir. Vous lui répondrez oui, et vous lui direz que nous désirions simplement consulter l'acte de naissance de votre fille. Comme cela il sera content de ne pas s'être dérangé pour rien.

—Vous avez raison, cousin. Quelle tête vous avez ! Je n'aurais pas eu cette idée là, moi

Comme l'avait prévu Morlot, l'instituteur leur demanda s'ils étaient satisfaits. Le fermier lui fit la réponse convenue.

—C'est parfait, se dit l'agent ; il ne faut pas qu'on puisse avoir un doute sur ce que je suis venu faire à Coulange.

Après le dîner, il dit au fermier :

—Cousin, je vous laisse à vos occupations ; moi, je vais aller jusqu'au château où j'ai une commission à faire au jardinier.

—N'oubliez pas que vous soupez avec nous.

—J'avais l'intention d'aller souper à Miéran.

—Du tout, vous souperez ici.

—Soit. Mais je vous quitterai de bonne heure pour aller coucher à Miéran, chez Blaisois.

—Je mettrai un cheval à ma charette, cousin, et je vous mènerai à Miéran.

—Eh bien, c'est entendu.

Morlot sortit et, tout en réfléchissant, se dirigea vers le château, qui n'est qu'à quelques minutes de distance du village. Comme il s'y attendait, la grille et les deux autres portes d'entrée étaient fermées. Il sonna à l'une de ces portes. Au bout de trois ou quatre minutes la porte s'ouvrit et il se trouva en présence d'un petit garçon d'un douzaine d'années qui lui demanda ce qu'il voulait.

—Je désire voir le jardinier du château, répondit Morlot.

—C'est mon père, monsieur ; il est occupé dans le parc à sabler les allées ; mais je vais aller le chercher.

—Non, dit vivement Morlot, je verrais d'abord votre maman.

Il venait de faire cette réflexion que le hasard le servait à souhait, et qu'il lui serait infiniment plus facile de faire causer la femme que le mari.

L'enfant referma la porte et, se retournant vers Morlot lui dit :

—Entrez.

Tout en suivant l'enfant, Morlot promena de tous côtés ses yeux ravis.

—C'est superbe ! se disait-il émerveillé ; quelle délicieuse résidence !

De la magnifique façade du château, dont toutes les fenêtres étaient ouvertes, ses yeux retombaient sur les pelouses vertes coupées de rivières sinueuses, sur les massifs d'arbustes, dont la plupart étaient déjà fleuris, et sur les larges allées qui se croisaient et s'enfonçaient sous les arbres à perte de vue.

Annoncé par le petit garçon, la femme du jardinier vint le recevoir sur le seuil de sa porte.

—Madame Burel, lui dit-il, je vous souhaite le bon jour ; je vous apporte les compliments affectueux d'un ancien serviteur de la maison de Coulange, M. Pastour.

—Ah ! vous connaissez M. Pastour ? fit-elle.

—Beaucoup.

—C'est un bien bon homme. Soyez le bienvenu, monsieur. Mais entrez donc ; voilà un siège, asseyez-vous.

Ils se mirent à causer, et avec une adresse de diplomate ou de juge d'instruction, l'agent de police amena la conversation sur le sujet qui l'intéressait. Et quand il vit que la femme, sans défiance, ne demandait pas mieux que de répondre à ses questions, il commença par lui demander si elle connaissait le médecin qui avait été appelé près de la marquise au moment de la naissance de son fils.

—Ce n'est pas un médecin, mais une sage-femme qui a assisté madame la marquise, répondit madame Burel. C'est M. de Perny, le frère de madame la marquise, qui l'a amenée de Paris.

—Vous l'avez vue, cette sage-femme ?

—Sans doute ; elle est restée cinq ou six jours au château.

—N'était-ce pas une femme jeune encore, grande, assez jolie, ayant les cheveux noirs, les joues colorées, de grands yeux très brillants, et entièrement vêtue de noir ?

—C'est parfaitement cela, monsieur. Je vois que vous la connaissez.

L'agent venant de retracer, d'après ses notes, le signalement de la dame Trélat, c'est-à-dire de Solange, la complice du crime d'Asnières.

Enchantée de causer avec un monsieur de Paris, et sans songer à s'étonner qu'il fût si curieux, la femme du jardinier raconta à Morlot tout ce qu'elle savait.

Après avoir entendu ce récit, il ne pouvait plus exister le moindre doute dans l'esprit de Morlot. Il avait acquis la certitude complète.

Cet enfant, qui était né soi-disant au château de Coulange, était bien l'enfant de Gabrielle Liénard, l'enfant volé à Asnières dans la nuit du 19 au 20 août.

Il n'avait pas seulement une preuve, il en possédait un monceau. Et toutes, de la première à la dernière, liées ensemble, formant un tout, faisaient sortir de l'ombre l'éclatante vérité. Ce n'était, il est vrai, que des preuves morales basées sur des déductions ; mais comme il était facile de les transformer en preuves matérielles !

—Pour cela, se disait l'agent de police, il n'y a que cette simple question à poser à la marquise ou à son frère : Quel est le nom de la sage-femme qui a été amenée au château de Coulange.

Vingt minutes plus tard, quand Morlot se retrouva seul sur le chemin au bord de la Marne, il se redressa fièrement. Dans son regard illuminé il y avait l'orgueil du triomphe.

—Enfin, s'écria-t-il d'une voix rauque, je tiens les coupables !

Et il respira bruyamment.

Au bout d'un instant, il lui vint tout à coup une pensée qui le fit tressaillir, et aussitôt son front s'assombrit.

On venait de lui faire encore l'éloge du marquis et de la marquise. Au château de Coulange comme à Paris, on appelait cette dernière la bonne marquise et la mère des malheureux.

L'agent de police sentait en lui une angoisse inexprimable.

Pensif, les yeux fixés à terre, il prononça lentement ces mots :

—Est-elle complice du crime ou bien est-elle aussi une victime ?

VI

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, l'agent de police était de retour à Paris.

Après tant de vaines recherches, après s'être donné tant de peine pour ne récolter que des déceptions, il voyait enfin sa longue patience récompensée et ses efforts couronnés par le succès.

Il n'était pas seulement sur la trace des coupables, ce qui déjà eût été beaucoup pour lui, il les avait découverts, non pas tous, mais les principaux, ceux qui avaient payé pour commettre le crime.

Et ce n'était pas tout : en même temps il venait de retrouver l'enfant de Gabrielle. Il n'avait qu'un mot à dire, une accusation à porter, et au bout de quelques jours, à la suite d'un double procès civil et criminel, qui aurait un immense retentissement, l'enfant volé à Asnières serait rendu à sa mère.

Morlot voyait tout cela, et la réputation que cette cause célèbre allait lui faire. Certes, jamais, dans ses pensées ambitieuses il n'avait rêvé un pareil triomphe.

Le contentement de pouvoir se dire : Je suis habile, adroit, et la joie de son succès devaient l'éblouir.

Eh bien, non, ni ce contentement, ni cette joie n'étaient complets. Morlot avait longuement réfléchi, médité, et il était sous le coup d'une grande perplexité. Au lieu de rentrer à Paris avec l'air superbe d'un triomphateur, il était soucieux et plus sombre qu'il ne l'avait jamais été.

Homme du devoir, ce qu'il avait à faire était tout tracé ; mais devant lui se dressait une femme jeune et belle, la marquise de Coulange, la protectrice des pauvres, des orphelins, de tous les déshérités, dont partout, à Coulange, à Miéran et ailleurs, le nom était acclamé et béni.

Et en face de cette apparition, qu'il essayait vainement de repousser, l'agent de police restait indécis ayant d'un côté le devoir impérieux qui le poussait, de l'autre une terreur inconnue qui s'emparait de lui et l'arrêtait.

A chaque instant il répétait :

—Est-elle coupable ? Est-elle victime ?

Il s'étonnait de sentir en lui de la pitié pour cette jeune femme riche, qu'il n'avait jamais vue, une pitié assez grande pour le rendre hésitant et empêcher de parler trop haut, une voix intérieure qui lui disait : Gabrielle souffre, tu dois lui rendre son enfant, tu l'as promis !

Quand, avant de rentrer chez lui, Morlot passa devant la préfecture de police, il s'arrêta et resta un moment immobile, les yeux mornes, ayant l'air de rêver.

—Non, murmura-t-il, pas encore.

Et il poursuivit son chemin.

Maintenant, cet homme intègre et juste, qui n'avait jamais transigé avec sa conscience, ce lutteur acharné contre le mal, cet homme avait des scrupules pour accomplir son devoir, comme un autre pour commettre une mauvaise action.

C'est dans cette situation, ayant dans la tête toutes sortes de pensées confuses et contradictoires, qui se heurtaient tumultueusement, qu'il arriva chez lui.

Il embrassa sa femme silencieusement, mit sa main dans un coin, accrocha son chapeau à une patère, et s'assit sans avoir prononcé une parole.

Mélanie le regardait avec surprise. Elle s'était assise à côté de lui, mais elle n'osait pas l'interroger.

Cependant, au bout d'un instant, il lui dit :

—Ce sont de bons parents, ces Blaisois de Coulange ; ils m'ont fait une véritable fête. J'ai couché à Miéran et j'y ai déjeuné ce matin. La famille va bien ; toutes les personnes que j'ai vues m'ont demandé de tes nouvelles.

—Sous ce rapport, tu es satisfait de ton voyage ?

—Très satisfait.

—Et... pour le reste ? l'interrogea-t-elle d'une voix hésitante.

Il garda le silence.

—Ainsi, reprit-elle, c'est encore une déception.

Morlot fit un mouvement brusque. Puis, la regardant avec un air singulier.

—Mélanie, dit-il lentement, Gabrielle n'a pas été trompée par son cœur ; c'est bien son fils, l'enfant volé à Asnières, qui porte le nom d'Eugène de Coulange.

Mélanie parut interdite.

—Es-tu sûr de ce que tu dis ?

—Oui ! aussi sûr que c'est en ce moment le jour qui nous éclaire.

—Ainsi, tu as des preuves ?

—Des preuves ! j'en ai trop et elles sont accablantes, terribles. Sous leur poids, continua-t-il avec un accent étrange, moi-même je suis comme écrasé. Ecoute : j'ai vu l'acte de naissance de l'enfant ! Il est bien dit que l'enfant est né du marquis et de la marquise de Coulange. Cette déclaration constitue déjà, à elle seule, un petit crime qui vaudra à son auteur un certain nombre d'années de travaux forcés. Qui a fait cette fausse déclaration ? Sosthène de Perny, le frère de la marquise de Coulange. Cette déclaration dit encore que l'enfant est né le 20 août à cinq heures du matin, tu entends, Mélanie, le 20 août !

—Oui, j'entends bien ; mais cette date peut n'offrir qu'une coïncidence singulière.

—Certainement. Mais après avoir été à la mairie, je me suis rendu au château. J'ai eu la chance de trouver seule madame Burel, la femme du jardinier ; et avant l'arrivée de son mari, qu'on alla prévenir de ma visite, j'eus le temps de la faire causer. Comme

on enlève une tache de boue avec de l'eau, ses paroles ont fait disparaître tous mes doutes. Voici, du reste, ce qu'elle m'a appris...

Et Morlot raconta à sa femme la conversation entière qu'il avait eue avec la femme du jardinier.

—Et bien ! lui dit Morlot, crois-tu ?

—Oui, je crois, répondit-elle d'une voix oppressée.

—Examinons ensemble comme les preuves s'accroissent pour faire jaillir la vérité.

Ainsi, au château de Coulange, comme à Paris, la marquise reste enfermée dans sa chambre, ne sort jamais, ne se montre à personne et ne parle même pas à ses domestiques. Appuyons surtout sur ce point qu'elle n'a pas de femme de chambre ; c'est madame de Perny, c'est sa mère qui joue ce rôle auprès d'elle. Il est évident que ne se montrant à personne, ne permettant à personne de l'approcher, elle se cache.

Le 19 août, dans la matinée, M. de Perny arrive au château à l'improviste. Que vient-il faire ? Il vient annoncer à sa mère et à sa sœur l'état de la jeune femme d'Asnières. Sa sœur et sa mère averties, M. de Perny retourne précipitamment à Paris.

Dès que son fils est parti, que fait madame de Perny ? Elle appelle les domestiques et leur donne congé à tous pour le reste de la journée et toute la journée du lendemain. Ainsi, c'est au moment où plus que jamais on va avoir besoin de leurs services, que madame de Perny les envoie s'amuser à Paris.

Il est établi que, pendant plusieurs mois, la marquise a été très-souffrante, malade même, et jamais aucun médecin n'a été mandé près d'elle. Sont-ce des preuves, cela ? N'est-ce pas limpide ? Ah ! les coupables pouvaient supposer leur secret bien caché et se croire pour toujours à l'abri du châtimement.

Oui, reprit Morlot après un moment de silence, il était bien caché, ce secret. Je le reconnais, ce n'est pas moi qui l'ai découvert, c'est Dieu qui me l'a montré du doigt, en faisant dormir Gabrielle.

—C'est vrai, dit Mélanie, qui avait écouté son mari avec la plus grande attention et sans l'interrompre.

Morlot s'était levé et marchait fiévreusement dans la chambre.

—Et maintenant, mon ami, que vas-tu faire ? lui demanda Mélanie.

Il s'arrêta brusque, et, se rapprochant de sa femme :

—Je n'en sais rien, répondit-il d'un ton presque farouche. Je ne sais ce qui se passe en moi ; depuis hier je ne suis plus le même homme. Mélanie, il me semble que je n'ai plus le sentiment de mon devoir. Je suis comme un voyageur égaré, perdu dans la nuit sombre. Je connais les coupables, je les tiens ; je n'ai qu'à étendre la main pour qu'ils soient écrasés. D'un autre côté, il y a cette pauvre enfant, Gabrielle... Après avoir tant souffert, elle ne demande pas vengeance, mais elle réclame son enfant. Et quand, après l'avoir si longtemps cherché, je le trouve enfin, j'ai peur de dire : Le voilà, prenez-le !

Voyons, qu'est-ce qui m'arrête ? Est-ce que je n'ai plus de cœur ? Est-ce que je deviens fou ?

Il resta un moment silencieux, serrant sa tête dans ses mains.

—Ah ! reprit-il d'une voix éreusée, je suis épouvanté ! Que faire ? Entre cette mère qui réclame son enfant et cette jeune marquise de Coulange qui est si bonne.

Mélanie se jeta à son cou et l'embrassa.

—Ah ! comme je t'aime ainsi ! s'écria-t-elle.

—Hein, que veux-tu dire ? fit-il étonné.

—Je veux dire que tu es bon et généreux. Morlot, je te trouve grand, je t'admire ! ajouta-t-elle avec enthousiasme.

Il secoua la tête et, la repoussant doucement :

—Je ne comprends pas, dit-il.

Mélanie se redressa les yeux étincelants de bonheur.

—Quoi ! répliqua-t-elle, tu ne comprends pas que ta femme soit fière de toi ?... Va, quand j'ai aimé l'agent de police Morlot, je savais quel noble cœur battait dans ta poitrine d'honnête homme ! Tu parles de ton devoir ? Ah ! ce n'est pas le sentiment du devoir qui s'est éteint en toi, mais il y a dans ton cœur un autre sentiment qui t'émeut, qui parle à ta raison et bouleverse tout ton être.

Oui, tu as découvert les coupables, ils sont en ta puissance et tu peux les frapper. Mais tu es hésitant, tu t'arrêtes. Veux-tu que je te dise pourquoi ? Ce n'est pas parce que tu manques de force pour accomplir ton devoir, c'est parce que tu es avant tout un honnête homme !

Morlot, si, prêt à livrer les coupables à la justice, tu t'arrêtes ! c'est que tu as peur, en les frappant, de toucher à des innocents !

L'agent de police saisit une des mains de sa femme.

—Eh bien, oui, dit-il, tu as deviné, et tu viens de me dire ce qui se passe en moi. C'est elle qui m'arrête, la marquise... Sans cesse je m'adresse cette question : Est-elle innocente ou coupable ? Mélanie, conseille-moi, guide-moi ; je t'en prie, dis-moi, quel est mon devoir, montre-moi le chemin que je dois suivre.

La jeune femme sourit, puis répondit :

—Cherchons-le.

VII

La femme et le mari s'assirent en face l'un de l'autre.

—Il est certain, dit Mélanie, que tu as rassemblé des preuves accablantes, terribles. Que demain un des coupables, M. de Perny, par exemple, soit arrêté, tous les autres sont immédiatement livrés à la justice.

Cette mystérieuse affaire aurait un immense retentissement, et ton amour-propre aurait lieu d'être satisfait. Assurément, ne consultant que ton devoir strict, tu as le droit de dénoncer les auteurs du crime; nul ne pourrait te blâmer, tu recevrais au contraire des félicitations. Mais il s'agit ici d'une grande famille, de gens respectés et honorés. Je sais bien que la loi est égale pour tous et que, à quelque classe qu'il appartienne, le criminel doit être frappé par elle. Mais il faut considérer, mon ami, que c'est un secret de famille que tu as découvert d'une façon étrange et que tu ne te trouve pas cette fois en face de criminels ordinaires. Tu sais ce que ton devoir te dit de faire; mais tu sens en même temps dans ton âme honnête, que tu vas te charger d'une lourde responsabilité. C'est un grand nom, le nom de Coulange, c'est toute une famille que tu peux déshonorer. Et devant cette chose terrible tu t'arrêteras effrayé.

—C'est bien cela, Mélanie, on dirait que tu lis dans ma pensée.

—Oui je lis dans ta pensée parce que je te connais. Sais-tu pourquoi l'enfant a été volé? Quel a été le véritable mobile du crime?

—Il est facile à trouver, répondit Morlot. Madame de Perny et son fils n'ont pas de fortune; le marquis de Coulange a épousé mademoiselle de Perny sans dot. La marquise n'ayant pas d'enfant, lorsque le marquis malade et condamné par les plus grands médecins pouvait être considéré comme un homme mort, il a été décidé entre la mère, le frère et la sœur, qu'on se procurerait un enfant, n'importe par quel moyen, afin de conserver à la marquise l'immense fortune de son mari.

—C'est certainement cela, approuva Mélanie.

—Sosthène de Perny est le principal coupable, reprit Morlot, et probablement l'instigateur du crime. Aussitôt la chose décidée, il s'est mis à l'œuvre. Il fallait trouver à Paris ou ailleurs une pauvre femme abandonnée, dans une position intéressante. La femme Trélat, une complice de M. de Perny, découvre, rue de Clichy, notre chère Gabrielle. Oh! comme je l'ai toujours dit, l'affaire a été admirablement combinée et conduite de main de maître. Ce Sosthène de Perny n'est pas un coquin ordinaire.

Le marquis est parti dans le Midi. On a dû l'éloigner, car sa présence rendait tout impossible. On est persuadé qu'il va mourir là-bas. Certes, les coupables sont loin de se douter qu'il est allé chercher la guérison. S'ils l'eussent pensé, le crime n'aurait pas été commis.

Malheureusement pour Gabrielle, jusqu'au jour où elle donna le jour à son enfant, la guérison du marquis n'est rien moins que certaine. M. de Perny n'hésite point, il vole l'enfant. La déclaration est faite à la mairie de Coulange, et, par un acte que seul un jugement du tribunal civil peut détruire, l'enfant de la pauvre Gabrielle devient le fils du marquis et de la marquise de Coulange.

Maintenant le marquis peut mourir, il a un héritier; sa fortune, ses millions ne peuvent plus être enlevés à la marquise; ils resteront entre les mains de Sosthène de Perny, qui déjà, commande en maître.

Il n'y a pas à en douter, ajouta Morlot, l'enfant de Gabrielle lui a été volé et introduit frauduleusement dans la maison de Coulange, pour que la fortune du marquis reste à sa femme. Ce qui sera aussi très-curieux et fort intéressant à savoir, c'est le marché honteux qui a dû être conclu entre la marquise d'une part, son frère et sa mère de l'autre. Ces derniers n'ont certainement pas travaillé pour rien. Le marquis a, dit-on, quinze millions de fortune; c'était un superbe gâteau à partager.

—Comme tu viens de présenter les choses, répondit Mélanie, ce n'est pas le frère de la marquise, mais la marquise elle-même qui serait la principale coupable.

—C'est vrai.

—Pourtant, dans ta pensée tu la crois innocente?

—Mélanie, je voudrais qu'elle fût coupable!

—Ce que tu viens de dire est mal, très-mal, répliqua-t-elle tristement. Voyons, pourquoi la voudrais-tu coupable?

—Pourquoi. Parce que je ne suis pas content de moi. Je possède un secret de famille; mais je ne suis pas un bourgeois, un homme du monde, qui se déshonorerait en se faisant dénonciateur; je suis un agent de police, et pourtant j'hésite à faire mon devoir; j'hésite parce qu'il y a un doute dans ma pensée... Ah! si j'étais sûr qu'elle fût coupable!...

—Eh bien?

—Je n'hésiterais plus.

Mélanie se dressa debout.

—Morlot, dit-elle, d'une voix lente et grave; j'ai écouté attentivement tout ce que tu m'as dit et j'ai en même temps interrogé mon cœur et ma raison. Maintenant, il y a en moi une conviction

profonde. Morlot, la marquise de Coulange n'est pas coupable, la marquise de Coulange est une victime!

L'agent de police s'agita sur son siège, prononça quelques mots intelligibles et baissa la tête.

—Quoi, reprit sa femme avec animation, tu voudrais qu'elle fût coupable, toi, un homme de cœur! Ah! Morlot, il y a dans le monde assez de misérables sans elle! Fais ce que tu voudras, mais je te défends de toucher à la marquise de Coulange, je te le défends!...

Tu doute de son innocence; moi j'en suis sûr!

Comment, cette jeune femme, bonne et charitable, qui a toutes les vertus, qui est la protectrice des vieillards et des orphelins, qui soulage toutes les misères, qui vient en aide à tous les malheureux, cette jeune femme, malheureuse elle-même, serait une criminelle! Allons donc, le penser seulement serait une monstruosité!

Je te le répète, Morlot, elle est innocente!

—C'est bien ce que je me dis, balbutia Morlot.

—Oui, mais tu ne le crois pas.

Sous le regard de sa femme l'agent de police baissa de nouveau la tête.

—Qu'est-ce que t'a dit l'ancien concierge? reprit-elle, que la marquise était opprimée par sa mère et son frère; qu'après le départ du marquis, madame de Perny et son fils étaient devenus les maîtres à l'hôtel de Coulange, qu'ils tenaient la marquise enfermée dans sa chambre comme dans une prison. Cela devrait t'ouvrir complètement les yeux et te faire voir que dans cette horrible affaire la marquise a été une victime.

Le marquis adore l'enfant de Gabrielle, qu'il croit son fils. Cela prouve qu'il ne sait rien. Si la marquise est coupable de quelque chose c'est de n'avoir pas tout dit à son mari. Voilà le secret qu'elle veut garder, le secret fatal qui est le tourment de sa vie. Pourquoi la garde-t-elle ce secret? Pourquoi souffre-t-elle en silence? La pauvre femme n'a pas voulu ou n'a pas osé révéler à son mari l'infamie des siens.

Sous la domination de sa mère et de son frère, opprimée par eux, un jour elle se révolta contre leur tyrannie et les chassa de sa présence. Ne pouvant faire davantage, c'est ainsi qu'elle se venge du mal qu'ils lui ont fait. Si elle était leur complice et coupable comme eux, elle n'aurait pas eu ce courage, cette hardiesse.

Mais il y a autre chose qui plaide en sa faveur plus éloquemment encore: loin de feindre d'avoir pour cet enfant, qui ne lui appartient pas et dont on a fait son fils, une affection qui n'est pas dans son cœur, pendant des années, il lui est indifférent, elle ne veut pas le voir, elle s'éloigne de lui, elle le repousse. Et cela au risque de faire découvrir la vérité à son mari.

Voyons, Morlot, si elle était coupable aurait-elle agi ainsi, dis?

—Non, et je suis forcé de reconnaître que tu as raison.

—Alors, tu es convaincu, comme moi, qu'elle est innocente?

—Oui. Mais depuis quelque temps elle s'est mise tout à coup à aimer l'enfant: comment expliques-tu cela?

—Sur ce point, mon ami, je pourrais facilement me tromper. Ce fait paraît exister réellement; mais, pour l'expliquer, il faudrait connaître les pensées de la marquise de Coulange. L'enfant est bon, intelligent et beau comme un ange... Qui sait? en pensant à la mère, à qui il a été volé, elle s'est dit peut-être qu'elle devait la remplacer près de lui.

—C'est possible, fit Morlot.

—Dans tous les cas, reprit Mélanie, je suppose bien qu'elle ne peut pas l'aimer autant que sa fille. Néanmoins, elle ne l'a pas éloigné, ce qu'elle aurait pu faire; il est resté constamment près d'elle.

—Avec tout ça, dit Morlot avec un peu d'aigreur, je suis toujours aussi embarrassé et tu ne m'as pas encore donné un conseil sur ce que je dois faire.

—Nous avons établi que la marquise était innocente, répondit la jeune femme, c'est déjà quelque chose.

—Soit; mais il y a les coupables.

—Oui, j'en vois quatre: Sosthène de Perny, qui a conçu le projet du crime; sa mère qui l'a aidé dans l'exécution; la dame Trélat et l'individu qui a loué la maison d'Amières. Ces deux derniers n'étaient, vraisemblablement, que des agents de M. de Perny. Tu connais deux de ces quatre complices, les deux principaux. Malheureusement, mon ami, si tu fais arrêter M. de Perny, tu frappes en même temps la marquise.

—Elle pourra facilement se faire nee.

—Sans doute, mais avant qu'elle ait pu rien prouver, elle sera arrêtée, emprisonnée et mise au secret comme la plus vile des misérables! Morlot, une pareille chose pour moi serait un mort; ce serait la mort de la marquise de Coulange! Songe aussi que c'est l'honneur d'un grand nom jusqu'ici respecté, qui serait traîné dans la boue. Ah! je me sens fremir en pensant seulement au bruit que ferait cet horrible scandale!

—Enfin, répliqua Morlot d'une voix sombre, tu me conseilles de ne rien faire du tout. Mais ce que tu veux, Mélanie, c'est l'impunité du crime!

—Morlot, répliqua-t-elle vivement, je ne voudrais pas peser sur ta conscience, et pourtant... Ecoute : si tu peux livrer à la justice M. de Perny et sa mère, sans toucher à la marquise, marche !... Si c'est impossible, arrête-toi et attends.

—Attendre, quoi ?

—Que l'heure du châtement sonne pour les coupables. Tu ne connais pas encore M. de Perny. Quelle est la vie de cet homme ? Avant tout, voilà ce qu'il faut que tu saches. Un pareil scélérat est capable de commettre plus d'un crime. Cherche dans sa vie, mets à nu son passé, et, à partir de ce moment, suis-le pas à pas sans le perdre de vue. Morlot, je me trompe fort si bientôt une nouvelle infamie ne te livre pas M. de Perny.

L'agent de police eut un tressaillement accompagné d'un regard sombre.

—Alors, continua la femme, je ne te dirai plus d'attendre et de retarder l'heure du châtement ; alors, tu pourras agir, alors tu seras content !

—J'ai saisi ton idée, dit Morlot ; tu veux que la punition du crime d'Asnières soit comprise dans le châtement d'un autre crime ?

—Oui.

—Et si cet autre crime n'existe pas ?

L'objection était sérieuse.

—Nous aurons eu le temps de réfléchir, répondit la jeune femme avec un embarras pénible, nous examinerons de nouveau ce qu'il y aura à faire.

—Tout cela, ma chère femme, dit Morlot avec un sourire doux et triste, ce sont des compromis, des sentiers sinueux que nous cherchons à côté du chemin droit qui mène directement au but. Tu veux épargner la marquise, moi aussi je le veux. Mais comme je viens de te le dire, c'est l'impunité du crime. Va, il y a une chose qui vaut mieux que tout ce que nous cherchons.

—Laquelle ?

—C'est tout simplement de donner ma démission.

—Eh bien, donne-la.

—Je verrai, j'examinerai. En attendant, Mélanie, nous oublions complètement Gabrielle.

—C'est vrai.

—Il faut pourtant qu'on lui rende son enfant ! s'écria Morlot avec une sorte de colère.

—Oh ! mais on le lui rendra, dit Mélanie.

—Le crois-tu sérieusement ?

—Le contraire est impossible.

L'agent de police hocha la tête.

—Eh bien, moi, dit-il, j'en doute.

—Pourquoi ?

—Il y a l'acte de naissance. Du moment que je ne fournis pas les preuves que l'enfant a été volé, lorsque Gabrielle le réclamera, le marquis et la marquise lui répondront par ces mots : Vous êtes folle !

—Si la marquise faisait cela, Morlot, je serais alors la première à te crier de toutes mes forces : Sois sans pitié pour elle !

—Enfin, nous verrons. Devons-nous dire tout de suite à Gabrielle que le petit Eugène est son fils ?

Mélanie parut réfléchir.

—Non, répondit-elle au bout d'un instant ; tes appréhensions ont fait naître de l'inquiétude en moi ; nous attendrons pour faire à notre pauvre amie cette importante révélation. Je crois, mon ami, qu'il sera nécessaire que tu voies d'abord toi-même madame la marquise de Coalange.

—Grosse affaire, se dit Morlot.

Il reprit à haute voix :

—Madame la marquise aura prochainement ma visite. Mais je veux suivre ton conseil, Mélanie : il faut que je sache exactement ce qu'est Madame de Perny, ce que Sosthène de Perny a fait autrefois et ce qu'il fait aujourd'hui.

VIII

Assis devant son bureau, chargé de paperasses poudreuses, et enveloppé dans sa robe de chambre grasseuse, — toujours la même, — qui avait dû être bleue autrefois, l'homme d'affaires Durand lisait avec une grande attention un long article du *Droit*, journal des tribunaux.

Sa lecture devait l'intéresser beaucoup. Mais à voir certains plis qui s'étaient creusés sur son front, ses mouvements brusques, ses haut-le-cors, ses frémissements nerveux, l'éclair livide qui, à chaque instant, sillonnant son regard, il était facile de deviner qu'il éprouvait tout autre chose que du contentement.

—L'imbécile ! murmura-t-il sourdement quand il eut fini de lire, s'être laissé prendre si bêtement !... Il est crâne tout de même, il a tenu ferme, il n'a rien dit, les curieux n'ont pu le faire parler. Personne de compromis... C'est égal, c'est raide, dix ans de travaux forcés ! C'est fâcheux, il marchait si bien... Intelligence, hardiesse, audace, discrétion, coup-d'œil juste, activité dévorante, il

avait des qualités que je ne retrouverai jamais dans un autre. Ah ! s'il n'avait pas eu un goût si prononcé pour le petit verre ! C'était là son grand défaut, son unique défaut. Hé, hé, on est toujours puni par où l'on a pêché...

Dix ans, dix ans, c'est long, continua-t-il : il aura le temps de se corriger de son ivrognerie.

C'est ainsi que Durand, qui était certainement très-contrarié, s'apitoyait sur le sort de son ami Gargasse, après avoir fait son éloge.

L'article du journal qu'il venait de lire était le compte rendu d'une affaire qui avait été jugée la veille par la cour d'assises de la Seine. Et cette affaire n'était autre que le procès criminel de Gargasse, lequel avait été mis entre les mains de la justice par l'agent de police Morlot.

Il y a souvent, entre les plus vils coquins, un grand sentiment de solidarité et de fraternité. A toutes les questions qu'on lui avait adressées au sujet de ses complices ou associés, il avait répondu par un silence obstiné. Était-il lié par un sentiment ou rendu muet par la promesse d'une récompense après sa libération ? C'est possible. Quoi qu'il en soit, il n'avait fait aucune révélation, ne voulant inquiéter ni compromettre ses complices, voleurs et receleurs, qui participaient plus ou moins directement aux opérations ténébreuses de Durand, son ami et son patron.

Ce dernier n'était pas sans reconnaître la valeur de ce dévouement ; mais il s'en appliquait à lui-même tout le mérite. En effet, il était convaincu que si Gargasse s'était renfermé dans un mutisme absolu, il le devait uniquement à l'admirable esprit de discipline qu'il avait su introduire parmi les individus qui obéissaient à ses ordres et dont il était la volonté.

Cependant, bien qu'il eût lieu d'être satisfait de l'attitude que Gargasse avait eue dans sa terrible situation, Durand restait sombre et rêveur.

—Cette condamnation, dit-il, me produit l'effet d'un avertissement. Je ferais peut-être bien de m'arrêter, de ne pas aller plus loin. N'ai-je pas suffisamment tenté le diable comme ça ? Je me souviens du fameux proverbe qui dit : " Tant va la cruche à l'eau..." Qu'est-ce que j'étais il y a quinze ans ? Rien : un être chétif et laid perdu dans la foule qui grouille dans les bas-fonds ; je n'étais qu'un vermisseau que l'homme puissant écrase sous son pied. Oui, je n'étais rien ; mais j'avais ce qui est resté en moi, la volonté, mon génie ! Je suis sorti de l'ombre, et continuant à me faire humble et petit pour que nul ne fit attention à moi et ne m'empêchât d'avancer, je me suis frayé un chemin à travers tous les obstacles, et je me suis élevé, et j'ai grandi, et j'ai monté, et je monte, je monte toujours !... Mes rêves m'ont montré les sommets, je touche à une cime !

Je voulais être riche, je le suis. Aujourd'hui je possède plus de deux millions. Deux millions ! Autrefois, quand j'entendais prononcer ce mot magique " millions ", j'avais un éblouissement.

Et c'est moi, Durand, ex-ver de terre, atôme, qui suis plus de deux fois millionnaire !

J'aime l'or, j'aime le bruit qu'il fait quand il sonne ; il n'y a pas de musique comparable à ce tintement joyeux ; il charme, il enchante mes oreilles. Et quand il ruisselle dans mes mains, il réjouit ma vue, et je frissonne de plaisir quand, aux rayonnements de mon regard, il mêle ses jaunes éclairs !

Je suis riche, riche, continua-t-il d'une voix frémissante, assez riche pour pouvoir m'offrir toutes les jouissances... Oui, je pourrais m'arrêter, me donner enfin le repos que j'ai bien gagné...

Eh bien, non, s'écria-t-il avec un regard superbe, il me faut de l'or, toujours de l'or... Je veux monter encore !

A ce moment on frappa à la porte du cabinet.

Durand, qui oubliait rarement de prendre la précaution de s'enfermer, se leva et alla tirer le fort verrou qui défendait sa porte.

Le domestique de Durand entr'ouvrit la porte, avança en même temps la tête et la main, et, sans rien dire, présenta une carte de visite à son maître.

Durand la prit, y jeta un coup d'œil, et aussitôt ses sourcils se froncèrent, en se rapprochant l'un de l'autre.

—Qu'est-ce qu'il me veut encore, celui-là ? se demanda-t-il d'un ton qui n'avait rien de gracieux pour le visiteur.

Puis, après un instant d'hésitation :

—Faites entrer ce monsieur, dit-il.

Son visage changea subitement d'expression et se couvrit de ce masque froid, fin et singulièrement ironique que Durand prenait habituellement quand il jouait son rôle d'homme d'affaires.

Sosthène de Perny entra dans le cabinet, dont Durand referma immédiatement la porte, sans oublier de pousser le verrou de sûreté.

(A suivre.)

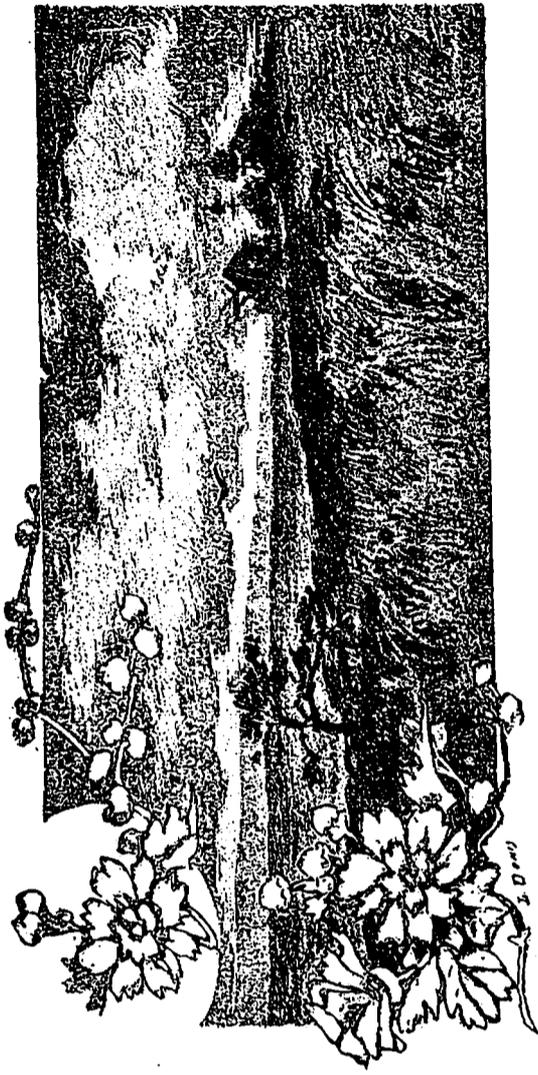
Sa popularité est répandue, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, partout l'on peut se procurer le *Menthol Soothing Syrup*, le seul sirop calmant indispensable aux enfants dans toutes les maladies des enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Les Maitres-Chanteurs de Nuremberg

(Suite)

Musical score for 'Les Maitres-Chanteurs de Nuremberg' (Suite). The score consists of six systems of music, each with a vocal line and a piano accompaniment. The first system is marked 'Piu mosso' and 'p legato'. The second system includes a 'Ped' (pedal) marking. The third system is marked 'dolce'. The fourth system features a fermata over the vocal line. The fifth system has an '8' marking above the piano line. The sixth system concludes with a final cadence.



L'AUTOMNE

Poesie de
A. DE LAMARTINE

Musique de
EUGENE LACHEURIE

Musical score for 'L'AUTOMNE' by Eugène Lachourie, based on a poem by Alphonse de Lamartine. The score is in 3/4 time and marked 'Andante'. It features a vocal line and a piano accompaniment. The lyrics are: 'Aut, bois couronnés d'un res - te de ver - du . rel Feuilla - ges jaunies.' The piano part includes a 'p' (piano) dynamic marking.

— sante — sur les gazons é . paré, — Sa .

. lui, — derniers beaux jours, — Sa . lui, — derniers beaux

jours! — Le deuil — de la na . tu re

Corrient à la douleur et plait à mes regards —

Oui, dans ces jours d'un tom . bé où la nature ex . pi . re,

A ses regards voi - les je trou - ve plus d'ai -

. traits C'est la -

. dieu dun a - mi, — c'est l'a-dieu d'un a - mi, — c'est le der .

aler sou - ri . re Des levres que la mort va fermer pour jamais, *All^o*

Andante va fermer pour ja-mais! *Allegro*

UN OBSERVATEUR



La fermière — Que voulez-vous, du pudding ou de la tarte à la rhubarbe ?
Le tramp — Si vous permettez, madame, je prendrai des deux. Le pudding est ordinairement indigeste et la tarte, purgative. L'une complètera l'autre.

POUR SA MAJESTÉ CARNAVAL

Maître du large rire et de l'extravagance,
Éphémère monarque au nez peinturluré,
Toi dont la panse même est pleine d'élégance,
Artiste génial qui n'est pas décoré,

Va ! Fais griment tourner ta langue et ta crécelle,
Et, pitre philosophe au dos bariolé,
Bâtonne en t'en moquant l'Histoire Universelle
Avec ton sceptre fait d'un vieux manche à balai !

Hippocrate te suit, soufflant dans un clystère,
Pensif et grave, un air de cornet à bouquin ;
Et Jeanne d'Arc qui rit au cou d'un mousquetaire
Et Cléopâtre grise au bras d'un arlequin ..

Ignorant les chemins où de force nous mène
Le bonhomme Destin, ce grand voleur de cœurs,
Toi seul en sais plus long que la sagesse humaine,
Toi qui l'as désarmé par tes rires vainqueurs !

Herse en l'air et pont bas, sans coups, sans estocades
Entre donc dans ta Ville au son clair des grelots,
Laisse-nous admirer au trot des cavalcades
Tes chars et tes pierrots farineux et falots.

Vois ! Nous t'ouvrons la Ville... ouvre ton escarcelle
Et jette tes écus aux pauvres par boiseaux ;
Donne, pour que le Rire en tout œil étincelle,
De la joie à la rue et de l'or aux ruisseaux !

GEORGES TIS.

EN BALLON

Dernièrement, je parlais de Bismark devant Mathurin.

— Bismark ? s'écria-t-il, mais je le connais.

— Pas possible !

— Et lui aussi, il me connaît, vu que j'y ai causé en personne naturelle, comme vous et moi en ce moment.

— Vous, père Mathurin ?

— Moi, — vrai comme voila ma pipe et que je fume dedans !

— Enfin, de vous rien ne m'étonne plus ; allez-y donc de votre petite histoire, je vous écoute.

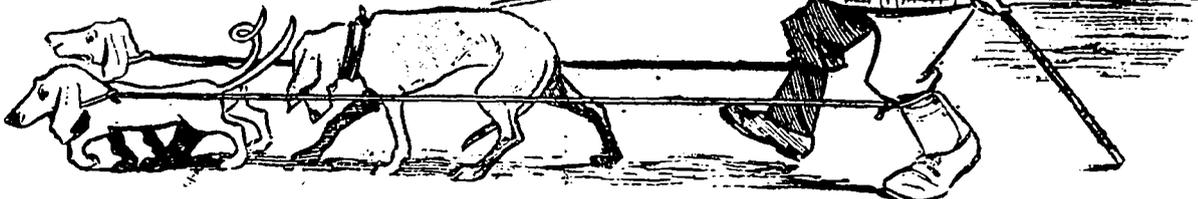
— Ça ne sera pas long. — Cric !

— Crac !

C'était en décembre 70, deux jours après le Bourget ; on m'avait versé au 3^e bataillon de fusiliers marins. Cristi ! qu'y faisait froid ! j'ai eu deux camarades gelés, morts, monsieur, à côté de moi ! Avec ça qu'on s'embêtait à battre la semelle, voyant que rien n'avancait, malgré qu'on s'administrât des torgnoles, rapport au plan à Trochu.

— Mathurin ! — que m'appela un matin not' commandant, le capitaine de frégate Lamothe-Tenet, — Mathurin, on a besoin d'un lapin.

L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX



Muzodor a trouvé le moyen d'utiliser ses chiens pendant la durée des fêtes afin de rentrer facilement chez lui. Il y a réussi et les intelligentes bêtes s'y prêtent à merveille.

— Ça, que j'y dis, j'en suis.

— Je sais, qu'y fit. Pour lorrss, qu'on a besoin d'un lapin, à seule fin de tenir compagnie à une légume des ministères, qui part ce soir dans un ballon. Ainsi, compris, faisons ton sac, petit.

J'avais bien vu des ballons, mais je m'avais jamais promené dedans, — ça m'allait.

Je m'anène sur les trois quatre heures, — on devait partir à la tombée de la nuit, — et je me balade autour de la sacristi d'invention, qu'elle se tenait droite comme un champignon.

Bref, histoire de m'instructionner, je m'asseois donc dans leur machin de mannequin, ous qu'il paraît que nous devons nous arrimer, la légume et moi, mais que ça ne paraissait farce, tout de même, ceuément.

Il ventait grande brise de la partie du nordêt, méancement que le ballon chassait sur ses câbles comme un enragé. Les hommes d'équipe, pas de bêtise ! y hâlaient dessus, comme vous pensez, quand voilà qu'il arrive une risée de tous les diables, ça dérape d'un seul coup, et, bonne sainte Anne ! je me sens emporté, comme si que ç'aurait été une trombe qui m'aurait avalé ! ..

Et monte que j'te monte, eh ! va donc ? que j'me demandais si c'était du lard ou du cochou ! Et des secousses, tribord, bâbord, un vrai branle bas de chaubardement ! Moi, hardi, tiens bon ! Je crocho dans une manœuvre qui se trouvait là, vu qu'y ne s'agissait pas de piquer une tête sur le Panthéon. Alors, figurez vous que ça se met à puer, mais à puer une vraie infection de brise de poulaïne, que c'était, ma parole, à s'en fourrer les poings dans le nez.

— Bin, que j'me dis, Mathurin, quoi que ça signifie, mon garçon ?

Je regarde en haut, et quoi que je vois ? la sacristi de machine en train de se vider la b-daine tout tranquillement, flasque déjà comme la bourse à Mathurin dans la dernière quinzaine du trimestre !

Je me penche en bas, — merci de moi ! Je me rends compte que nous filions bien loin de Paris, et que nous tombions dans les trente neuds à l'heure, faut pas mentir.

— B-n ! que j'me dis, voilà de la propre ouvrage, mon tiston ? C'est du coup que tu peux faire ton acte de contrit on.

Paraît que j'avais lâché la manœuvre, dans mon espatrouillement, qui communiquait avec la soupape, comme qui dirait, — ça m'a été expliqué depuis, et que c'était ça qui m'avait paré, — le ballon tombe moins vite-ment, et je me reconnais à cette fois, que je descendais sur Versailles, devers la vermine de Prussmiches.

— Bon, que j'me dis, va y avoir des pruneaux !

Pas manqué, une giboulée, quoi ! qu'je me mussais dans mon mannequin, pas fier du tout : pour lorrss, j'entends un errric...

— Crac.

— Juste, Auguste, bien visé, en plein dans le milieu ; le ballon se déchire ; une secousse, et v'là mon Mathurin installé dans un terrain. Je me tâte, rien de cassé, j'enjambe mon mannequin, et j'me trouve nez à nez avec un particulier qu'avait une casquette, une capote, un physique de boledogue, et une grosse pipe entre les dents.

— Quoi qu'y a ? qui me dit.

— Y a, papa, que j viens de ramasser un pelle, censément.

— Ah ! ah ! qui fit, tu viens de Paris ?

— Un peu, mon neveu, qu'en viens, et train express, espécialement commandé pour bibi.

Pour lorrss, il appelle des hommes, qui, dès en arrivant, font mine de se jeter sur vot' serviteur ici présent. Moi, je m'mettais déjà on position ; mais le gros leur-z y croasse je ne sais quoi, qu'y me fichent la paix, et qu'y s'en vont fouiller le mannequin, rapport aux papiers des ministères, qu'y s'imaginaient qu'j'avais.

— Les dépêches ? qu'y me demande, le bouledogue.

J'y ris au nez, vous pensez ! Rien dans les mains, rien dans les poches, et cherche après !

Enfin, pour finir, fallut que j'lui-z y conte mon histoire ; et qu'y riait, qu'y s'en faisait sauter le menton.

— Qué qu'tu veux, nsintenant ? qu'y me dit.

LE DERNIER BREVET DE TIREAUCOURT



I

Laflegme.—Voyons, Tireaucourt, es-tu fou ? Qu'as-tu mis à tes pieds ?
Tireaucourt.—(A, c'est une invention à moi, pas encore brevetée, mais qui le sera avant peu. Attends donc deux minutes avant de me demander si je suis fou.

—Quoi qu'il veuille ? farceur, ben, m'en retourner ! C'est pas malin à deviner,

—T'es pas dégoûté, qu'y fit ; tout de même, je m'en vas te donner un sauf-conduit.

—C'est pas de refus, que j'y dis : pas manque, foi de Mathurin, qu't'es un lapin !

Y se remit à rire, et me machina je ne sais quoi sur un bout de papier.

—Pour cette fois tu peux t'en aller, mais qu'on ne te remette plus le grappin dessus !

J'y fis le salut, et je m'apprêtais à y souhaiter le bonsoir la compagnie, quand y me cria :

—Hé ! matelot, au revoir, à Paris, dans un mois !

Cré nom, la montarde me monte au nez.

—De quoi ? de quoi ? que j'y dis, dans un mois, méchant Prussien de quat'sous ? Tâche à voir de ne pas te trouver au bout de mon fusil !

—Sais-tu à qui que tu parles ? qu'y grognasse en fronçant ses gros sourcils, épais, quasiment comme la moustache à Lagadu.

—Et quand c'est que ça serait à Bismark, feignant, que je m'en fau-berde l'entendement !

—C'est moi Bismark, qu'y fit, et que tu peux te vanter d'être un veinard que je soye aujourd'hui de bonne humeur ; va-t en au diable !

—Merci, que j'y dis, et que j't'en souhaite autant, non p'tit !

Je m'en retournai fier comme Rataplan, à travers tous les casques à pointe qui me relouaient, vous pensez, ah ! ah ! mon gars !

Voilà comment j'ai fait la connaissance à Bismark, en personne naturelle, moi, Mathurin (onec ici présent.

Et puis c'est tout. A vot' santé, monsieur.

—A votre santé, père Mathurin.

MAXIME AUDOUIN.

UN QUI FAIT LA POULE

Piécinant sur une route beauceronne, longue et plate comme Yvette Guilbert, mais moins gaie, mon régiment traversait des plaines dont la monotonie, pour tous navrante, ravissait le seul capitaine de Camas, heureux de retrouver, dans ces mornes solitudes, un peu de son bien-aimé Soudan : " Et ces meules, mon cher, voyez donc ! Tout à fait des cases de nègres."

Ces chers souvenirs d'Afrique ne l'empêchaient pas de veiller au grain : détaché sur la gauche avec sa compagnie vers un village entrevu au loin, le capitaine constitua une avant-garde spéciale, sous mes ordres, s'il vous plaît ; et nous voilà partis à travers les terres labourées, laissant derrière nous la division qui déjà diminue, s'imprécise, et, bientôt, ne semble plus qu'un long serpent noir allongé sur la route, où il soulève des nuages de poussière gris, lourds, laids.

Halte à trois cents mètres du village ; je recommande la prudence à mes six hommes, car il ne s'agit pas de se faire pincer par les hussards (en grandes manœuvres, la crainte de la cavalerie est le commencement de la sagesse) ; puis nous repartons pour reconnaître les chemins, les issues... Tout à coup un galop sonore avec des cliquetis d'armes, un tourbillon de dolmans bleus, des sourires moqueurs ; l'escadron, qui s'était caché dans un pli de terrain, nous enveloppe ; nous sommes prisonniers.

On nous conserva deux jours, — mes hommes très indifférents, moi un peu vexé, — deux jours pendant lesquels, ne touchant pas de vivres, il nous fallut consommer le bœuf bouilli de Chicago et les tablettes de café qui fondent dans l'eau chaude comme du savon ; puis le général, en sa clémence, ordonna de nous renvoyer à notre régiment, et je repartis avec

ma demi-douzaine de libérés, sûr d'être blagué par le capitaine et vaguement inquiet de n'avoir plus de vivres de réserve. Mais, bah ! trois étapes seulement...

Lugubre, l'arrivée au gîte, dans la brume. Sensation de fatigue et comme de défaite ; il tombe sur nous une rosée d'ombres mouillées, ce pendant que l'écho régulier de nos pas se prolonge très loin, par delà les champs frais labourés jusqu'à l'horizon où agonise un restant de coucher de soleil. Quelques paysans, laissant ouvertes leurs portes qui découpent sur le sol des carrés de lumière, nous entourent, nous écoutent, la mine hostile, répondent à peine, avares même de leurs paroles, que le régiment passé la veille a tout pris, qu'il ne reste rien à manger, rien, rien ! Mes hommes s'assombrissent. Alors quoi ? dîner par cœur ? Quel métier ! Soudain, une voix rassurante de grasseyer dans l'oreille, tout bas : " Ayez pas peur, mon lieutenant, y a du bon ! " C'est Sallaux, un qui la connaît, intelligent, débrouillard et tire au flanc, *Feri ventrem* comme l'a surnommé son " double," qui a des lettres.

Aussitôt, une appréhension me trouble. Que va-t-il inventer encore ? Quelle subtile chaparderie ? Je devrais m'interposer. Les paysans ne pardonnent pas la razzia, et s'empresseraient de faire passer devant le conseil de guerre ce pauvre diable au ventre creux s'il leur avait fait tort d'une miche. Mais le temps presse, il faut dîner, je remets à plus tard les discours moralistes que je veux tenir à Sallaux, dit *Feri ventrem*, pour éviter tout désagrément à cet enfant de la nature, doué d'instincts pareils aux miens et supérieur à moi en ce qu'il ne tente pas de leur résister.

Dans la ferme à Gouron, où je m'installe, je reçois un accueil plutôt froid. Et toujours le même refrain : " Rien à manger ; les soldats d'hier n'ont rien laissé, rien." Mon insistance ne peut vaincre la douceur obstinée et sournoise du propriétaire ; comme je parle de réquisitionner, j'obtiens à grand-peine du pain bis et du fromage blanc. Evidemment, j'aimerais mieux du pain blanc et du fromage bis, mais le dieu des armées (Sabaoth) ne m'a pas en sa sainte garde. Sallaux a disparu ; son absence m'alarme.

Tout à coup, au dehors, éclatent des appels de volaille en détresse, des lamentations de poule égorgée. Mon hôte saute sur la porte, se précipite. Encore un coup de mon lascar, je le parie. Il finira à Biribi, ce Sallaux ! Justement, Gouron revient, entraînant le couple, avec des clameurs ; il écume : " Je le tiens, voleur, bandit ; voyons mon lieutenant, il l'a sous sa tunique, ma poule, ce brigand-là ! " Très sec, j'ordonne : " Lâchez cet homme." L'homme est lâché, je regarde l'homme avec inquiétude : l'homme, qui a pourtant l'air de cacher quelque chose sous son vêtement, garde une mine assurée, réjouie même ; et quand le fermier, de ses mains tremblantes de colère, veut le déboutonner, le fouiller, " l'homme " se tort de rire :

" Finissez donc, vieux farceur, vous me chatouillez ! Je ne l'ai pas votre poule ! "

En effet, Gouron n'a rien trouvé et reste stupéfait ; c'est de la sorcellerie, pour sûr :

" Mon lieutenant, il l'avait, ma poule. Quand je suis arrivé sur lui, il était en train de l'étrangler. Vous avez entendu comme moi, j'ai pas rêvé ! "

—Mais sacrés tête de boche, s'écrie Sallaux, tout illuminé de jubilation, c'est moi la poule ! Ecoutez ça ! "

Et aussitôt, avec un art parfait, une sûreté d'exécution à tromper un coq, Sallaux imite la poule :

" Tenez, la voilà qui se promène : *coo o coo-ot...* elle pond : *col, col, col, codek!*... quelqu'un entre, elle a peur : *col, col, col, col, col...* ; je la prends par le cou : *cooak, cooak* ; maintenant je l'étouffe sous ma tunique : *oak...*, *oak...* Et on peut voir, j'ai les mains vides. Je vais pourtant pas passer au conseil rapport à ce que je sais imiter la poule ! Faut-il te faire aussi le cochon d'Inde à présent ? "

LE DERNIER BREVET DE TIREAUCOURT — (Fin)



II

Tireaucourt.—Au revoir, Laflegme, à tout à l'heure. Les fous s'échappent, cours après.

CONFIDENCE



Mlle Lise.—Pouvez-vous conserver un secret, Ernestine ?

Mlle Ernestine.—Comment, Lise, en avez-vous un que vous ne pouvez garder ?

Et Sallaux imite le cochon d'Inde. Toute la ferme est sur pied. Il imite aussi l'âne, le veau, à ravir. Le fermier ne se tient plus de joie, rit à casser les vitres et, connaisseur, déclare que rien ne vaut l'imitation de la poule. De sorte que Sallaux doit recommencer la poule pour la mère Gouron, puis pour la fille, puis pour le gendre qui arrivait des champs. Une grosse gaieté emplit la ferme, Gouron en liesse sort des victuailles insoupçonnées ; au dessert, il débouche une fine bouteille. Je me sens un peu humilié d'être, malgré mon galon de sous-lieutenant de réserve, si inférieur à Sallaux qui, lui, sait imiter la poule, et dont les talents de société nous valent un diâre de choix.

Le lendemain, dès la pointe du jour, au moment où nous partions, le fermier Gouron, qui avait convoqué des voisins supplia Sallaux d'imiter encore une fois la poule. L'autre, après s'être fait prier (ces artistes !), finit par consentir. Il feignit d'entrer dans le poulailler, de saisir un des plus beaux chapons, de le fourrer sous sa capote et de se sauver avec son butin vers ses camarades. C'était inouï de vérité ; on entendait les râles étouffés, les battements d'ailes sous le vêtement. Les voisins pleuraient de rire, le fermier tapait sur ses cuisses : "C'est encore mieux qu'hier ! Sacré farceur, va !"

On bissa, le triomphateur s'exécuta de bonne grâce, répéta la scène, rentra dans le poulailler, etc., etc. Et l'imitation était de plus en plus saisissante de vérité. Enfin, après un dernier coup de vin blanc, nous partîmes.

Or, le soir, à l'étape, Sallaux me servit une fricassée succulente.

"Où as-tu pris ça ?"

—Dans le poulailler du fermier Gouron, ce matin, vous savez bien.

—Comment ! je sais bien ! Tu as volé des poules ?

—Jamais de la vie, mon lieutenant.

—Ah ! à la bonne heure ! Alors, tu les as achetées ?

—Achetées ? Vous voudriez pas, mon lieutenant ! Au moment de partir, il m'a dit : "fais-moi la poule." J'y ai fait. J'y en ai même fait deux. Il n'a vu que du feu.

—Mais, sacré filou...

—Voyons, mon lieutenant, vous êtes témoin que c'est malgré moi. Mais il voulait, il voulait absolument ; alors, pour ne pas le contrarier... J'éprouvais un vif mécontentement mélangé d'une furieuse envie de rire. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ? Moi, je ne fis rien du tout. Et Sallaux, dit *Feri ventrem*, resta impuni.

Plus tard, je crus devoir conter la chose au capitaine de Camas. Il m'écouta sans mot dire ; puis : "Mon Dieu, au Soudan, je ne dis pas ; mais en France... Après tout, bah ! nous figurions l'ennemi !"

WILLY.

En politique, il vaut mieux se promettre que se donner ; on tient plus les hommes par l'espérance que par la reconnaissance. — VICTOR DU BLEU.

UN PETIT SERVICE

Un brave curé des environs d'Yvetot, se promenant seul sur la grand-route, vit de loin une femme qui frappait à coups redoublés son âne, attelé à une petite charette chargée de cruches de lait. Le curé s'approche de la bonne vieille et lui demande la cause de son emportement. "Ah ! mon Dieu, monsieur le curé, répond en larmoyant la brave femme, je suis pressée d'arriver à la ville, et ma sotte bête ne veut pas avancer. Si je n'arrive pas bientôt, je perdrai mes meilleures pratiques.

—Ce serait malheureux, car vous avez une nombreuse famille.

—C'est vrai, mais voyez vous, monsieur le curé, je connais bien les ailures de ce vilain animal : si j'avais seulement quelqu'un qui le prit par les oreilles, moi, je lui déchargerais par derrière quelques coups vigoureux, et il marcherait comme je voudrais."

Aussitôt le bon curé saisit le baudet par ses longues oreilles, et la vieille fouette son âne avec une ardeur sans pareille. Le roussin fut sensible à ce procédé et se mit à galoper. L'heureuse laitière n'eut plus qu'à remercier l'obligeant pasteur.

De retour au village, le curé raconte l'aventure à son sacristain, jeune homme qui doit au digne ecclésiastique le peu qu'il sait. Mais celui-ci scandalisé et désapprouvant le service rendu :

"Ah !... ah !... ah !... monsieur le curé, dit-il avec un gros rire : que j'ai fait cela, moi, à la bonne heure ! mais vous, monsieur le curé !... ah !... ah !... ah !... vous, conduire un âne !..."

—Mon ami, répondit le curé en souriant, est-ce que vous croyez que c'est le premier âne que je fais avancer... ?

Ce piquant à propos faillit faire tomber en syncope le pauvre sacristain ; il baissa l'oreille, et ne demanda point un second compliment.

UN PEU D'ESPOIR

Rouleau.—Comment va madame ?

Bouleau.—Pas mal, merci. Sa santé s'améliore sensiblement. Aussi, ce matin, elle n'était pas encore assez bien pour vaquer aux soins du ménage, mais elle a pu magasiner un peu hier.

EN ATTENDANT

Le bijoutier.—Mon Dieu, madame, il vous faudrait faire votre choix dans ces bijoux, car je vous ai montré tout ce qu'il y avait de convenable en fait de bijoux pour une jeune fille de douze ans.

La dame.—C'est que maintenant j'ai changé d'idée et je pense bien que je vais attendre que ma fille ait quinze ans.

Le bijoutier.—Très bien, madame, veuillez donc prendre une chaise en attendant.

DURE ALTERNATIVE

Elle.—Ce qu'il va falloir que vous travailliez fort si vous voulez obtenir cette jeune héritière !

Lui.—Si je ne l'obtenais pas, je crois que je serais obligé de travailler encore plus fort.

IL L'ÉTAIT SÛREMENT



Mr Grippe-sou.—Moi, vous donner quelque chose ! Mais je vous connais, vous n'êtes pas aveugle du tout.

Le mendiant.—Pas aveugle ! Ah bien, il faut vraiment que je le sois pour en être réduit à demander l'aumône à un peigne comme vous.

MODES PARISIENNES



JACQUETTE D'ENFANT DE 5 A 6 ANS EN DRAP FEIGE Devants croisés fermés par une double rangée de boutons de velours. Grand col revers châle en velours brun, plastron et col droits, manches unies. Chapeau de feutre orné de taffetas plissé. Matériaux : 1 verge $\frac{1}{2}$ de drap. — DOUILLETTE D'ENFANT en drap et velours bleu, de forme américaine, froncée du haut sur un empiècement, les devants ouverts sur un plastron de velours entouré d'une petite bande de mongolie. Double collet en velours bordé de fourrure. Capote en velours bleu ornée d'un nœud de ruban crème. Matériaux : 1 verge $\frac{1}{2}$ de drap, 3 verges de velours, 7 verges $\frac{1}{2}$ de fourrure.

VARIÉTÉS

MONSIEUR ET ILLUSTRE MAITRE,

Sans doute vous vous êtes déjà demandé pourquoi jamais, au grand jamais, il n'était question de travaux de réparations ou d'entretien aux cercles de longitude et de latitude qui baignent dans les mers du globe. Comment ! immergés depuis un certain nombre de siècles dans un élément éminemment rongeur, ces cercles de latitude et de longitude n'auraient souffert aucune détérioration dans l'humidité meurtrière, sous l'action des sels marins ? Ils auraient évité l'oxydation inévitable et bravé les chocs des poissons géants, et les abordages des gros navires pendant la nuit ou le brouillard, et les incrustations de coquilles et mille autres causes de dégradations ? Allons donc ! Tous les jours on nous parle de câbles transatlantiques à réparer, à ressouder ou remplacer, et nos cercles n'auraient jamais subi la moindre avarie, quand ce ne serait que l'usure lente produite par le frottement incessant des nageoires des poissons !

Je n'hésite pas à attribuer un grand nombre d'accidents de mer dont la cause est restée ignorée, aux avaries, aux déviations de nos longitudes, méridiens ou tropiques, rongés par la rouille, gondolés, cassés peut être par endroits ou embrouillés, ce qui pourrait avoir encore de plus terribles conséquences !

Je compte proposer la réunion d'une commission internationale chargée de se livrer à une vérification générale de nos longitudes et latitudes nord, sud, est, ouest ou autres.

Attendez-vous à trouver la géographie complètement bouleversée par les révélations qu'apportera cette vérification. Je soupçonne des erreurs considérables par suite de latitudes distendues ou même disparues. Déjà j'ai acquis la certitude qu'une partie de celles de l'océan Pacifique demeureront introuvables, ayant été depuis longtemps dévorées par les requins ; et, d'autre part, sur nos côtes mêmes, j'ai découvert qu'un immense banc de moules accumulées a entraîné dans les grandes profondeurs les deux tiers d'un degré.

Je compte sur vous, monsieur et cher Maître, pour appeler l'attention de l'Académie des sciences de l'Abord à Plouffe sur cette grave question, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. — THÉODORE ASEMBROUCK.

* * *

Médecine chinoise.

Un voyageur a rapporté de San Francisco où les Chinois pullulent, comme on le sait, le remède suivant dans lequel les Célestes ont, paraît-il, la plus entière confiance.

C'est même plus qu'un remède ordinaire, c'est presque une panacée.

Elle se compose de racines de réglisse, d'écorce d'arbre, de cancrelats et hannetons desséchés, de la tête, la queue et la peau d'un lézard, d'un

hippocampe et d'un autre petit poisson d'espèce indéterminée. On fait bouillir le tout ensemble, on boit l'infusion et l'on combat ainsi les troubles digestifs, le mal aux dents, la toux, les troubles de la vue et nombre d'autres affections.

Nos meilleurs pharmaciens vendent certainement des drogues moins efficaces.

* * *

—Dernièrement, une grande dame de l'aristocratie anglaise a passé les examens requis pour être... maître d'équipage, métier aussi nautique que peu fait pour ce sexe auquel la mer ne devait jusqu'ici que ses sirènes et ses naïades.

Milady en a pensé autrement. Grand bien lui fasse !... Mais le conseil de l'amirauté se refuse à lui accorder la capacité légale de maître d'équipage, en se basant sur ce que la Loi dit "maître" et non pas "maîtresse."

Ce à quoi la très haute et très puissante dame répond que la loi dit aussi "docteur" et non "doctresse" et que—nonobstant—les femmes docteur ont le droit d'exercer la médecine.

Et si on la pousse un peu elle dira :

—Comment, on reconnaît à une femme le droit de diriger le char de l'Etat, et vous ne me reconnaissez pas celui de crier, sur mon propre yacht : "Pare à virer !... Tribord amures !..."

Devant un pareil argument les juges ne pourraient que s'incliner, en criant :

—God save the Queen !...

LE SAC EN APPÉTIT

Un voyageur, arrivé à Valenciennes par le chemin de fer du Nord, s'assied à la table d'hôte et place son sac de voyage près de lui, sur une chaise. Le lendemain, à son départ, il n'est pas peu étonné de voir figurer sur sa note un souper pour deux. Sur sa réclamation, on lui explique que son sac de nuit ayant occupé la place d'un voyageur, il devait supporter la perte qu'il avait occasionnée au maître d'hôtel. L'étranger paye sans mot dire, et part pour la Belgique. Peu de jours après cet incident, il revient à Valenciennes et descend dans le même hôtel. Sans paraître avoir profité de la leçon du précédent voyage, il remet son inséparable sac de nuit près de lui sur un siège. Mais, cette fois, à chaque plat qui fait le tour de la table, le sac est ouvert et reçoit tantôt une aile de volaille, tantôt une portion de filet de bœuf, tantôt une tranche de jambon : rien ne passe devant le sac dévorant sans lui laisser une notable part. A la fin, les choses sont poussées au point que les gens de l'hôtel hasardent une réclamation. Alors le voyageur dit : "L'autre soir, mon sac n'avait pas faim ; mais aujourd'hui, vous le voyez, son appétit est très ouvert, cela fait compensation." La première visite du sac ayant été expliquée aux autres convives de la table, tous les riens passèrent du côté du voyageur.

CHAUD ET FROID

Le débiteur.—Monsieur Bonnebille, je voudrais bien payer mon petit compte.

Le créancier (joyeusement).—C'est bien cela, monsieur, et...

Le débiteur.—Oui, mais le malheur c'est que cela m'est absolument impossible aujourd'hui.

Quand nous louons le passé au détriment du présent, nous prenons pour impartialité notre manque de mémoire.—G.-M. VALTOUR.

DEVINETTE



—Avant de sortir d'ici il faut savoir ce qu'est devenue maman. L'as-tu vue ?

—Non !



Avant de vous mettre au lit

prenez les Pilules d'Ayer, et vous dormirez mieux, vous vous éveillerez dans de meilleures dispositions pour votre travail de la journée. Les Pilules Cathartiques d'Ayer n'ont pas d'égal comme remède agréable et efficace contre la constipation, l'état bilieux, le mal de tête et toutes les affections du foie. Elles sont recouvertes d'une couche de sucre, et préparées si parfaitement, qu'elles guérissent sans les ennuis qu'on éprouve en prenant un tas de pilules qui existent dans le commerce. Demandez à votre droguiste les Pilules d'Ayer. Quand d'autres pilules ne vous apporteront aucun soulagement, celles d'Ayer sont

Les Pilules qui vous guériront.

Le petit Tommy se plaignait hier d'un violent mal de tête.

—Ah ! si je pouvais faire comme maman !

—Et que fait-elle, tu maman !

—Quand elle a mal à la tête, elle ôte ses cheveux.

IL N'Y EN A QU'UN

Pour guérir une brouchite grave, il n'y a qu'un spécifique vraiment bon, c'est le *Baume Rhumal*, essayez-le, 25c partout.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines . . .

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL, Administrateur.

Une Recette par Semaine

Mlle L... nous demande deux recettes que nous nous empressons de lui indiquer :

LAIT VIRGINAL

Le lait virginal se compose d'eau de roses 1 livre, et de teinture de benjoin 177 d'once. A employer contre les rousseurs du visage, les boutons, et pour tenir le teint frais.

TEINTURE DE SAVON COMPOSÉE

Mélez 1 1/2 livre d'essence de savon à 1 pinte d'alcool à 56° ; ajoutez y 1/2 once d'essence de citron, 1/2 once de carbonate de potasse, et filtrez. Cette préparation est très employée contre les rhumatismes, les douleurs, les tumeurs, les contusions. Elle sert aussi à la toilette.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

La pelle se moque du fourgon.

x

Chacun se plaint que son grenier est vide.

x

Faute de parler on meurt sans confession

SANCHO PANÇA

Un maître peintre disait l'autre soir au cercle :

—Je suis à la recherche d'un modèle un peu propre qui me poserait un Père éternel...

Un jeune décafé, vivement :
—Si un oncle éternel peut faire votre affaire, je vous recommande le mien !

**

A un examen pour le volontariat :
—Vous prétendez avoir quelques connaissances en chimie ; où les avez-vous acquises ?

—Chez mon père.

—Votre père est chimiste ?

—Non, il est laitier.

IL EST DEVENU

Réellement un devoir pour une nourrice de donner à l'enfant qui pleure une dose de *Menthol Soothing Syrup* qui le tranquillise et lui rend le sommeil doux, naturel et réparateur.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

BON RENSEIGNEMENT



Un chasseur n'est jamais mieux renseigné par son chien que l'homme qui se livre aux liqueurs fortes, à certains signes certains : Lourdeur de la pensée, hallucinations, perte de la mémoire, etc. Il n'est que temps, pour lui, d'aller frapper à la porte du Dr Gailbault, 313 rue Amherst, ou de Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval.

Mme JOS. CLOUTIER, de Waterville, Me

CONDAMNÉE A MOURIR

MÈRE DE QUATRE PETITS ENFANTS

Elle éclate en sanglots en voyant près de son lit de souffrances, ses chers petits enfants qui seront bientôt des pauvres petits orphelins

LES PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

Lui Sauvent la Vie

Le 16 novembre 1897, Mme Joseph Cloutier, de Waterville, Me, nous écrivait la lettre suivante, qui prouve bien que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont très bonnes pour les maladies particulières aux femmes.

Nous reproduisons sa lettre sans rien y changer.

Waterville, Me, Nov. 16, 1897. Messieurs,

Je suis bien heureuse de vous dire que les Pilules Rouges du Dr Coderre m'ont parfaitement bien guérie, car depuis 15 ans je ne savais ce que c'était que de passer une journée bien, parce que tout le temps j'étais sous les soins d'un médecin. Il me soulageait un peu, mais ne pouvait pas me guérir. J'ai toujours vécu comme cela, endurant des souffrances d'une année à l'autre le beau mal, le mal de reins, le mal de tête, mal entre les épaules, etc., continuant tous jours leurs ravages. En 1896, j'ai été obligée de tout abandonner, prendre le lit et avoir le médecin, il me donna quelques remèdes et me dit que j'étais complètement finie, que j'allais mourir, cela me fit bien de la peine, je me mis à pleurer en voyant mes 4 petits enfants devant moi et qui dans quelques jours seraient des petits orphelins. Mais je ne voulais pas mourir. Tous les jours je voyais des guérisons de femmes malades comme moi et je me suis dit pourquoi les Pilules Rouges du Dr Coderre ne seraient pas bonnes pour moi comme pour les autres. J'en achetai 6 boîtes et je les pris suivant la direction, et aujourd'hui je puis vous dire que je suis en bonne santé, grasse et capable de faire tout mon ouvrage. Je voudrais que toutes les femmes malades comme je l'ai été prennent les Pilules Rouges du Dr Coderre. Moi je ne pourrais m'en passer, j'en garde toujours dans la maison, j'aurais je ne pourrais l'oublier, car seules les Pilules Rouges du Dr Coderre m'ont ramené à la santé. Je suis votre très reconnaissante et dévouée pour la vie.



Mme JOSEPH CLOUTIER

disséminés, les entlèvements des pieds et des mains, elles guérissent la nervosité, elles font dormir les femmes qui ne peuvent dormir, elles ont guéri des milliers de femmes malades par le retour de l'âge, elles rendent rougeâtes les femmes pâles, elles font disparaître ces cercles noirs autour des yeux, elles rendent lumineux les yeux ternes. Pour les femmes il n'existe aucun remède aussi bon.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent, c'est certain, seulement ne vous découragez pas, si après avoir pris une boîte, vous n'êtes pas guérie d'une maladie qui dure depuis des années et que votre médecin n'a pu guérir.

Ne cessez jamais de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre avant d'avoir consulté notre médecin spécialiste, envoyez lui une description complète de votre maladie. Si vous voulez, écrivez nous pour un blanc d'application pour traitement.

Les consultations de notre médecin ne vous coûtent absolument rien. Il décrira votre maladie d'une manière si claire que vous ne pourrez vous empêcher de comprendre ce qui vous fait souffrir. Il vous dira comment prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre de la manière la plus appropriée à votre maladie, il vous donnera une foule de conseils qui aideront beaucoup votre guérison. Ne craignez pas d'écrire, adressez votre lettre avec les mets Département Medical, notre médecin seul ouvrira votre lettre et la tiendra confidentielle.

Madame, si vous souffrez, cela ne fait pas de différence depuis quand vous souffrez et de quelle maladie vous souffrez, faites un essai consciencieux des Pilules Rouges du Dr Coderre, si vous êtes gravement malade consultez votre médecin, suivez bien ses conseils et notez la disparition rapide de votre maladie.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en boîtes de 50 Pilules Rouges, jamais autrement, ne vous laissez pas tromper en acceptant un remède que l'on vous dira être aussi bon. Ces remèdes ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre. Si votre marchand ne les a pas, écrivez nous en nous envoyant l'argent, 50 cts pour une boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, vous recevrez par le retour de la maille les vraies Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui guérissent toujours. Nous les envoyons sur réception du prix par la maille partout aux États-Unis et au Canada.

Tous les pharmaciens de première classe les vendent 50 cts la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.

Adressez toutes vos lettres comme suit :

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département médical,

Boite Postale 2306. MONTREAL, Que.

A la correctionnelle :
—Pour quel motif avez-vous frappé le plaignant à coups de bottes ?
—Il m'avait traité de va-nu-pieds.

**

Pensée d'ivrogne :
—J'suis t'y saoul, j'aurais t'y saoul !
J'srais Rotschild quo j'pourrais pas être plus saoul !

Côté des réservistes :
—Sergent, vos hommes causent dans les rangs.
—Peux pas les faire taire, mon capitaine, sont tous des avocats.

Les Pilules C. T. C. n'ont jamais failli à guérir les maux de tête et migraines. Les Pilules C. T. C. sont en vente partout, 25 cts la boîte.

AUX IVROGNES

Pour signaler un homme qui a trop bu :

Le mécanicien dit : il est en train.
 Le voyageur : il est parti.
 Le gazier : il est allumé.
 L'épicier : il est poivré.
 Le coiffeur : il a mal aux cheveux.
 Le greffier : il est raide comme la justice.
 L'aéronaute : il est dans les brouillards.
 Le matelot : il est blindé.
 Le conducteur d'omnibus : il est complet.
 L'armurier : il est rond comme une balle.
 Le coltineur : il a son plein sac.
 Le caissier : il a son compte.
 Le carabin : il s'est piqué le nez.
 Le rédacteur : il faut le reporter.
 Le typo : il est compacte.
 L'imprimeur : il est en retraite.
 Le lampiste : il est éméché.
 Le cuisinier : il a une cuite.

Les bonnes amies.
 — Vous savez que cette chère Eva se remarie ?
 — Elle ? Allons donc ! Elle a de l'esprit et ne voudrait jamais d'un homme assez sot pour l'épouser.

Chez le marbrier.
 — Mais, Monsieur, pourquoi ne voulez-vous pas que nous gravions sur la croix : " Regrets éternels ?"
 — Parce que la concession n'est que pour cinq ans...

ENTIERE SATISFACTION

Chicopee, Mass., 12 juillet 1895.
 Roy & Boire Drug Co.
 Messieurs : — Nous certifions qu'on a vendu pendant la saison 1893-1894 une grosse et demie et pendant celle de 1894-1895 trois grosses de *Menthol Cough Syrup*. Il donne entière satisfaction et une vente en apporte plusieurs.
 Dufault & Co.
 Pharmacie Française.
 Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

BUY
Coleman's Salt
 THE BEST

Chaque paquet est garanti.
 Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",
 516 Rus Craig, MONTREAL.

Le jeune Gustave, qui fait ses débuts comme cycliste et n'est pas encore bien d'aplomb sur la selle, se relevant tout endolori, après une chute sérieuse :
 — Asez pour aujourd'hui... A chaque jour suffit sa pelle.

Propos de Bourse.
 — Où en est donc votre procès avec ce sacripant de Z... qui vous a volé trois cent mille francs ?
 — Tout est arrangé. Il épouse ma fille.

Z..., un crampon de première catégorie, arrive dans un groupe d'amis, et raconte qu'il vient d'être retenu par un bonhomme dont il ne pouvait se débarrasser.

— Je vous le demande un peu, est-ce que j'avais besoin de lui pour me raser ?

Et tous de répondre en chœur :
 — Oh ! non.

M. Prudhomme demande à son fils :
 — Que veux-tu faire plus tard : Saint-Cyr, l'École polytechnique, les ponts et chaussées ?...
 Et le petit, après avoir réfléchi :
 — Je veux être coureur en bicyclette !

X... arrive radieux à son cercle. Et prenant à part son ami :
 — Mon cher vieux, je suis dans la joie...

— Ah ?
 — Oui, tu sais que j'étais bronillé avec ma femme et qu'elle m'avait quitté... Eh bien ! mon cher, elle m'est revenue...
 — A combien ?

Demandez toujours le meilleur sirop calmant pour les enfants, soyez certain que l'on vous donne le *Menthol Soothing Syrup*, il leur est indispensable.
 Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

PAS DE DANGER



— Si le public se salit en traversant la rue, ça ne sera pas de ma faute, au moins.

Un jeune écrivain que les lettres nourrissent mal, sollicite un emploi auprès d'un haut fonctionnaire d'une compagnie de chemins de fer, qui l'interroge avec bienveillance :

— Quelles ont été jusqu'ici vos occupations ?

— J'ai fait de la littérature... Je possède déjà un bagage assez sérieux.

— En ce cas, je ne vois que le bureau des messageries...

Un domestique se présente dans une maison bourgeoise, où il y a beaucoup à faire.

— L'ouvrage ne vous manquera ici, mon ami, lui dit le maître de la maison, il faut quelqu'un de solide... Etes-vous fort ?

— Non, Monsieur, mais je m'appelle Félix !

VOUS Y REVIENDREZ

Votre rhume sera si bien et si vite guéri par le *Baume Rhumal* que vous ne voudrez plus d'autres remèdes.

Madame est à sa toilette et Monsieur, à bon droit, commence à s'impatienter :

— Voyons, ma chère amie... Tu n'en finiras donc jamais ?... Dépêche-toi... dépêche toi !...

— Comment !... Mais voilà deux heures que je me dépêche...

Toto, qui va en classe depuis la rentrée et qui apprend déjà l'histoire de France :

— Il y a longtemps, dis, grand'mère, que le roi Dagobert est mort ?

— Oh ! oui, mon enfant, bien longtemps.

— Tu l'as connu, toi ?

A l'école primaire :
 — Voyons, mon petit ami, demande le maître à un élève, comment s'appelle cette fable où il est question de retirer les marrons du feu ?

— Bertrand et Arton ? riposta immédiatement le gamin.

Bibliographie

En vente chez Favre, Faubourg Poissonnière, 5, à Paris : *Les 1200 Recettes*, recueil de recettes utiles, d'une exécution simple et avantageuse sur l'Industrie et l'Economie domestique. L'Agriculture. L'Horticulture. La Viticulture. Les Aliments et la fabrication des Vins, Vinaigre, Bière, Cidre, Poiré, Hydromel, Eau-de-Vie et Liqueurs de toute espèce. L'Hygiène. La Médecine populaire et vétérinaire. Les Petites industries nouvelles.

Prix franco par poste (contre timbres ou mandat-poste), 2 francs 50c (50c).

Extrait de la Préface : Parmi les nombreuses publications qui voient actuellement le jour, il en est certes bien peu qui méritent la considération et le bon accueil du public.

Le livre que nous publions à la prétention d'être une exception à la règle générale, il a la prétention d'être utile à tout le monde ; sous le format d'un beau volume in-13 Jésus, de 350 pages, il contient 1200 recettes utiles, d'une exécution simple et avantageuse, et qui sont exposées en termes clairs et détaillés. Chacune des recettes contenues dans notre ouvrage vaut certes dix fois le prix du volume entier ; toutes sont d'une utilité incontestable et peuvent procurer agrément, avantage et économie dans maintes circonstances, ou donner naissance à des industries faciles et lucratives. Tous les procédés sont d'une exécution très facile et n'exigent aucun appareil spécial ; toute personne intelligente peut, sans apprentissage aucun, les mettre en pratique en suivant exactement les méthodes décrites. Les matières ou ingrédients indiqués dans l'ouvrage sont à la portée de tout le monde ou peuvent s'obtenir à peu de frais chez tous les droguistes. Notons encore que tous les procédés sont économiques et infiniment plus avantageux que les méthodes ordinaires. Avec quelques francs on pourra entreprendre une bonne industrie qui rapportera de beaux bénéfices. Tout le monde pourra trouver dans notre recueil une occupation de son choix : un simple essai suffira pour mettre en évidence l'économie et l'excellence de nos procédés.

Au tribunal correctionnel :

Le président au prévenu :

— Comment vous appelez-vous ?

Le prévenu, modestement :

— Oh ! monsieur le président, mon nom ne vous dirait rien !

Sur le boulevard :

— Tiens ! Quelle est donc l'énorme décoration que porte ce monsieur ?

— C'est une médaille de sauvetage qu'il a gagnée dans l'Amérique du sud en sauvant, dans un incendie, des nègres marrons.

— Autrement dit, il a été décoré pour avoir tiré les marrons du feu.

Une Magnifique Bague en Or, Montée avec un Superbe Grenat, GRATIS



Rien à payer ! Il suffit d'envoyer votre Nom et votre Adresse.

Ecrivez-les bien lisiblement, et nous vous enverrons vingt paquets de PARFUM DE VIOLETTE (délicatesse, odeur, fraîcheur, insurpassables). Ceci est pour que vous puissiez les vendre, parmi vos amis, à raison de 10 centins le paquet.

Quand vous aurez vendu, vous nous renverrez l'argent, et vous recevrez de suite et gratuitement, pour votre peine, la bague ci-dessus désignée, en or contrôlé, montée avec un véritable grenat. Envoyez votre adresse immédiatement, mentionnez le nom du journal, vous recevrez de suite l'envoi. On ne demande pas d'argent, nous prenons tous les risques de cette affaire. La marchandise non vendue est retournable.

TISDALL SUPPLY CO.
 Snowdon Chambers, Toronto, Ont.

Dr A. SAUCIER

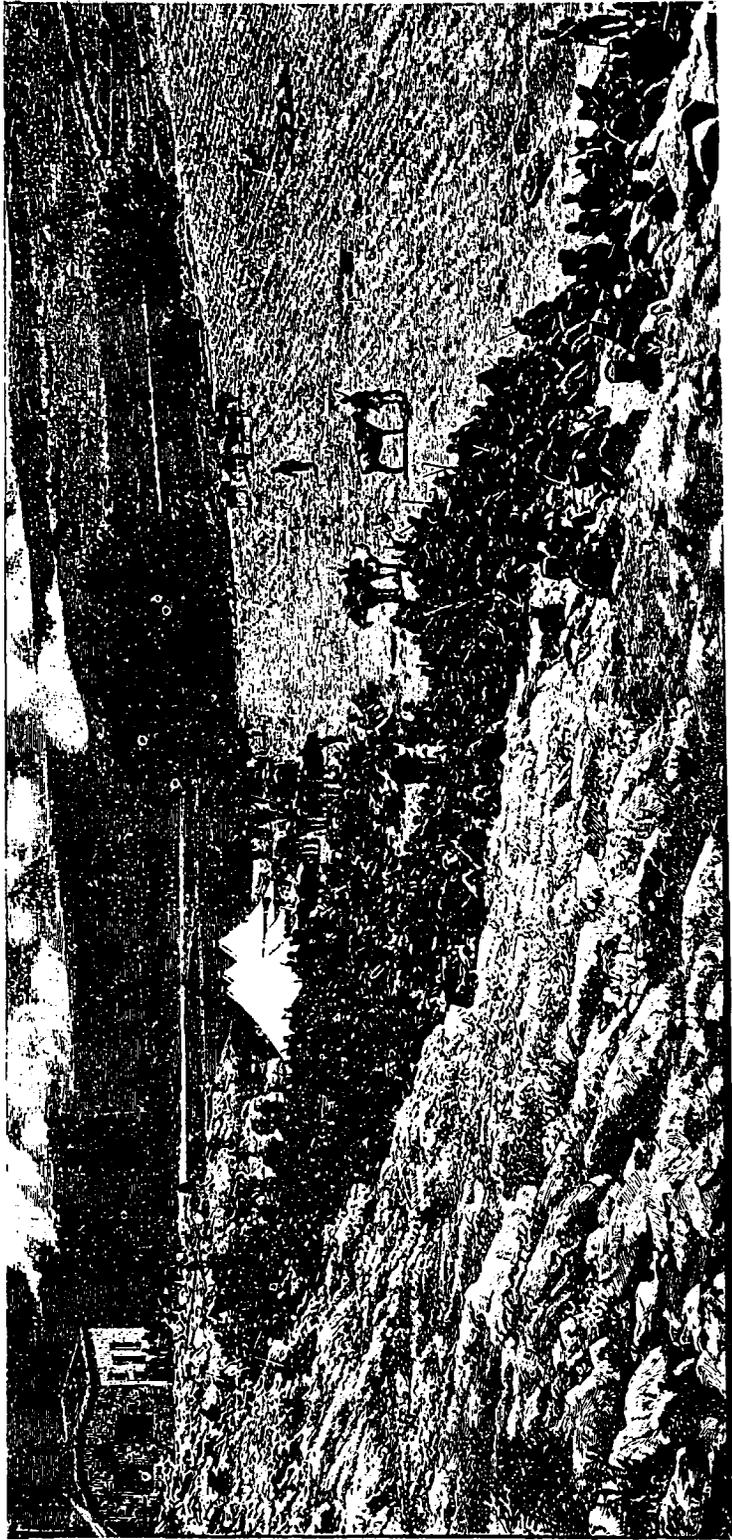
DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 111



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour la Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis que a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme J N Crépain, Mme M Lord, Mme A Roy, Dlle E Aniot, Dlle A Aubertin, Dlle A Blondin, messieurs A Bissailon, J A Brunet, A Caron, G E Cartier, F J Chartier, W Desros, J Demers, J E Dubé, P McNamara, E Paquet, G Paquet, I J Paradis, A Payette, J Picard, A Pilon, J Rivet, J St Onge, L Theriault (Montréal), V Prévost (Côte des Neiges, Q), D Leclair jr (Lachine, Q), J Dagenais (Mile End, Q), Dlle Brunette V (Ottawa, Ont), A Roy (Pointe au Pic, Q), Dlle C J Duchesnay, Dlle G M Thomas, W Deschamps, F X DesGagne (Québec, Q), Dlle A Laperle (Sorel, Q), J O East (St Augustin, Q), Dlle A Fiché (St Henri, Q), Dlle J N Grenier, Dlle E Grégoire, Dlle A Patenaude, J Boucher (St Hyacinthe, Q), J T Mercier (St Magloire, Q), B Gosselin (St Odilon, Q), Adlanod (St Roch Québec, Q), Dlle A Vigneau (St Sauveur de Québec), Mme T Lenoire (St Théodore d Acton, Q), Mme W Desjardins, Dlle A Chapleau (Torrebonne, Q), Dlle B Lacroix (Trois Rivieres, Q), Dlle D Bédit, A H Duhaime, P G O Legaré, P Foulin (Augusta, Me), C Beaudet, A Roulier (Berlin, N H), P Couture, J O Duval, F Gosselin (Berlin Falls, N H), J Levesque, P Paré (Bellefleur, Me), N Bousquet, J A Fortin (Brunswick, Me), T Dionne (Chicopee, Mass), Mme M Filion (Coburn, N Y), E Lefebvre (Bapting, N H), Dlle A Bélanger, Dlle L Bissomette, Dlle F Paquet, J D Thibault, L Trépanier (Fall River, Mass), J Thompson (Green Island, N N), A Couture (Haverhill, Mass), H Boisclair, J Goulet, G Lajoie, J M Roy (Hwyoke, Mass), F Phaneuf (Jewett City, Conn), J C Légaré (Lawrence, Mass), Mme A Carrier, Mme O Label, Dlle M St Hilaire, O Duchesne (Leviston, Me), Mme W Lassier, Mme O St Hilaire, Dlle J Gauthier, Dlle O Gagnon, Dlle A King, Dlle M Turcotte, J Couture, A J Dionne, W Dupuis, A Hamelin, M Lafortuno, I Lirette, F Perrault (Lowell, Mass), Mme Jacques, R Boucher, A Gai-

gnon, A Grenier (Manchester, N H), A Labine, J Lavoie (Nashua, N H), L Melancon, J B Paquette (New Bedford, Mass), J Derbes (Nouvelle Orleans, La), Mme N T Caron (Pawtucketville, Lowell, Mass), Mme C Thibodeau, F Beaugrand (Salem, Mass), E Foucher (Somersworth, N H), Dlle A Vaillancourt (Wrentham, R I), Dlle A Leclerc, Dlle M Leclerc (Woonsocket, R I), J Desnoyers (Waitsfield, Vt), M E Verrier, Un anonyme No. 352 (Montréal), M Picard jr (Blenville, Lévis, Q), A Bouchard (Lévis, Q), A Guenette (Québec, Q), E Gravel fils (St Henri, Q), Dolles A Chenette, V Hébert (St Hyacinthe, Q), Mlle M T Ethier (St-Thérèse, Q), Mlle E Cardinal (St-Stanislas de Kostka, Q), G Delage (Trois-Rivieres, Q), Mlle A Mctayer (Augusta, Me), J Lavoie (Leviston, Me), Mlle J N Denis (Lowell, Mass), Mlle J Lavette (Manchester, N H), P Boucher (Nashua, N H), A Couturier M D (Westbrook, Me), Dolles M Lange, S Prujan (Nouvelle Orleans, La), Mlle E Bernard, G Mathieu (Augusta, Me), J Fortin (Montréal), J Lapierre (St Antoine, Q).

Le tirage au sort a fait sortir les de Dlle A Aubertin, 59 St Christophe (Montréal), Mme A Carrier, 18 Lincoln (Leviston, Me), Mme W Lassier, 61 Merrimack (Lowell, Mass), A Gagnon, 58 Granite (Manchester, N H), Dlle A Laperle (Sorel, Q).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Dans un atelier de confections pour enfants.

Une cliente à la patronne :

--Je vois, parmi vos ouvrières, une jeune personne qui me paraît bien silencieuse.

La patronne :

--Oh ! madame, elle ne dit pas un mot de la journée ! Et pourtant c'est elle qui taille le plus de bavettes !

**

Les employés des postes, à Paris, ont quelquefois un flair extraordinaire.

Ces jours derniers, l'un deux attaché au bureau des "rebuts," tombe en arrêt devant une lettre dont l'adresse était ainsi libellée :

" Mme Z... rue du Ragoût de Mouton-aux-Pommes, à Paris."

Pris d'une inspiration de génie, le brave "postier" ajouta aussitôt, au crayon :

" Voir rue de Navarin."

NOUVELLE AGREABLE

Le siège le plus fréquent des maladies qui nous affligent, c'est la gorge et les poumons. Rien d'efficace comme le Baume Rhumal pour prévenir et guérir.

On soumet le grand-père de Bob au régime lacté. Un ami de la maison demande des nouvelles du malade :

--Oh ! il va mieux, répond Bob, on parle de le sevrer.

**

A Montmartre,

--Ce que je fais ? Des vers. Ils sont assez connus.

--Connus ! -- Vraiment ? -- Eh ! donnez en des preuves ?

--Ils ont été, d'abord, lus et relus. Par l'imprimeur, quand on fit les épreuves.

**

A la cour d'assises.

Un juge, dans une ville de province, une affaire de parricide. Parmi les témoins se trouve un vieux paysan au chef branlant.

Le président l'interroge :

--Témoins, vous n'avez aucun lien de parenté avec l'accusé ?

--J' pourrions peut vous dire, mon président ; j' suis enfant trouvé !

On engageait vivement un célibataire à épouser une jeune fille bas-bleu.

--C'est, lui disait-on, une nature d'élite, elle sera femme de lettres.

--Oh ! dit le futur, j'aimerais mieux qu'elle fût femme de ménage.

--Elle fait très bien les vers !

--J'aime mieux qu'elle les rince.

--Mais, Monsieur, c'est une femme qui ira à la postérité !

--J'aime mieux qu'elle aille au marché.

**

--Il y a longtemps que vous avez vu Camembert ?

--Je l'ai rencontré hier.

--Supporte-t-il la perte de sa femme ?

--Très bien.

--Allons donc !

--Comme je vous le dis. Il m'avait même l'air d'avoir fort bien diné... Il était plein comme un œuf.

**

Un fonctionnaire, atteint d'obésité, consulte son médecin qui l'engage à faire des armes, de la gymnastique.

--Impossible, dans ma position, de m'escrimer ainsi en public. Trouvez-moi autre chose.

--Alors, il faut faire du frottago, dit le médecin. Trois fois par semaine, vous frotterez mon appartement.

--Pourquoi pas le mien ?

--Parce que le mien est plus grand.

**

Petits dialogues de la rue :

--C'est un paresseux...

--Evidemment !... ce n'est pas parce qu'il a les deux bras coupés qu'il est forcé de tendre la main !

**

Toto, qui va sur ses six ans, s'exerce à imiter des cris d'animaux.

--Mon fils, lui dit gravement son père, attends donc, pour faire la bête, que tu aies au moins l'âge de raison.

UNE BOUTEILLE M'A GUÉRIE

Manchester, N. H., 20 jan. 1893.

Roy & Boire Drug Co.

Messieurs:—Je certifie que j'avais un bien mauvais rhume et après avoir été traité par plusieurs médecins, et sans résultat, je pris une bouteille de Menthol Cough Syrup qui m'a guéri. Je le recommande au public. Elizabeth Armstrong.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Avez-vous Besoin d'une Montre ?



Nous les vendons à un prix tellement bas qu'il vous est impossible de vous en passer.

Nous en avons de toute grandeur, et pour tous les goûts, mais nous n'en mentionnerons que deux :

Une montre ELGIN ou WALTHAM, les meilleurs mouvements existants, tenant bien le temps, boîtiers de chasse, boîte gravée par Dubois, fort plastron en or, durant toute une vie. Modèles pour Dames et Messieurs.

Nous vous l'envoyons à votre adresse avec le droit de l'examiner et, si elle n'est pas entièrement tel que représentée, de nous la renvoyer sans que cela vous coûte un sou. Si elle vous convient, payez les frais de transport à l'agent et \$8.50. --TOUT CELA EST DE BONNE FOI

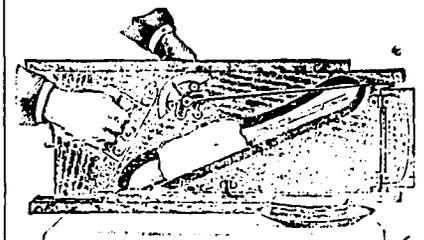
On nous nous vous proposons :

Une montre magnifiquement gravée, boîtier de classe, mouvement de première classe, en n'importe quelle grandeur, très fortement plaquée à 14 k. La même qu'une montre en or de \$40 et tenant le temps comme les meilleures sur le marché. Envoyés à votre agent d'express avec droit de l'examiner et les mêmes conditions que précédemment. Si elle vous convient pour paier les frais de transport et \$3.95. Si vous avez foi en nous, adressez-nous l'argent avec la commande et une magnifique chaîne vous sera adressée en même temps que la montre, tous frais de transport mentionnés plus haut à notre charge.



ROYAL MANUFACTURING CO., 334 DEARBORN ST., CHICAGO.

Dr BERNIER DENTISTE NO. 60 RUE SAINT-DENIS



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc... RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de... COUTELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez... L. J. A. SURVEYER, Quincailleur 6 Rue St-Laurent.

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.—B. PASCAL.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^r CODERRE

PILULES POUR **GUERISON CERTAINE**
 DE **Noix Longues** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
De McGALE

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Bredouillard, un enfant perdu de la Corrèze, incorporé au régiment, n'a pu se défaire d'un formidable appétit, re i quat parfois gênant de son pays natal.

Il est pincé par le caporal de cuisine, pendant qu'il emportait sa gamelle avant l'heure réglementaire.

Ce dernier lui inflige deux jours de consigne et libelle ainsi le motif de cette punition :

"A mangé sa gamelle avant la soupe!"

Tel. Bell 784

D^r F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

2^e fleur de première classe

378 et 380 Rue Craig
 MONTREAL

Spécialité : Chirurgie

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Électricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

ETABLIS EN 1889.

T. A. CARDINAL

Poseur d'Appareils à Gaz,
 . . . A Eau Chaude et à Vapeur

. PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux
 Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE

Première porte de la rue Dorchester

MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.

TELEPHONE BELL 7170.

En omnibus.

Un Monsieur entre et s'assied sur une lorgnette qu'une dame venait de déposer à sa place.

— Oh ! cela ne fait rien, dit la dame, elle en a vu bien d'autres !

**

Pensée de fumeur :

— C'est tout de même difficile de tomber sur une bonne pipe.

— Surtout sans la casser.

LES **CIGARES et CIGARETTES**
Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Dialogue entendu ce matin à la Halle au poisson.

— Les lamproies que vous m'avez vendues hier n'étaient pas fraîches du tout.

— Mais, madame, c'est votre faute ; je vous les ai offertes déjà toute la semaine dernière, pourquoi ne les avez-vous pas achetées plus tôt ?

BAINS DE TOUTES SORTES BAINS

Bains de Natation
 Bains Privés

25 cts

LAURENTIENS

OUVERTS JOUR ET NUIT

. BAINS RUSSES ET TURCS .

Durant le Jour, 75c.

Le Soir, jusqu'à 10 heures, 50c.

BAINS Angle des rues **BAINS**
 Craig et Beaudry

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
 Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2318 **20 Rue St-Laurent**

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10
 MONTREAL

A la vente à la criée.
 Un Monsieur marchandant un poisson dont l'odeur et la couleur ne disent rien qui vaille ;

— Est-il frais, Madame ?
 La marchande avec calme :
 — La question de Monsieur me fait voir qu'il ne s'y connaît pas !

**

Logique enfantine.
 M. Momo, sept ans à peine, ne comprend pas bien une chose et s'en explique avec sa maman.

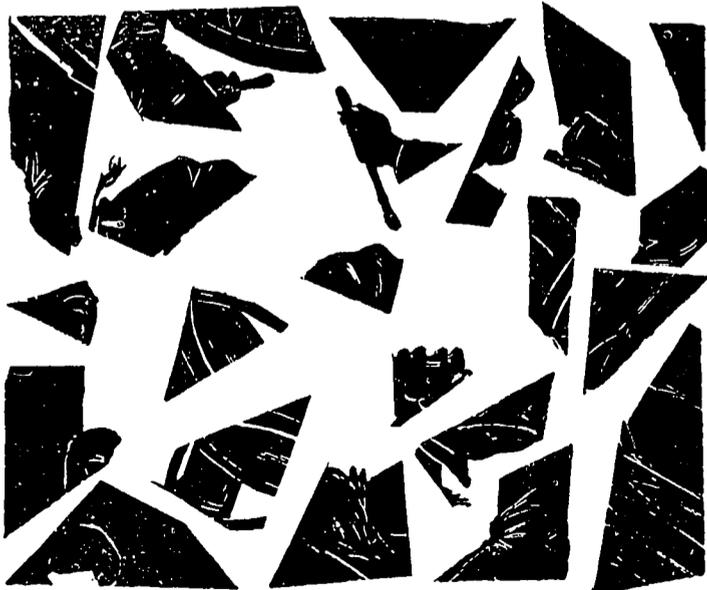
— Puisqu'on dit que la vérité sort de la bouche des enfants, demande-t-il, pourquoi nous fait on toujours réciter des fables ?

**

Ceux qui ne se frappent pas :
 — L'hérédité ? Une blague ! Mon grand-père est mort jeune, mon père aussi. Et pourtant, je me porte comme un charme.

— De quoi sont-ils morts ?
 — Mon grand-père d'une chute de cheval, et mon père d'un accident de bicyclette.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 113



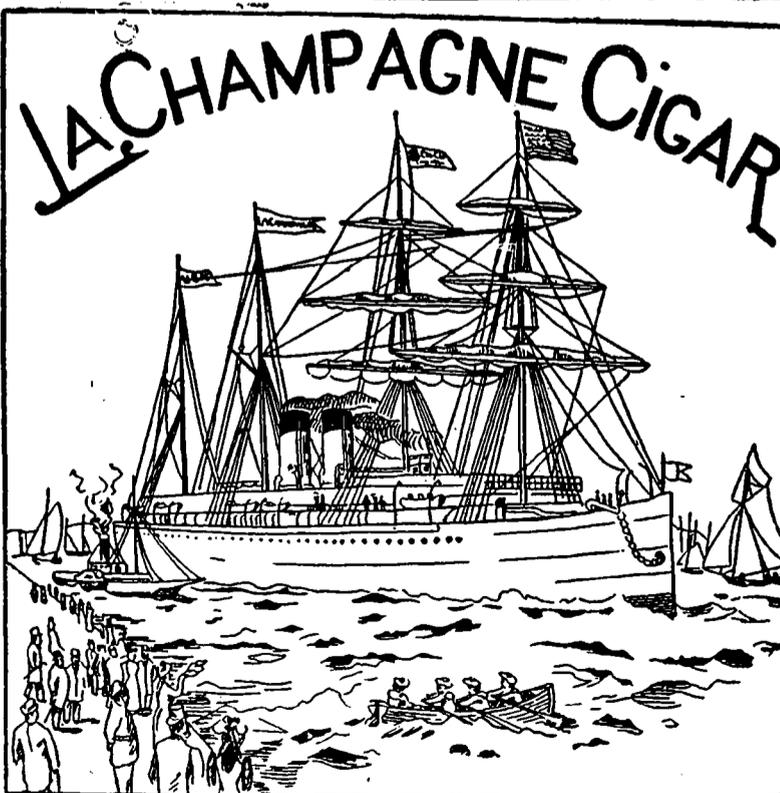
INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : LE TAMBOUR DU VILLAGE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard le 20 janvier, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centins en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.